This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

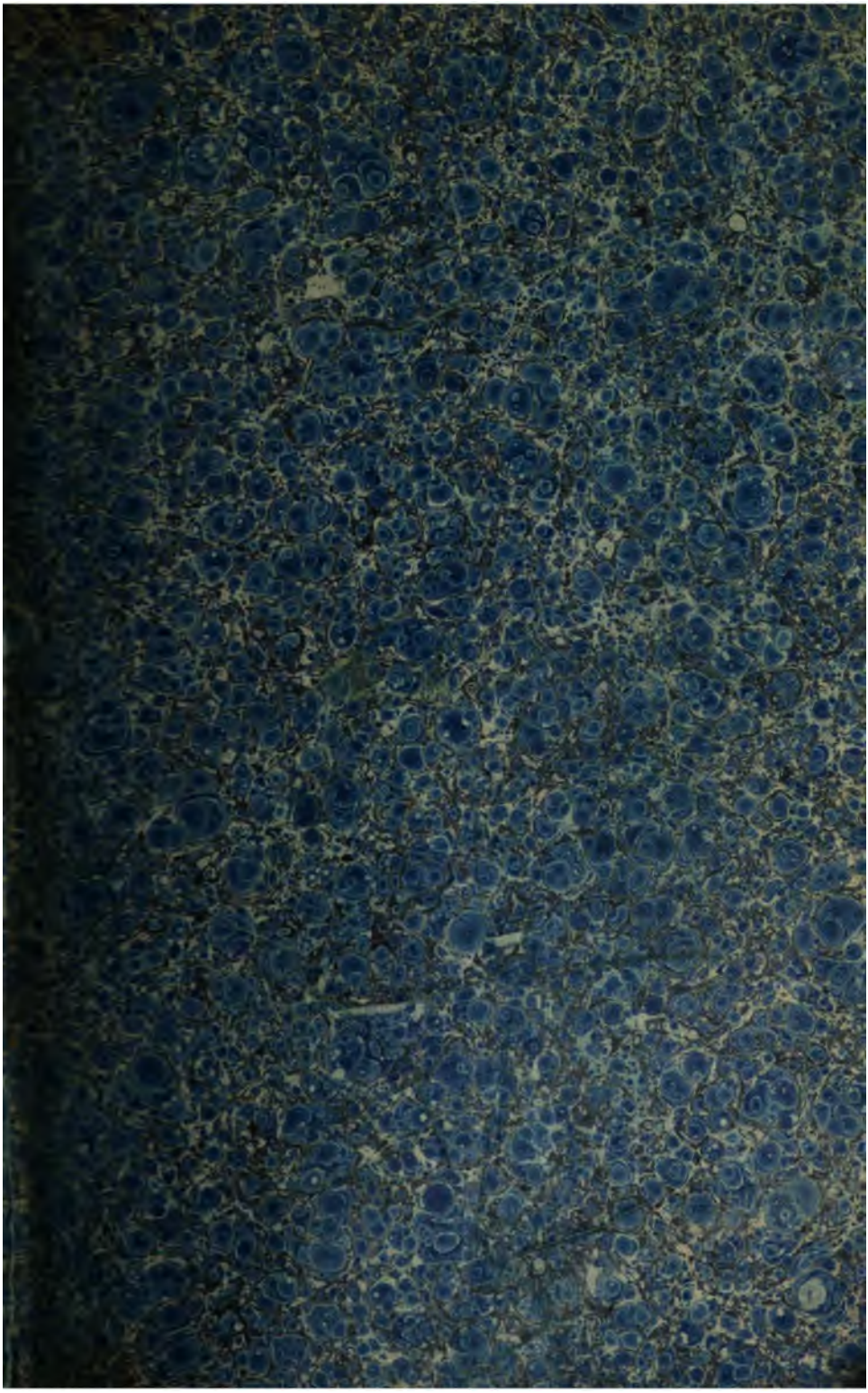
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

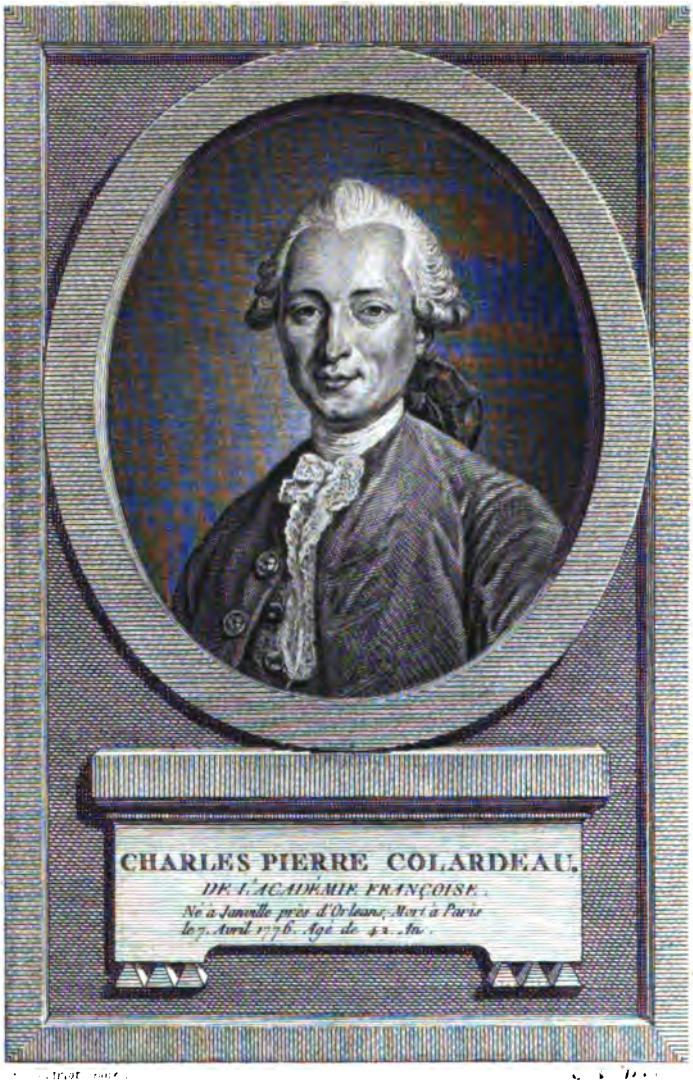
1817
ARTES
SCIENTIA
VERITAS
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR
CIRCUMSPICE



.H2
C68
1771
v.1

ŒUVRES
DE
COLARDEAU,
DE L'ACADÉMIE FRANÇOISE.

TOME PREMIER.


CHARLES PIERRE COLARDEAU,
DE L'ACADÉMIE FRANÇOISE,
Né à Janville près d'Orléans, Mort à Paris
le 7. Avril 1776. Agé de 42. Ans.

ŒUVRES
DE
COLARDEAU,
DE L'ACADÉMIE FRANÇOISE.

Hunc quoque ſumma dies nigro ſummerſit Averno :
Effugiunt avidos carmina ſola rogos.
Ovid. De morte Tibulli.

TOME PREMIER.

A PARIS,

Chez { BALLARD, Imprimeur-Libraire du Roi, rue des Mathurins.
LE JAY, Libraire, rue Saint-Jacques.

M. DCC. LXXIX.

Avec Approbation & Privilége du Roi.

Rom. Lang.
Slong
4.22.44
50134
2v.

PRÉFACE
DES ÉDITEURS.

L'ÉDITION que nous offrons au Public avoit été projettée par M. *Colardeau* lui-même, pluſieurs années avant ſa mort : il en avoit tracé le plan ; il avoit fait la liſte des piéces dont il vouloit qu'elle fût compoſée, & en avoit exclus toutes celles qu'il ne croyoit pas dignes de l'impreſſion. Nous n'avons eu rien de mieux à faire que d'exécuter ce projet. Il nous auroit été très-facile de former un troiſiéme, même un quatriéme volume de ſes œuvres ; car il a laiſſé un nombre prodigieux de piéces fugitives & de vers de ſociété. Nous avons trouvé dans ſes manuſcrits deux Opéras Comiques, l'un intitulé : *la Courtiſane Amoureuſe*, l'autre *les Amours de Pierre-le-Long, & de Gene-*

viéve Bazu, & pluſieurs divertiſſemens, mêlés de proſe & de vers, qui ont été exécutés dans des fêtes particulieres; mais ces productions du moment, très-agréables pour les tems & les lieux où elles ont été faites, ſont toujours froides & ennuyeuſes, quand on les dépouille des circonſtances & de l'à-propos qui en ont fait tout l'intérêt & l'agrément. Nous avons donc crû ne devoir pas mettre dans notre Collection tous ces petits ouvrages que l'Auteur lui-même en avoit rejettés; &, peut-être encore, quelques Critiques ſe plaindront-ils de ce qu'il y a compris pluſieurs piéces qu'il auroit pû en retrancher. Nous n'entreprendrons point de juſtifier les raiſons de préférence qui ont pû déterminer ſon choix, auquel nous avons crû ſeulement devoir nous conformer.

La même délicateſſe nous a fait une loi de ne pas imprimer deux fragmens que nous avons trouvés de la *Jéruſalem Délivrée*: le premier, de plus de 300 vers, eſt le commen-

cement du premier chant ; le ſecond, de 236 vers, eſt tiré du quatriéme chant. Sûrement l'intention de M. *Colardeau* étoit que ces fragmens ne viſſent pas le jour, puiſqu'il a brûlé lui-même tout ce qu'il avoit traduit de ce Poëme. Nous croirions donc manquer à ſa mémoire, ſi nous contrediſions, ſur ce point, la promeſſe qu'il avoit faite de le ſupprimer, & l'exactitude avec laquelle il l'a remplie.

Si quelqu'un ſe plaignoit de ce qu'avec autant de facilité, M. *Colardeau* n'a pas fait de plus grands ouvrages ou en plus grand nombre ; ſi on renouvelloit le reproche de pareſſe qu'on lui a fait quelquefois ; nous répondrions que cette pareſſe tenoit à la foibleſſe de ſes organes ; qu'elle étoit produite & entretenue par la délicateſſe d'une ſanté miſérable, qui depuis plus de quinze ans avoit toujours été très-chancelante, & qui l'a conduit au tombeau à quarante-trois ans. D'ailleurs, il faut en convenir, il n'avoit jamais ſenti cette

grande ſoif de la gloire, ce déſir ardent de la célébrité qui quelquefois, il eſt vrai, ſervent d'aiguillon au talent, doublent ſes efforts & augmentent ſes ſuccès; mais qui ſouvent auſſi contribuent à multiplier les ouvrages médiocres, qu'on auroit rendu meilleurs, ſi on avoit moins ſongé à en augmenter le nombre qu'à les perfectionner. M. *Colardeau* travailloit ſans effort comme ſans prétention; ſes premieres idées étoient très-abondantes & très-faciles; mais il revenoit ſans ceſſe ſur ce qu'il avoit fait: il corrigeoit beaucoup & n'étoit jamais content de ſoi-même. Auſſi eſt-ce moins au déſir qu'il avoit de briller, qu'aux preſſantes ſollicitations de ſes amis, que nous devons la publication d'une grande partie de ſes ouvrages. L'Épître à M. *Duhamel*, par exemple, quoique remplie de beautés, étoit reſtée douze ans dans ſon porte-feuille; & le *Temple de Gnide* étoit fait dix ans avant que de paroître. Il y a donc tout lieu de pen-

ſer que, ſi M. *Colardeau* s'étoit moins défié de ſoi-même, s'il avoit plus préſumé de ſon talent, & s'il avoit eu une meilleure ſanté, il auroit travaillé davantage. Quoiqu'il en ſoit, ce qui nous reſte de lui ſera toujours compté dans le petit nombre des bons vers qui font honneur à notre ſiécle, & lui aſſurera une place diſtinguée parmi les Poëtes François.

Son éloge ſe trouve dans le *Nécrologe des Hommes célèbres* (année 1777) : nous en avons tiré les faits principaux, dont nous avons compoſé l'hiſtoire de ſa vie ; mais nous en avons ſupprimé beaucoup d'autres : les uns parce qu'ils nous ont paru inutiles ou déplacés ; les autres parce qu'ils avoient été rédigés ſur des mémoires peu exacts. Nos liaiſons avec l'Auteur & avec ſa famille nous ont mis à portée d'être, à cet égard, mieux inſtruits que perſonne. D'ailleurs, nous n'avons voulu préſenter que la vie de M. *Colardeau* & non pas ſon éloge : il a été ſi bien fait par MM. *Marmontel* & *La*

Harpe, dans leurs diſcours prononcés à l'Académie Françoiſe, que nous avons crû qu'il ſuffiſoit de les faire imprimer à la tête des Œuvres notre Auteur. C'eſt le monument le plus glorieux qu'on puiſſe élever à ſa mémoire.

VIE
DE M. COLARDEAU.

CHARLES PIERRE COLARDEAU naquit à Yenville ou Janville, petite ville de la Beauce, à ſix lieues d'Orléans, le 12 Octobre 1732. Il étoit fils de Charles *Colardeau*, Receveur du Grenier à Sel de cette ville, & de Jeanne *Regnard*.

Privé de ſes pere & mere à l'âge de treize ans, il n'eut d'appui qu'un oncle maternel, Curé de Pithiviers qui, devenu ſon tuteur, l'envoya au petit Collége de Meun-ſur-Loire, pour y continuer ſes humanités qu'il avoit commencées chez les Jéſuites à Orléans. Il ſe ſentit de très-bonne heure un goût décidé pour la Poéſie Françoiſe, à laquelle il ſacrifioit ſouvent l'étude de la langue latine, qu'il regretta, plus d'une fois depuis, d'avoir un peu négligée.

Ses humanités finies, M. *Colardeau* vint faire ſa Philoſophie à Paris, ſous M. *Rivard*, Profeſſeur au Collége de Beauvais. Il ne donna à cette étude qu'nne médiocre application : mais ſes cours de ſpectacles furent plus ſuivis & lui furent plus utiles. Il

ſentit ſon talent s'accroître par les petits eſſais qu'il en fit dans la ſociété; eſſais qu'il n'a pas eu la maladreſſe de conſerver.

Sans vouloir gêner le goût de ſon neveu, le Curé de Pithiviers lui propoſa d'entrer chez un Procureur au Parlement, pour y apprendre les premiers principes de la procédure, & ſe préparer, par-là, à l'étude du Droit & à la profeſſion d'Avocat, à laquelle il ſe deſtinoit. M. *Colardeau* ne vit, dans la propoſition de retourner à Paris, que l'occaſion favorable de ſe livrer à ſon penchant pour la Poéſie, dans une ville où il trouveroit tant de facilités pour développer ſes talens & pour les perfectionner. Il y revint donc en 1753, & le hazard le fit tomber dans une étude, où l'occupation étoit preſque nulle. Il n'y reſta que fort peut de tems: une maladie grave vint interrompre le bonheur dont il y jouiſſoit; & pour rétablir ſa ſanté, on lui ordonna de retourner à Pithiviers. Les troubles qu'éprouvèrent en 1754, les Cours Supérieures prolongèrent ſon ſéjour en Province plus qu'il n'auroit voulu; mais il ſçut mettre à profit ce retard, en accoûtumant inſenſiblement ſon oncle aux amuſemens d'eſprit auxquels il ſe livroit. Il eſſaya

même de ſe les faire pardonner, en les lui rendant précieux. Aux petites piéces fugitives qui lui échappérent, il mêla, ſans affectation, la traduction en vers de quelques morceaux tirés de l'Ecriture Sainte. Malheureuſement il ne nous eſt rien reſté de ces eſſais, dans leſquels l'énergie naturelle du jeune Poëte avoit dû s'accroître par les beautés ſublimes du Texte Sacré.

Les mêmes motifs firent entreprendre à M. *Colardeau* la Tragédie de *Nicéphore*, ſujet pris dans l'Hiſtoire Eccléſiaſtique du troiſiéme ſiécle : mais les difficultés qu'il y rencontra le firent céder à des obſtacles qu'il ne pouvoit vaincre ; & il prit dans le Télémaque, de M. *de Fénelon*, le ſujet de la Tragédie d'*Aſtarbé*, dont il compoſa les premiers actes à Pithiviers.

Le retour du Parlement ramena M. *Colardeau* à Paris en 1755 ; mais toujours chez un Procureur. Il y acheva ſa tragédie d'*Aſtarbé*, dont il fit une premiere lecture à la Comédie en Juillet 1756. Elle lui mérita, de la part des Comédiens, aſſez d'éloges & d'encouragement pour le déterminer à abandonner entierement un genre d'occupation qui ne pouvoit

que nuire à ſon talent. Il quitta donc abſolument l'étude du Droit. Son oncle fut aſſez raiſonnable pour ne point contrarier cette réſolution ; & le jeune Poëte, devenu maître de ſon ſort par ſa majorité, ne ſongea plus qu'à ſuivre le penchant qui l'entraînoit vers la Poéſie. Il ſe livra aux agrémens de la ſociété, où ſon caractére aimable, doux & franc lui promettoient autant de ſuccès que ſes talens. Il fut l'ami de tous les gens de lettres qui ſe recherchérent avec empreſſement ; & voyant différens partis ſe former parmi eux, il ne voulut entrer dans aucun, mais il fut eſtimé de tous.

Cependant la Tragédie d'*Aſtarbé* eſſuyoit des retards. L'Auteur écrivoit à ſon oncle au mois de Novembre 1757, qu'il avoit été obligé *de bouleverſer ſa piéce*, par des inſinuations ſupérieures, qui avoient pour motif l'attentat horrible commis au mois de Janvier précédent contre la perſonne du Roi, & dont il auroit été imprudent qu'une intrigue quelconque pût retracer la plus légère image. Heureuſement pour ſa gloire, M. *Colardeau* profita de ces délais, & donna au public une imitation de la Lettre d'*Héloïſe* à *Abailard* de M. *Pope*.

Peu de pieces fugitives ont eu, de nos jours, autant de ſuccès que cette Epître, qui réunit tous les ſuffrages, & qui fit connoître à la fois toute l'élégance & toute la ſenſibilité de ſon Auteur : deux qualités précieuſes qu'on retrouve dans tous les ouvrages qu'il a donnés depuis.

C'eſt une ſingularité, peut-être digne de remarque, que le célèbre *Clopinel*, ſurnommé *Jean de Meun* (parce qu'il étoit né au 14e. ſiécle dans cette Ville, où M. *Colardeau* a été élevé dans le 18e.) ait laiſſé auſſi parmi ſes ouvrages une traduction françoiſe des Lettres d'*Abailard* & d'*Héloïſe*.

La Tragédie d'*Aſtarbé* parut enfin au mois d'Avril 1758 ; & il faut convenir que les applaudiſſemens nombreux qu'elle obtint étoient plutôt le prix d'une verſification naturelle & penſée, d'un coloris agréable & ſoutenu, que du mérite de l'intrigue & des caracteres : c'étoit le coup d'eſſai d'un jeune homme qui donnoit de grandes eſperances, & qui ne laiſſoit deſirer pour lui que le choix d'un meilleur ſujet.

Il crut l'avoir rencontré dans *la Belle Pénitente* de M. *Rowe*. Il en compoſa une Tragédie, ſous le nom de *Caliſte*, qui fut repréſentée en 1760. Les

Jugemens ſur cette piéce furent bien contradictoires. Les uns, enchantés de la beauté des vers, de l'appareil du ſpectacle & du jeu admirable de Mademoiſelle *Clairon*, parlerent de *Caliſte* avec le plus grand enthouſiaſme & la comparerent aux plus belles Tragédies qui l'avoient précédées : d'autres, révoltés par le ſujet qui leur ſembloit atroce, & mécontens du plan qui leur paroiſſoit trop embrouillé, s'éleverent contre l'ouvrage & le condamnerent à l'oubli. M. *Colardeau*, qui ne répondit à aucun de ſes cenſeurs, ſe contenta dix ans après (*) de parler de ſa pièce en ces termes : « On a dit que mon coloris n'étoit point » aſſez ſombre pour rendre les teintes lugubres du » pinceau d'*Young*. Je donnai, il y a quelques an» nées, une Tragédie imitée de l'Anglois : alors j'eſ» ſuyai le reproche contraire. La Nation n'étoit pas » encore accoutumée au genre qu'elle ſemble préfé» rer aujourd'hui ; & ma pièce ne ſervit qu'à pré» parer le ſuccès des ouvrages qui depuis ont été ac-

(*) Dans la Préface de la traduction de la deuxiéme Nuit d'Young, qu'il donna en 1770.

» cueillis, précisément par les raisons qui avoient ba-» lancé la réussite de ma tentative ».

L'Auteur étoit si persuadé de cette vérité, qu'ayant fait depuis différens changemens à *Calisle*, surtout dans le cinquiéme Acte, il en avoit confié, deux ans avant sa mort, le manuscrit à Mademoiselle *Sainval*, dans l'espérance que cette piece pourroit être remise au théâtre, pendant le voyage de Fontainebleau.

En l'année 1758, M. *Colardeau* s'étoit montré le rival du *Tasse* & de *Quinault* en donnant une Héroïde sous le titre d'*Armide à Renaud*. Il ne parut pas au-dessous de ses modèles; & il avoit sçu joindre, comme eux, l'élégance du style à la beauté des images. Dès ce moment il forma la résolution de traduire en entier la *Jérusalem Délivrée*; & pour pouvoir mieux sentir les beautés de l'original, il s'appliqua à l'étude de la langue Italienne. Aussi, à peine les représentations de *Calisle* furent-elles finies, qu'il s'occupa sérieusement de la traduction du *Tasse*. Il s'y livra sans relâche, & il avoit déjà poussé son travail jusqu'au sixiéme Chant, lorsqu'il eut la complaisance de

l'interrompre tout-à-coup, par des conſidérations particulieres. Il avoit donné ſa parole de ne jamais faire paroître cet ouvrage : il la tint exactement & brûla ſon manuſcrit deux jours avant ſa mort.

Des raiſons tout à fait différentes l'empêchérent de continuer la traduction de l'*Enéide*, qu'il avoit commencée en quittant celle de la *Jéruſalem Délivrée*. Lorſque la traduction des *Géorgiques* parut, M. *Colardeau*, enchanté de cet ouvrage, dont il étoit plus à portée que perſonne de connoître & le mérite & la difficulté, s'informa ſi l'auteur avoit intention de traduire les autres Poëmes de *Virgile* : dès qu'il ſçut que M. l'Abbé *Deliſle* travailloit à l'*Enéide*, il eut la modeſtie de ne pas vouloir lutter contre un pareil concurrent.

Le ſuccès de *Caliſte* n'avoit pas été aſſez complet, pour engager M. *Colardeau* à faire de nouvelles Tragédies. Cependant on a trouvé dans ſes papiers le plan d'une *Antigone* & pluſieurs ſcènes de cette piéce qu'il avoit déjà miſes en vers. Il avoit auſſi annoncé un Poëme intitulé l'*Amour & la Volupté* : mais quoiqu'il n'en ait pas laiſſé le moindre fragment, on a lieu de

croire qu'il étoit fort avancé, puiſque nous avons vû un double de l'écrit par lequel il avoit pris, avec un Libraire, des arrangemens relatifs à cet ouvrage.

En 1762 il publia un autre Poëme intitulé, *Le Patriotiſme*, qui fut fort goûté à la Cour. Il lui mérita une lettre de compliment de la part de M. le Duc de *Choiſeul*, & lui attira une ſatyre anonyme très-platte, mais très-mordante : il y répondit doucement par une lettre adreſſée à ſa Chatte, ſous le titre d'*Epitre à Minette*. C'eſt la premiere & la ſeule fois qu'il ſe ſoit permis de répondre à ſes ennemis. La Critique, même la plus injuſte, en affligeant ſa ſenſibilité, n'a jamais excité ſa colere : & ſon ame étoit trop douce pour connoître la haîne.

Il retourna à Pithiviers en 1766 ; & ce fut-là qu'il compoſa *Les Perfidies à la Mode*, Comédie en cinq Actes & en Vers. Il n'eſt pas vrai, comme l'a dit un Journaliſte, que ce ſoit par la faute des Comédiens que cette Piéce n'a pas été jouée. On peut voir dans l'Avertiſſement qui eſt à la tête de cette Comédie (page 185 de ce volume) les véritables raiſons qui en ont empêché la repréſentation. Si quelques

Auteurs ont eu à ſe plaindre des Comédiens, ce n'eſt pas aſſurément M. *Colardeau* : il étoit lié avec quelques-uns par l'amitié la plus intime, il étoit eſtimé de tous les autres; & ils lui en donnerent une preuve bien diſtinguée, à l'occaſion même de la Comédie dont il s'agit ici.

En 1770, *Les Nuits d'Young*, ouvrage traduit de l'Anglois, eut d'abord un débit étonnant : toutes les femmes l'acheterent, mais fort peu eurent le courage de le lire. M. *Colardeau*, que ſa ſanté déjà altérée rendoit mélancolique, fut un des admirateurs de cette lugubre production : il mit en vers les deux premieres Nuits, & il s'étoit promis d'en faire autant des autres; mais il renonça à ce projet, quand il vit que l'engoüement du Public pour l'ouvrage Anglois étoit paſſé.

Dans la même année, il publia ſon *Temple de Gnide* qu'il avoit fait plus de dix ans auparavant; & quoiqu'il fît honneur à M. *Colardeau*, comme Poëte, des Cenſeurs injuſtes lui reprocherent d'avoir voulu prêter des charmes étrangers à un ouvrage, qui n'en avoit nul beſoin pour être très-piquant & très-agréable.

ble. Il avoit répondu d'avance à ce reproche dans l'Avertiſſement qu'on lit à la tête de ſon Poëme.

Enfin il donna au Public en 1774 une *Epitre à M. Duhamel de Denainvilliers*, frere du célèbre Académicien. Il y avoit douze ans qu'elle étoit faite; mais il l'augmenta conſidérablement, & c'eſt une de ſes meilleures productions. Il fit paroître dans le même tems *Les Hommes de Promethée*, petit Poëme dans lequel il a prodigué tous les charmes de la Poéſie deſcriptive & les images les plus pittoreſques & les plus brillantes.

Il y avoit déjà quelque tems que la voix publique appelloit M. *Colardeau* à l'Académie Françoiſe, lorſqu'il fut élu au mois de Janvier 1776, pour remplacer M. le Duc de *Saint Aignan*. Cette élection n'étoit point le fruit des ſollicitations, du manége ni de l'intrigue; le cas qu'on faiſoit de ſes talens, l'eſtime qu'on avoit pour ſa perſonne, furent ſa ſeule recommandation & réunirent tous les ſuffrages. Mais par une fatalité, qui n'avoit pas encore eu d'exemple, M. *Colardeau* ne put jouir de la ſatisfaction d'aller faire

ſes remerciemens à l'Académie. Il mourut à Paris le jour de Pâques 7 Avril 1776, âgé de 43 ans & demi, emportant avec lui les regrêts de ſes amis & de tous ceux qui s'intéreſſent à la gloire des Lettres.

ELOGE
DE M. COLARDEAU.

M. DE LA HARPE ayant été élu par Meſſieurs de l'Académie Françoiſe, à la place de M. COLARDEAU, y vint prendre ſéance le Jeudi 20 Juin 1776, & prononça le diſcours qui ſuit.

MESSIEURS,

LE talent qui diſtingue les hommes, le génie qui s'élève au-deſſus du talent, la vertu enfin ſi ſupérieure à l'un & à l'autre, ſe réuniſſant dans un même Sanctuaire, à la voix de la gloire qui les couronne, & ſous les auspices de la Patrie qui les appelle; l'amitié, faite pour leur imprimer un plus touchant caractère, reſſerrant encore les nœuds de cette union ſi honorable; telle étoit depuis long-tems l'idée que je me formois de cette Aſſemblée; & ce témoignage que

j'aime à vous rendre, vous ne le devez, j'oſe le dire, ni aux excuſables illuſions de la reconnoiſſance, ni au plaiſir ſi légitime & ſi pur qu'a dû faire naître en moi la réunion de vos ſuffrages. Entraîné de bonne heure vers les arts de l'eſprit & de l'imagination, par ce goût irréſiſtible qui commande tous les ſacrifices, enflammé de cet amour des talens, qui ne peut exiſter ſans quelque enthouſiaſme, j'ai fait connoître aſſez les ſentimens qui m'animoient. Mes premiers regards ſe ſont tournés vers cette claſſe d'Hommes choiſis, qui me donnoit une idée plus noble de mon état & de mes travaux ; vers ceux chez qui j'ai crû voir la dignité des lettres conſervée comme un dépôt dont ils ſont reſponſables à la Nation, & qui fait partie de leur propre gloire. J'ai regardé comme le but de mes efforts, cette adoption qui en devient aujourd'hui la récompenſe. J'aurois voulu, je l'avoue, dans l'émulation que vous m'inſpiriez, pouvoir vous offrir des titres plus nombreux & plus brillans. Mais inſtruit par l'expérience que dans la culture des Arts, les difficultés qu'ils offrent par eux-mêmes, toutes pénibles qu'elles peuvent être, ne ſont pas toujours les plus inſurmontables ; obligé de n'avancer qu'à pas lents

dans une carriére qui ſemble ſe refermer ſans ceſſe, au moment où l'on ſe préſente pour y courir, je me ſuis occupé du moins à célébrer mes modèles, en même tems que je m'étudiois à les imiter: ſemblable à ces Guerriers qui en marchant au combat, répètent, dans leur chanſons militaires, le nom & les louanges des Généraux qui ont vaincu. C'eſt dans cet eſprit que j'ai porté mon hommage au pied des ſtatues de Racine & de Fénelon. Je croyois voir ces ombres illuſtres aſſiſes au milieu de vous, & j'eſperois que la ſenſibilité de leur Panégyriſte obtiendroit grace auprès de ces Grands Hommes pour les défauts de leur imitateur.

Sans doute il importe aux progrès de l'Artiſte, de l'Ecrivain, il importe à ſa gloire, à ſon bonheur, d'élever ainſi ſa vue & ſa penſée vers les Maîtres de l'Art qui ne ſont plus, & de vivre, autant qu'il eſt poſſible, près des modèles contemporains, près de ſes rivaux les plus célèbres; heureux s'il lui eſt aiſé de chérir ceux qu'il lui eſt difficile d'égaler! En général, il n'eſt point pour un Homme de Lettres de ſociété préférable à celle de ſes Confreres; ſoit qu'il les retrouve dans les Compagnies littéraires où le devoir les raſſemble;

ſoit qu'il les rencontre dans les cercles du monde où le goût les réunit. Pénétré depuis long-tems de cette vérité, quel moment plus favorable pourrois-je choiſir pour la développer devant vous? Vous en entretenir, MESSIEURS, c'eſt vous rappeller tous les droits que vous avez acquis ſur moi; c'eſt rendre plus ſolemnels & plus authentiques les engagemens que je prends avec vous.

Diſtinguons d'abord, d'une multitude ſans aveu & ſans miſſion, les vrais Gens de Lettres, qui d'un bout de l'Europe à l'autre, ſont liés entr'eux par un commerce d'eſtime & de lumières, & par l'amour de l'humanité.

Qu'eſt-ce donc, MESSIEURS, qu'un Homme de Lettres? C'eſt celui dont la profeſſion principale eſt de cultiver ſa raiſon, pour ajouter à celle des autres. C'eſt dans ce genre d'ambition, qui lui eſt particulier, qu'il concentre toute l'activité, tout l'intérêt que les autres hommes diſperſent ſur les différens objets qui les entraînent tour-à-tour. Jaloux d'étendre & de multiplier ſes idées, il remonte dans les ſiécles, & s'avance au travers des monumens épars de l'Antiquité, pour y recueillir, ſur des traces ſouvent preſque

effacées, l'ame & la penſée des Grands Hommes de tous les âges. Il converſe avec eux dans leur langue, dont il ſe ſert pour enrichir la ſienne. Il parcourt le domaine de la Littérature étrangère, dont il remporte des dépouilles honorables au tréſor de la Littérature nationale. Doué de ces organes heureux qui font aimer avec paſſion le beau & le vrai en tout genre, il laiſſe les eſprits étroits & prévenus s'efforcer en vain de plier à une même meſure tous les talens & tous les caractères, & il jouit de la variété féconde & ſublime de la nature, dans les différens moyens qu'elle a donnés à ſes favoris pour charmer les hommes, les éclairer & les ſervir. C'eſt pour lui, ſur-tout, que rien n'eſt perdu de ce qui s'eſt fait de bon & de louable; c'eſt pour une oreille telle que la ſienne que Virgile a mis tant de charmes dans l'harmonie de ſes vers, c'eſt pour un Juge auſſi ſenſible, que Racine répandit un jour ſi doux dans les replis des ames tendres, que Tacite jetta des lueurs affreuſes dans les profondeurs de l'ame des tyrans; c'eſt à lui que s'adreſſoit Monteſquieu quand il plaidoit pour l'humanité, Fénelon quand il embelliſſoit la vertu. Pour lui toute vérité eſt une conquête, tout chef-d'œuvre eſt une jouiſſance.

Accoutumé à puiſer également dans ſes réflexions & dans celles d'autrui, il ne ſera ni ſeul dans la retraite ni étranger dans la ſociété. Enfin quel que ſoit le travail où il s'applique, ſoit qu'il marche à pas meſurés dans le monde intellectuel des ſpéculations Mathématiques, ou qu'il s'égare dans le monde enchanté de la poéſie, ſoit qu'il attendriſſe les hommes ſur la ſcène, ou qu'il les inſtruiſe dans l'hiſtoire, en portant ſes tributs au Temple des Arts, il ne cherchera pas à renverſer ſes Concurrens dans ſa route, ni à deshonorer leurs offrandes pour relever le prix de la ſienne ; il ne détournera pas des triomphes d'autrui ſon œil conſterné ; les cris de la renommée ne ſeront pas pour ſon ame un bruit importun ; & au-lieu que la médiocrité inquiète & jalouſe gémit de tous les ſuccès, parce que le champ du génie ſe rétrécit ſans ceſſe à ſes foibles yeux, le véritable Homme de Lettres, le parcourant d'un regard plus vaſte & plus ſûr, y verra toujours & un monument à élever, & une place à obtenir.

Maintenant ſi, parmi ceux qui ſe ſont conſacrés aux Lettres, il n'en n'eſt point qui ne doive aſpirer à ſe rapprocher de cet heureux enſemble des qualités

que je viens de décrire, où trouveront-ils mieux que chez leurs dignes Confreres tout ce qu'il faut pour élever l'ame ſans exalter la tête, polir les mœurs ſans affoiblir le caractère, adoucir les paſſions & affermir les principes, nourrir l'habitude du travail, exercer la penſée & le goût? Où trouveront-ils ailleurs & des leçons toujours utiles, & des conſolations trop ſouvent néceſſaires?

La plupart des Ecrivains, ſuivant la diverſité de leurs inclinations & de leurs études, ſe portent ou vers la retraite ou vers le monde. Ces deux parties extrêmes ont leurs avantages & leurs inconvéniens. Il me ſemble que le commerce des Gens de Lettres participe aux uns & remédie aux autres.

La retraite, je l'avoue, eſt eſſentielle au travail. Eh! quel homme de talent n'en a pas fait l'expérience? C'eſt dans des antres ſolitaires qu'Apollon rendoit autrefois ſes oracles. Ses Prêtres crioient qu'on écartât les profanes au moment où ils alloient recevoir le Dieu. Ainſi l'Orateur, le Poëte, le Grand Ecrivain, s'il attend & ſollicite l'inſpiration, fuit loin du ſéjour des villes, vers les demeures retirées & champêtres. A meſure qu'il s'en approche, les

vaines rumeurs, les bruyantes frivolités, les tumultueuſes diſtractions, les clameurs orageuſes ſe perdent dans le lointain. Il ſemble que tout ſe taiſe autour de lui ; & dans ce ſilence univerſel s'élève la voix du génie qui va ſe faire entendre au monde. Auparavant il étoit gêné dans la foule ; ſa marche étoit contrainte, ſon langage timide ; à préſent ſes liens ſont briſés ; il relève la vue, ſon regard eſt fixe & aſſuré. Il eſt venu ſe placer à ſa hauteur ; il eſt ſeul, & la penſée alors ſort indépendante & fiére de l'ame qui l'a conçue. L'ame eſt rappellée à ſa liberté originelle par le grand ſpectacle de la Nature : l'immenſité des campagnes, la ſombre ſolitude des forêts & des rochers, la tempête de la nuit, le ſilence du matin, voilà les alimens de l'enthouſiaſme & les témoins du génie dans ſes momens de création.

Mais il ne peut pas créer toujours. L'exercice de ſa force a des bornes néceſſaires. A ſon yvreſſe enfin rallentie, ſuccèdent l'ardente inquiétude de la gloire & cette agitation d'un cœur fait pour elle, qui s'interroge en tremblant, & ſe demande s'il a ſu la mériter. Il n'appartenoit qu'à l'Etre Suprême, au moment où le monde ſortoit de ſes mains, de ſe dire à lui-même,

ce que j'ai fait eſt bon. L'Artiſte dont les yeux jettent encore des étincelles du feu qui vient de l'animer, ne peut pas fixer ſur lui-même le regard tranquile d'un Juge. Où portera-t-il ſa compoſition récente & brute, & ce tourment d'une ame fatiguée & incertaine, qui a beſoin de ſe repoſer ſur l'opinion d'autrui ? Ce n'eſt pas - là ſans doute le moment où il ira chercher des Juges dans la diſſipation des cercles & des ſociétés. Semblable à ces anciens interprêtes des Dieux, à qui je l'ai déjà comparé, il conſerve encore en deſcendant du trépied, quelque choſe de religieux & de farouche. A qui donc pourra-t-il mieux s'adreſſer qu'à ceux qui ne ſont point étrangers aux impreſſions qu'il éprouve ? Ce ſont eux qui lui montreront de quoi il peut s'applaudir, & ce qu'il doit ſe reprocher. C'eſt chez eux qu'il trouvera cette critique réfléchie & lumineuſe, qui indique la ſource des illuſions & des erreurs, & les moyens de les réparer ; cette expreſſion d'une eſtime ſentie & raiſonnée, qui adoucit la bleſſure que la vérité ſévère fait toujours à l'amour-propre ; ce ſentiment vif des beautés qui conſole du travail de corriger les fautes, & donne le courage d'enviſager la perfection. Enfin, c'eſt auprès d'eux

qu'il peut apprendre à joindre à l'énergie créatrice, cette autre force qui achève & polit l'ouvrage, force non moins rare ; & dont l'uſage eſt peut-être plus pénible, parce qu'elle agit ſans enthouſiaſme.

Mais doit-il donner cette confiance à des hommes naturellement ſes rivaux ? Oui. S'il eſt un moyen d'étouffer en eux les triſtes & malheureux effets de la concurrence, c'eſt de les convaincre chaque jour qu'on eſt également éloigné ou de reſſentir contr'eux les atteintes de l'envie, ou d'en craindre de leur part. La communication libre & franche des idées, des eſpérances & des intérêts, ſubſtitue par dégrés à la dureté de l'égoïſme, l'habitude des ménagemens réciproques & la nobleſſe des procédés. On s'accoutume à rendre volontiers juſtice au mérite des autres. On en vient juſqu'à partager leurs ſuccès ; car dès qu'on eſt une fois au-deſſus de la foibleſſe qui s'en afflige, il n'y a plus qu'un pas à faire juſqu'à la généroſité qui en jouit ; & pourquoi refuſeroit-on, lorſqu'on s'eſt défait d'un ſentiment amer, de le remplacer par un ſentiment doux ? De ces diſpoſitions naît l'habitude d'une indulgence, qui n'eſt au fond qu'une ſorte d'équité plus aimable ; & cette aménité

des mœurs, la première des qualités ſociales, & la plus néceſſaire entre des hommes qui doivent d'autant plus chercher à ſe plaire qu'ils ont plus à ſe diſputer.

C'eſt le monde, il faut l'avouer, qui donne les meilleures leçons de cette aménité ſi recommandable, & qui en préſente les plus parfaits modèles. Depuis cette époque, où la Cour de Louis XIV devint un objet d'imitation & d'envie pour toutes les Nations de l'Europe, on ne peut nier qu'en général la ſociété des Grands ne ſoit la véritable école de cette politeſſe fine & délicate, de cette élégante urbanité, de ce tact des convenances qui ſera toujours un des caractères dominans de l'eſprit François, & qui paſſe des mœurs juſques dans les écrits. Oui, ſans doute; & c'eſt le principal avantage que les Ecrivains peuvent rapporter du commerce des gens du monde, de tempérer l'auſtérité de leurs compoſitions par des teintes plus douces & plus gratieuſes, de donner à leur ſtyle des formes plus légères, plus variées & plus piquantes, de ſaiſir le ridicule & de l'éviter, de connoître & de diſtinguer la bonne plaiſanterie ſur laquelle il eſt ſi facile & ſi commun de ſe tromper,

parce que le rire, ainſi que le goût, tient à bien peu de choſe. Voilà ce que peut enſeigner l'habitude de converſer avec l'élite des hommes diſtingués par leurs places & leur naiſſance, & ce que pluſieurs mêmes enſeignent par leurs ouvrages. Dans une Nation auſſi éclairée, auſſi ingénieuſe que la nôtre, le talent d'écrire ne peut pas être étranger aux prérogatives du rang, ni même aux devoirs des grands emplois. Notre ſiècle n'a rien à envier en ce genre à celui de Louis XIV; & ſi la poſtérité diſtingue un la Rochefoucault pour avoir marqué avec ſa préciſion énergique & travaillée tous les traits de l'amour-propre, croyez-vous, MESSIEURS, qu'elle oublie un de vos plus illuſtres Confrères, qui, dans des fables qu'il compoſe en s'amuſant, a mis autant d'eſprit & plus de charme, & une morale non moins fine & plus enjouée?

Mais ſi la ſociété des Gens du monde n'eſt pas infructueuſe pour un homme de lettres, elle n'eſt pas non plus ſans dangers, & ces dangers mêmes naiſſent de ſes agrémens. Sans parler de l'empire qu'elle a ſur les caractères qu'elle peut altérer en les poliſſant, ſur les opinions & les jugemens que la vérité ſeule

devroit diriger, & que le monde ſubordonne toujours à l'intérêt de plaire ; ſans détailler d'autres ſéductions de toute eſpèce, il en eſt une ſur-tout vraiment à craindre, c'eſt le relâchement dans le travail & le réfroidiſſement pour la gloire, effet preſqu'inévitable des douceurs attirantes de la ſociété. La variété de ſes preſtiges, en invitant à toutes les diſtractions, détend par dégrés tous les reſſorts, ſubſtitue la facilité des amuſemens ingénieux à la pénible habitude des grands efforts & des hautes conceptions, & le talent d'effleurer les objets à celui de les approfondir. Que dis-je ? Ce monde ſi vain & ſi détracteur, qui accueille ſi orgueilleuſement les productions de l'eſprit, qui ſe croit toujours ſi fort au-deſſus de ceux qui s'occupent à lui plaire & à l'éclairer, toujours ſi prêt, en ce genre, à calomnier ſes propres jouiſſances & à mépriſer ſes plaiſirs, ce monde vû trop ſouvent & de trop près, ne peut-il pas éteindre cet enthouſiaſme ſi néceſſaire aux travaux du génie ? Ne peut-il pas faire ſentir trop de vuide, trop d'erreur, trop de péril dans la recherche de la gloire ? Hélas ! il n'en eſt point peut être où il n'entre quelqu'illuſion. Ah ! garde-toi de la perdre, conſerve cette illuſion pré-

cieuſe, ô toi dans qui le beſoin de produire eſt un don de la nature & non pas une maladie de l'amour-propre. Si jamais tu peux apprécier froidement l'opinion & l'eſtime, ſi le phantôme de la poſtérité diſparoît devant tes yeux, ſi la voix des ſiècles ceſſe de retentir à ton oreille, arrête & jette tes pinceaux, la Divinité s'eſt retirée de toi, ta plume eſt déſormais inanimée & impuiſſante, ta penſée reſtera froide ſur le papier & ne paſſera plus dans l'ame d'autrui. Mais veux-tu ranimer la tienne ? Ne perds point de vue ceux qui ſont travaillés du même feu qui doit t'agiter. Que ta force s'augmente de la leur ; que ce commerce ſoit pour toi ce que la nourriture du Gymnaſe & les exercices de l'Arène étoient pour les anciens Athlètes, & ſi l'inſtant de notre vie, ſuivant l'expreſſion d'un ancien, n'eſt qu'une flamme paſſagère que les hommes ſe tranſmettent rapidement, comme autrefois couroient de main en main les torches des jeux ſacrés, ainſi parmi les Écrivains & les Artiſtes, paſſe d'une main à l'autre le flambeau de l'enthouſiaſme & celui de la vérité ; ces deux flambeaux immortels, dont l'un jette la lumiére dans la nuit des préjugés & des erreurs, & dont l'autre nourrit

nourrit l'âme des impreſſions de tous les arts & des plaiſirs de la ſenſibilité.

Si le talent a beſoin d'être ſoutenu dans ſes travaux, lui ſeroit-il moins néceſſaire d'être conſolé dans ſes afflictions? Plus l'âme eſt exercée, plus elle eſt ſenſible. Celle des Gens de Lettres, à qui les objets n'arrivent que réfléchis pas une imagination active & prompte, peut-elle n'être pas ouverte plus que toute autre aux impreſſions de la douleur? S'il eſt, comme on l'a prouvé, des maladies particulieres aux Artiſtes, il eſt auſſi des chagrins qui leur ſont propres, & que le monde ne peut guère ni plaindre ni adoucir, parce qu'il n'en a pas l'idée. Il en eſt (s'il eſt permis de le dire) il en eſt du talent comme de l'amour, qui ne confie volontiers ſes peines qu'à ceux qui ont aimé auſſi; & peut-être les hommes ne ſavent-ils bien conſoler que les maux qu'ils ont connus. Si je voulois prouver tout ce que l'amitié des gens de lettres peut apporter de ſecours, d'encouragemens & de douceurs dans une carrière ſemée d'écueils & troublée par les orages, le ſouvenir de ce que je dois à l'attachement de pluſieurs d'entre vous, MESSIEURS, me permettroit-il de citer un autre exemple

que le mien ? Avec quelle complaiſance je reviendrois ſur des traces ſi chères & toujours nouvelles dans mon cœur ! Il n'eſt ſans doute que deux ſortes de bonheur dans la vie, de faire du bien & d'en recevoir. Mais la bienfaiſance ſe taît & jouit dans le ſecret ; la reconnoiſſance au contraire a cet avantage, que ne demandant qu'à ſe répandre, elle appelle tous les cœurs bien nés au partage de ſes jouiſſances. Combien j'aimerois à leur peindre les conſolations intimes qui relèvent l'âme au moment où elle s'affaiſſe, lui rendent le ſentiment de ſa force, dont elle commençoit à douter, & rappelle l'eſpérance qui s'enfuyoit ! Que ne dirois-je pas de cette amitié noble & courageuſe, dont nulle inſinuation maligne ne peut ſéduire l'oreille, dont nulle clameur calomnieuſe ne peut étouffer la voix ? Mais pour achever ce tableau, que ma main ſe plairoit à tracer, il faudroit y mêler des couleurs ſiniſtres, que j'interdis à mes pinceaux, & que dans un jour tel que celui-ci, MESSIEURS, on ne pardonneroit pas même à la reconnoiſſance. Eh ! que dis-je ? Puis-je, après tout, la mieux manifeſter qu'en écartant tous les ſouvenirs qui pourroient jetter quelque teinte d'amertume ſur

les impreſſions de bonheur & de joye dont vous attendez les témoignages ? Puis-je enfin mieux remplir votre attente qu'en vous prouvant que cette ſenſibilité, quelquefois trop malheureuſement employée à repouſſer l'injuſtice, s'épanche bien plus volontiers dans l'expreſſion des ſentimens doux, & dans le récit des bienfaits ?

Qu'il eſt rare, MESSIEURS, que la culture des lettres ſoit auſſi paiſible qu'elle eſt honorable ! Qu'il eſt difficile d'illuſtrer ſa vie ſans la troubler, & d'élever, pour les générations futures, l'édifice du génie, ſans qu'il ſoit ou retardé ou inſulté ou méconnu par la génération preſente ! Qu'il eſt doux d'obtenir la réputation en échappant à l'envie ! Ce privilege ſi peu commun fut celui de l'Académicien à qui j'ai l'honneur de ſuccéder. M. *Colardeau*, né avec le talent le plus heureux (& puiſque je devois être chargé de payer ce tribut à ſa mémoire, je m'applaudis de n'avoir qu'à répéter les expreſſions dont je m'étois déjà ſervi à ſon égard), M. *Colardeau* marqua ſon premier eſſai de tous les caracteres d'un Poëte. Une élégance facile & brillante, un ſentiment exquis de l'harmonie, cette imagination qui

anime le ſtyle en coloriant les objets, cette ſenſibilité qui pénètre l'âme en même tems que le vers charme l'oreille, enfin ce naturel aimable qui grave dans la mémoire des lecteurs les idées & les ſentimens, &, ſuivant l'expreſſion de Deſpréaux, *laiſſe un long ſouvenir*; voilà ce que le Public, enchanté d'avoir un Poëte de plus, remarqua dans l'Epître d'*Héloïſe*, monument juſtement célèbre, que ſon auteur élevoit à vingt ans, morceau vraîment précieux qui durera autant que notre langue, qu'on ſait par cœur dès qu'on la lû, & qu'on relit encore quand on le ſait par cœur. Si les autres ſujets que traita depuis M. *Colardeau*, n'ont pas toujours été ſi heureuſement choiſis, on y retrouve du moins ce talent du ſtyle qui ſépare du langage vulgaire, le langage qu'on a nommé celui des Dieux; & n'eût-il été connu que par cette charmante imitation de Pope, l'auteur d'*Héloïſe* n'avoit pas beſoin de plus de titres pour avoir droit à vos ſuffrages. Qui ſait mieux que vous, MESSIEURS, qu'un ſeul ouvrage ſupérieur, fait pour conſacrer un écrivain dans la poſtérité, le met infiniment audeſſus de tout ce qui n'eſt que médiocre, ſur-tout depuis qu'il eſt ſi facile de l'être,

depuis qu'il en coûte ſi peu pour compoſer des livres en decompoſant d'autres livres, & pour aligner des vers en rejoignant des hémiſtiches ?

Combien ces triſtes reſſources étoient loin du talent de M. *Colardeau* ! La poéſie ſembloit être ſa langue naturelle. Son extrême facilité à écrire en vers, étonnoit tous ceux qui l'ont connu. C'eſt à cette facilité ſeule que nous ſommes redevables de ſes productions. Une compoſition difficile ſeroit devenue pour lui impoſſible. Une ſanté fragile & chancelante, préſage, hélas ! trop fidèle d'une carriere qui devoit être trop tôt bornée, lui avoit interdit de bonne heure tout grand travail ; & une ſorte d'indolence, qui peut-être étoit la ſuite de cette foibleſſe d'organes, & qui tenoit d'ailleurs à des inclinations douces & ſociales, ne lui permettoit de regarder la Poéſie que comme un amuſement de plus. La ſimplicité de ſes goûts & de ſes mœurs l'attachoit aux plaiſirs d'une ſociété intime & confiante, & ſon âme ſenſible & naïve étoit faite pour l'amitié. Retiré au ſein d'une famille reſpectable dont il étoit, pour ainſi dire, l'enfant d'adoption, il y vécut dans cet heureux commerce de ſoins mutuels, ſi néceſſaires

pour lui faire oublier des maux qui renaiſſoient tous les jours, & une langueur qui devenoit incurable. L'égalité de ſon humeur n'en fut jamais altérée. Lorſque vos ſuffrages, qu'il n'avoit brigués que par ſon mérite, vinrent le chercher ſur le lit de douleur, qu'il ne quittoit preſque plus, vous vous ſouvenez, MESSIEURS, de quelle joie pure il parut rempli, & combien l'expreſſion en étoit aimable & touchante. On vous porta ſa lettre de remerciment, & vous crûtes entendre le chant du Cygne. Son âme ſembloit ſe ranimer un moment pour la gloire & la reconnoiſſance; mais ce dernier rayon alloit bientôt s'éteindre dans la tombe, & ſon nom, inſcrit dans vos faſtes, étoit donc tout ce qui devoit vous reſter de lui! Il avoit traduit quelques chants du *Taſſe*. Y avoit-il une fatalité attachée à ce nom? Et faut-il que pour la ſeconde fois, il n'ait pas été donné au *Taſſe* de monter au Capitole?

La perte que vous avez faite dans M. *Colardeau*, MESSIEURS, s'étend juſques ſur ſon prédéceſſeur, qui ſans doute auroit trouvé dans lui un meilleur Panégyriſte que moi. Mais quel homme de lettres n'aimeroit à célébrer le nom de Beauvilliers? A la gloire

de ce nom déjà ſi reſpectable par les vertus qu'il rappelle, M. le Duc de Saint-Aignan joignit encore un nouveau luſtre, celui des ſervices qu'il rendit à ſa patrie dans la dignité des Ambaſſades, & dans les difficultés des Négociations. Il étoit jeune encore lorſqu'il ſignala dans l'Eſpagne les talens de la maturité; dans cette même contrée, où depuis deux autres de vos Confreres, non moins recommandables par le rang & la naiſſance, ont porté, l'un dans les fonctions du commandement, l'autre dans celles d'Ambaſſadeur, cette noble franchiſe qui ſe joint en eux aux agrémens de l'eſprit & aux vertus bienfaiſantes, cette loyauté Françoiſe, héritage des anciens Chevaliers, & qui devroit être aujourd'hui la politique des grandes Nations, comme elle eſt celle des grands cœurs.

Monſieur le Duc de Saint-Aignan réuniſſoit les talens agréables à la connoiſſance des affaires & à une piété ſolide. Sa longue carrière fut marquée par cette ſérénité conſtante qui accompagne la pratique des devoirs, & par cette gayeté douce qui naît de la paix de l'âme. Il avoit paſſé les années de ſa jeuneſſe à la Cour de Louis XIV, de ce Monarque

vraîment admirable, non pas tant peut-être pour avoir reçu le nom de Grand dans une époque de gloire & d'enthouſiaſme, que pour l'avoir conſervé dans un ſiécle de Philoſophie; de ce Monarque dont les bienfaits envers cette Académie ont achevé & ennobli le monument qui aſſure à la mémoire de votre Fondateur la reconnoiſſance des Gens de Lettres & de la Nation. En avançant de l'âge mûr juſqu'à l'extrême vieilleſſe, M. le Duc de Saint-Aignan traverſa toute l'étendue d'un autre règne qui ſeroit aſſez recommandable à ce ſeul titre, que l'amour des François pour leur Maître, caractère qui les a toujours diſtingués, ſemble avoir eu ſous Louis XV une expreſſion plus marquée & plus éclatante. Mais s'il eſt jamais excuſable, même après de nombreuſes années, de ſe retourner vers la vie avec quelque regret, c'eſt ſans doute lorſqu'on deſcend dans la nuit de la mort, au moment où ſe lève pour les Peuples l'aurore du plus beau jour. M. le Duc de Saint-Aignan, prêt à quitter la vie, a vû les premiers momens de Louis XVI. Ici, MESSIEURS, je ne crains pas que mes louanges ne paroiſſent qu'une vaine cérémonie d'uſage, ni même un ſimple tribut de

reconnoiſſance pour les bienfaits que notre jeune Souverain a daigné répandre ſur moi. Quel Citoyen, quel Patriote ne partageroit pas mes ſentimens ? quel ſpectacle plus intéreſſant que la Royauté & la jeuneſſe, que la vertu ſur le Trône, aſſiſe à côté des Graces ? Je ne m'étendrai point ſur tout ce que doit déjà la France à un Prince de cet âge, qui n'a parlé aux Peuples que pour leur aſſurer des ſoulagemens & des eſperances, aux Courtiſans que pour leur donner des leçons. Je ne m'arrête que ſur un ſeul point, qui ſans doute ne vous aura pas échappé, c'eſt que ſous le règne de Louis XVI l'autorité a pris un caractère qu'elle n'avoit pas encore eu, celui de la perſuaſion ; heureux augure, s'il eſt vrai que le pouvoir ne conſente à perſuader que lorſqu'il eſt ſûr de convaincre ! ce grand caractère ſe retrouve aujourd'hui dans tous les actes de l'Adminiſtration. Par-tout on y remarque ce langage d'une raiſon ſupérieure, qui établit le bonheur des Peuples ſur des principes durables & ſur la baſe de la légiſlation. Dans la bouche d'un Souverain, ce ton de bonté ſi aimable eſt un exemple fait pour influer ſur tous les états, & que les meilleurs eſprits s'empreſſent de

ſuivre. Me ſera-t-il permis d'obſerver que dans le même tems un grand Prélat, aſſis parmi vous, qui honore le premier Siége de France par la ſupériorité de ſes talens & de ſes lumiéres, dans un Ecrit vraîment Apoſtolique, fait pour ramener les eſprits rebelles à la foi, ne leur a parlé qu'avec cette éloquence affectueuſe & perſuaſive, avec cette tendreſſe paternelle, digne du Miniſtre d'une religion bienfaiſante, digne du Dieu de l'Evangile? Oh! puiſſent s'étendre par-tout ces principes de douceur & d'indulgence, & que le règne de Louis XVI ſoit le règne de l'humanité! qu'au milieu des orages de l'Europe, qui ébranlent les deux hémiſphères, la paix ſoit le glorieux partage de cette Monarchie, qui doit être toujours aſſez puiſſante, aſſez reſpectée pour ne ſe mouvoir qu'à ſon gré! C'eſt dans ce calme favorable que ſe maintiendra l'honneur des Beaux-Arts, ornement de la proſpérité. La France ne perdra point cette eſpèce de domination ſi glorieuſe qu'elle a obtenue ſur les peuples éclairés. La lumiére des vrais talens ne s'éteindra point dans les ténèbres du mauvais goût. Si d'un côté l'on s'efforce de les épaiſſir, vous combattez de l'autre pour

les diſſiper. L'Aſtre qui a long-tems éclairé les Arts, ſe ſoutient ſur le penchant de ſa courſe, & brille encore à ſon déclin. Il ſurvit à ſoixante ans de travaux ce vieillard célèbre, le prodige du ſiécle qui l'a vû naître, & le déſeſpoir des âges ſuivans qui ne le verront point égaler. Ce n'eſt point ici ſans doute, ce n'eſt pas dans ce Lycée, fait pour atteſter les richeſſes de la Nature, que j'oſerai douter de ſon inépuiſable fécondité. Mais peut-être ne lui eſt-il pas donné de produire deux fois cet aſſemblage de tous les dons de l'eſprit, &, ce qui n'eſt pas moins rare, l'activité néceſſaire pour les mettre tous en valeur. Peut-être auſſi doit-elle être unique en tout genre, cette ſinguliére deſtinée, qui, prolongeant au-de-là des bornes ordinaires des jours ſi laborieux & ſi remplis, a mené ce Grand Homme ſur les débris de quatre générations enſevelies, juſqu'à ce Trône élevé par l'Opinion toute-puiſſante, d'où il exerce ſur tous les Peuples policés la Dictature du Génie. Il ne lui manque que d'entendre vos acclamations. Quel moment, MESSIEURS, ſi nous pouvons le voir, à la fin de ſa carriére, jouir à la fois de ſa gloire & de ſa Patrie! s'il pouvoit, ſur ce Théâ-

tre qu'il a tant de fois embelli de ſes chef-d'œuvres, s'avancer courbé ſous l'amas de ſes couronnes; répondre par des larmes de joie aux cris de la France aſſemblée, & plus heureux que Sophocle, ſurvivre encore à ſon triomphe!

RÉPONSE

DE M. MARMONTEL,

Chancelier de l'Académie Françoiſe, au Diſcours de M. DE LA HARPE.

MONSIEUR,

Vous avez à conſoler l'Académie de deux pertes qui lui ont été ſenſibles. Mais la premiére lui étoit annoncée par le tems qui ne flatte point: elle a dû l'affliger, elle n'a pas dû la ſurprendre. La derniére, auſſi prématurée qu'elle a été funeſte, a dû la frapper à la fois d'étonnement & de douleur.

Lorſque M. le Duc de Saint-Aignan, dans ſon dix-

neuviéme luſtre, a terminé ſa carriére, l'Académie, qui depuis cinquante ans s'honoroit de le poſſéder, lui a donné de juſtes regrets; mais pour les adoucir, elle s'eſt ſouvenue de cette longue proſpérité qui l'a ſuivi juſqu'au tombeau. Naiſſance, dignités, richeſſes, emplois glorieux à remplir, tous ces biéns que l'ambition recherche avec tant de fatigue, accumulés ſans peine ſur un ſiécle de vie, & cette vie honorablement couronnée par une ſaine & tranquille vieilleſſe; tel a été le partage de M. le Duc de Saint-Aignan; & ſoit qu'on penſe à l'inaltérable ſérénité de ſon ame, ſoit que l'on conſidère la pureté, le calme, la douce égalité du cours de ſes longues années, c'eſt bien de lui que l'on peut dire ce que la Fontaine a dit du Sage : *ſa fin eſt le ſoir d'un beau jour.*

En jettant les yeux ſur ſa vie & ſur la vie de ſon pere, on voit d'abord qu'elles ont embraſſé tout l'eſpace de trois longs règnes, les plus célèbres de la Monarchie, les plus remplis de grands évènemens & les plus féconds en Grands Hommes. Quelle ample moiſſon de ſageſſe, entre un père né ſous Henri IV, & un fils mort ſous Louis XVI, ſi l'un avoit enrichi

l'autre des fruits de ſon expérience! mais âgé de ſoixante-ſeize ans lorſqu'il lui donna le jour, à peine eut-il le tems de le voir naître. L'héritage de ſes lumiéres fut donc perdu pour cet enfant. Non, MESSIEURS, il lui fut tranſmis par un ſage Dépoſitaire. Ce Sage deſtiné à ſervir de guide, ou plutôt de pere au Duc de Saint-Aignan, étoit le Duc de Beauvilliers ſon frere, né trente-deux ans avant lui, le même que Louis XIV, le plus éclairé des Monarques, ou le plus heureux dans le choix des hommes, donna pour Gouverneur aux enfans de ſon fils, ce Beauvilliers enfin, l'ami de Fénelon, ſon émule en vertu, & ſon digne Collégue dans cette éducation fameuſe, dont le Duc de Bourgogne fut le prodige, & qui ſera long-tems le plus parfait modèle dans l'art de former de bons Rois.

L'heureuſe deſtinée du Duc de Saint-Aignan voulut encore que ſon enfance répondît à celle du Duc de Bourgogne. Souvent admis à ſes études (bonheur que tous les Rois du monde auroient ſouhaité à leurs enfans), il alloit prendre avec lui les leçons de ce Génie bienfaiſant, que vous avez, MONSIEUR, dignement célèbré, de ce Génie à qui le ciel avoit

ſi éminemment accordé le don de rendre la vérité intéreſſante, la ſageſſe aimable & la vertu facile.

Eſt-ce dans cette ſource que le Duc de Saint-Aignan avoit puiſé ſes lumiéres & ſes principes? Eſt-ce de l'ame de Fénelon qu'avoit découlé dans ſon ame cette piété tendre, cette égalité douce, cette aimable ſérénité, cette modeſtie indulgente qui compoſoient ſon caractère? Etoit-ce à Fénelon que l'on devoit enfin un Politique ſans artifice, un Grand ſans faſte & ſans orgueil, un Homme de Cour ſans intrigue, un Homme du monde ſi doux & d'un commerce ſi facile, que ſa bonté faiſoit preſque oublier l'auſtérité de ſa vertu? Quoi qu'il en ſoit, M. le Duc de Saint-Aignan a mérité qu'on l'ait pu croire le Diſciple de Fénelon; & cette opinion fait ſon plus grand éloge.

Mais l'ineſtimable avantage qu'il eut ſur Fénelon lui-même, fut de n'avoir point d'ennemis. Soit à la Cour où il s'étoit fait un port à l'abri des orages, auprès de cette Reine Auguſte dont l'eſtime lui tenoit lieu de la plus brillante faveur, ſoit dans le monde que ſes mœurs accuſoient, mais que ſa modeſtie & ſa candeur aimable conſoloient de cette cenſure, jamais

jamais il n'a connu de la proſpérité ni les dégoûts, ni l'amertume ; & dans ſon rang, il eſt peut-être le ſeul homme de tout un ſiécle, qui conſtamment heureux, ſans trouble & impunément vertueux, n'ait pas même irrité l'envie. Ce n'eſt donc pas lui qu'il faut plaindre, MONSIEUR : il a rempli ſa deſtinée ; & la nature a été pour lui auſſi indulgente que pouvoit le permettre l'inévitable néceſſité de ſes loix.

Mais qu'un jeune homme à qui le ciel n'avoit donné que des talens ; que dis-je ? à qui le ciel avoit vendu ſi cher ces talens de l'eſprit, ces facultés de l'ame, cette organiſation délicate, à laquelle il devoit peut-être & la vivacité brillante de ſon imagination, & la fineſſe exquiſe de ſon goût, & cette ſenſibilité qui, de ſon cœur facile & tendre, ſe répandoit avec tant de charmes dans ſes écrits ; que ce jeune homme à qui les Lettres tenoient lieu de tous les biens, même de la ſanté ; qui ſuſpendoit ſes douleurs comme Orphée, digne d'en rapeller l'exemple par la douceur de ſes accens ; qui n'avoit d'autre conſolation dans ſes maux, d'autre ambition, d'autre eſperance, vous le ſavez, MESSIEURS, que de s'aſſurer du ſuffrage

de la poſtérité en méritant le vôtre ; qui demandoit comme la récompenſe de ſes veilles, ſi douloureuſes, l'honneur d'être aſſis parmi vous ; qui tournoit ſes regards mourans vers cette place qui l'attendoit, & dont vous l'aviez jugé digne ; que cet infortuné jeune Homme vienne expirer, en vous tendant les bras, ſur le ſeuil de ce Sanctuaire, ſans que l'impitoyable Mort lui permette d'y pénétrer ; c'eſt un malheur d'autant plus cruel qu'il étoit encore ſans exemple.

Nous l'avions prévu, ce malheur, quand M. *Colardeau*, pâle, exténué, défaillant, ſe traînant à peine vers nous, ſembloit n'avoir quitté ſon lit de mort que pour venir nous demander de recevoir ſes derniers ſoupirs. Mais nous eſpérions, (& la voix publique encourageoit notre eſperance), qu'un ſuccès qui l'avoit touché vivement, contribueroit à prolonger ſes jours ; & quelle eût été notre joie, ſi la ſienne eût fait ce prodige !

Vous voyez nos regrets, MONSIEUR. Les mœurs de M. *Colardeau*, ſon aménité, ſa candeur, dirai-je, ſa foibleſſe aimable, ce défaut ſi intéreſſant lorſqu'il ne va pas juſqu'au vice & qu'il ne tient

qu'à la délicateſſe d'une ame tendre, ſimple, & docile aux mouvemens de la bonté, ſon caractère enfin nous attiroit vers lui. Qu'il ſe rendoit peu de juſtice, qu'il nous connoiſſoit peu nous-mêmes, quand ſa modeſtie lui faiſoit craindre de n'avoir pas aſſez fait pour ſe concilier nos voix ! il s'en excuſoit dans la lettre qu'il écrivit à l'Académie ; il s'en excuſoit ſur l'état de ſouffrance où il languiſſoit ; & quand nous avons répondu à ſes timides eſpérances, il nous en a fait rendre graces comme d'une faveur. Ses derniéres paroles ont été pour nous l'expreſſion de ſa reconnoiſſance ; il en a chargé ſon ami, comme d'une dette ſacrée dont, en expirant dans ſes bras, il lui a preſcrit de l'acquitter ! Hélas ! que n'a-t-il pû venir entendre de notre bouche quel prix il devoit attacher à ſes écrits qu'il eſtimoit ſi peu ? il auroit ſû que nous n'étions ni aſſez injuſtes, ni aſſez ennemis du goût, pour exiger d'une plume élégante des productions volumineuſes ; il auroit ſû que dans ſes eſſais Dramatiques nous avions reconnu le talent précieux de peindre & d'émouvoir, & ſinguliérement ce tour d'expreſſion noble, facile & naturel, qui dans les belles ſcènes de *l'aliſte*, nous rappelloit la ſenſibilité,

l'élégance & la mélodie du ſtyle enchanteur de Racine. Il auroit ſû que, dans ſes Héroïdes, nous l'avions jugé digne émule des Poëtes qu'il imitoit; & de quels Poëtes, MONSIEUR? de Pope, du Taſſe & de Quinault; il auroit ſû qu'un ſeul Ouvrage, tel que l'Epître d'Héloïſe, étoit à nos yeux un monument du goût & de la Poéſie de notre ſiécle, plus précieux, plus honorable, que des volumes qui n'atteſtent que la ſtérile vanité du faux bel eſprit ſans talent.

L'art d'imiter étoit le ſien par excellence: il le ſentoit; non qu'il manquât de verve & de fécondité: dans ſon Epître à M. Duhamel, où il a peint les délices de la campagne & les impreſſions de la nature ſur une ame ſenſible & poétique, on a pû voir avec quelle riche abondance de couleurs il a rendu les effets de cette influence. Mais ſoit que par un excès de modeſtie il ſe défiât de ſes forces, ſoit que le travail de la création fût en effet trop pénible pour lui, ſes pinceaux ne dédaignoient pas de s'exercer ſur les deſſeins d'un autre; & alors, plus ſûr de ſon art, tout lui ſembloit également poſſible. Ni la triſteſſe monotone des ſombres eſquiſſes

d'Young, ni le coloris déjà ſi pur & ſi brillant de la proſe de Monteſquieu dans un tableau digne de l'Albane, ni le charme que les vers de Quinault avoient ſubſtitué au preſtige des vers du Taſſe dans la peinture d'Armide, rien ne l'intimidoit. Il avoit fait une étude ſi aſſidue & ſi profonde des reſſources de notre langue, & des moyens de lui donner de la ſoupleſſe & de la grace dans ſes mouvemens variés, que les difficultés à vaincre étoient pour lui un nouvel avantage; & que ce qui auroit fait le déſeſpoir d'un autre, ne préſentoit qu'un attrait de plus à ſon émulation.

Rien ſans doute n'en étoit plus digne que le Poëme de *la Jéruſalem délivrée*, qu'il avoit deſſein de traduire en vers. Il en avoit déjà tracé les premiers livres, lorſqu'il apprit que l'un de nous s'occupoit du même travail. Dès ce moment il y renonça. L'Homme de Lettres auquel il donnoit cette marque de déférence, eut beau vouloir s'y refuſer; M. *Colardeau*, plus jaloux d'un bon procédé que d'un bon ouvrage, ſortit victorieux de ce combat de généroſité. Que n'a-t-il pu ſe renouveller à nos yeux, ce combat ſi honorable pour les Lettres! l'un des

deux Traducteurs du Taſſe étoit deſtiné à recevoir l'autre; & avec quelle ſatisfaction ſon ame delicate & ſenſible ſe ſeroit déployée dans le tribut de louanges que ſon eſtime lui préparoit ! Le deſtin ne l'a pas permis. Mais à ce ſpectacle touchant dont vous êtes privés, MESSIEURS, j'en puis ſubſtituer un qui ne l'eſt pas moins.

Monſieur *Colardeau* n'avoit pas encore brûlé ce qu'il avoit écrit de la traduction du Taſſe. Il a craint qu'après lui, l'empreſſement à recueillir tous les fruits de ſes veilles, ne fît oublier ſa réſolution; l'homme du monde qui ſe livroit le plus volontiers à ſes amis, & avec le moins de réſerve, s'en eſt défié pour la premiere fois; il a ſenti que le courage d'anéantir un de ſes écrits ſeroit au-deſſus de leurs forces, & qu'il n'étoit réſervé qu'à lui ſeul; il s'eſt levé mourant, & comme ranimé pour faire une action honnête, il s'eſt traîné hors de ſon lit; & de ſes défaillantes mains ſaiſiſſant ſes papiers, il a conſommé ſon ſacrifice.

Ce trait ſeul nous peindroit, MONSIEUR, une ame élevée & ſenſible; & telle étoit réellement l'ame de M. *Colardeau*. La délicateſſe en étoit l'eſſence.

Trop foible pour être violemment agité ſans douleur, il chériſſoit les émotions douces. Il eſt des Poëtes à qui l'aſpect des majeſtueuſes horreurs de la nature, le bruit des vagues, la chûte des torrens, le mugiſſement des tempêtes tiennent lieu d'inſpiration; le génie de M. *Colardeau* étoit ami du calme: il ſe plaiſoit dans la ſolitude, mais il vouloit qu'elle fût riante, ou doucement mélancolique. Le chant des oiſeaux étoit pour lui une harmonie délicieuſe; il paſſoit des nuits à l'entendre. *Ecoute*, diſoit-il à ſon ami, qui veilloit avec lui, *écoute: que la voix du roſſignol eſt pure! que les accens en ſont mélodieux! ainſi devroient être mes vers.* Le Chantre du Printems étoit le ſeul rival dont il ſe permît d'être envieux. Il ne ſentoit point pour la gloire cette paſſion fougueuſe, inquiete & jalouſe, qui ne ſouffre point de partage; mais il vouloit jouir en paix des faveurs qu'elle lui accordoit. *La critique*, diſoit-il, *me fait tant de mal, que je n'aurai jamais la cruauté de l'exercer contre perſonne.*

Voilà, MONSIEUR, dans un Homme de Lettres un caractère intéreſſant; & je n'en vois qu'un qui ſoit digne de ſoutenir le parallele: c'eſt celui qui,

avec la même honnêteté, a plus de force & de courage. Le premier ſe conciliera plus de bienveillance, le ſecond plus d'eſtime. L'un eſt celui de ces eſprits modérés, liants & tranquilles, qui jouiſſant de tout, ne ſe paſſionnent pour rien : timides amans de la gloire, ils lui conſacrent leurs loiſirs, ſans lui immoler leur repos ; amis paiſible de la vérité, ils lui ſeront fidèles, mais non pas dévoués ; ils la ſuivront dans les ſentiers applanis de l'opinion, & ils les ſémeront de fleurs, mais ils s'arrêteront au bord des précipices. L'autre plus véhément, eſt celui des eſprits jaloux de l'objet de leur culte, & qui pleins d'amour pour les Lettres & pour tout ce qui les honore, ne peuvent ſe réſoudre à les voir profaner. Ce caractère eſt plus compatible qu'on ne penſe avec la bonté ; car il répugne à faire le mal, comme il répugne à le ſouffrir ; mais idolâtre des Beaux-Arts, enthouſiaſte du Génie, il oſe en être le vengeur, dût-il en être le martyr. Il voit une lice où les opinions luttent enſemble, les uns en faveur de la malignité, de l'ignorance & de l'envie, les autres en faveur du mérite, & pour la défenſe du goût, de l'eſprit & de la raiſon : il croit voir

le combat douteux, il s'en irrite, & il s'élance: ſoit qu'il eſpere contribuer à décider la victoire, ſoit qu'il veuille au moins ſe donner la gloire d'avoir combattu; & ce caractère eſt le vôtre.

L'Homme de Lettres que vous remplacez, pacifique, indulgent, modeſte, ou du moins attentif à ne pas rendre pénible aux autres l'opinion qu'il avoit de lui-même, s'étoit annoncé par des talens heureux, qui, ſans trop allarmer l'envie, gagnoient l'eſtime, & quelquefois déroboient l'admiration. Un goût pur, un eſprit facile, un naturel ingénieux, faiſoient de lui un Ecrivain charmant. Une ſanté languiſſante annonçoit le peu de durée de cette fleur, qu'un ſouffle alloit ſécher, & rendoit plus précieux encore l'éclat de ſes couleurs & la douceur de ſes parfums.

Vous êtes entré dans la carrière avec une réſolution plus marquée & une ardeur plus impatiente de vous ſignaler; vous avez moins diſſimulé une ambition & des eſpérances, qui, toutes juſtes qu'elles étoient, n'ont pas laiſſé d'irriter l'amour-propre de vos rivaux.

Auſſi, tandis qu'il a joui ſans trouble de ſa

naiſſante renommée, avec quelle obſtination ne vous a-t-on pas diſputé vos ſuccès ? Nul homme n'a tous les talens; nul talent même n'eſt égal dans toutes ſes parties; en exagérer les défauts, en diſſimuler le mérite, c'eſt le ſecret de la mauvaiſe foi, c'eſt l'abrégé de l'art de nuire. A peine a-t-on voulu reconnoître dans vos écrits ce goût pur, cette raiſon ſaine, qui en écarte ſévèrement & le ſophiſme ingénieux, & la vaine déclamation, & le précieux du langage, & les faux brillans de l'eſprit. Si dans *Warvick* vous avez ſoutenu, par la chaleur de l'éloquence, une action ſimple & rapide, on vous a reproché d'en avoir négligé l'intrigue; comme ſi l'objet de l'intrigue n'étoit pas rempli, quand l'intérêt croît d'acte en acte, & que l'émotion fait les mêmes progrès. Si dans *Melanie* vous avez arraché des larmes, on a feint d'ignorer que la véritable action dramatique eſt dans les mouvemens de l'ame, on n'a voulu voir dans ces ſcènes ſi vives & ſi déchirantes qu'un dialogue ſans action; & lors qu'entraîné par le charme d'un ſtyle ſimple ſans négligence, plein ſans roideur, noble ſans faſte, élégant preſque ſans parure, on étoit forcé malgré ſoi de lire & de

relire ce Drame attendriſſant, la malignité révoltée contre un plaiſir involontaire, s'en conſoloit, en ſe flattant de ne jamais voir *Mélanie* occuper le Théatre & y répandre ſes douleurs. Enfin, MONSIEUR, quoique la vanité des petits talens, bleſſée par votre franchiſe, & affligée par vos ſuccès, ne vous trouvât rien moins que ſéduiſant, elle vous accuſoit de nous avoir ſéduits, lorſque, tout d'une voix, nous vous décernions les couronnes de l'Eloquence & de la Poéſie. Le Public même ſourioit avec une maligne joye à cette foule d'ennemis obſcurs, qui s'efforçoient de vous déprimer, pour vous rendre, s'ils l'avoient pû, auſſi mépriſable qu'eux-mêmes; & cependant, dès qu'il y avoit parmi nous une place à remplir, ce Public indéfiniſſable ſe hâtoit de vous déſigner, & de la demander pour vous; alternative de malice & d'équité bien étrange ſans doute, mais naturelle au cœur humain!

Pour nous, MONSIEUR, ſans nous *ſéduire*, vous nous avez intéreſſés, par le courage avec lequel nous vous avons vû lutter ſans ceſſe contre le torrent de l'envie, & nous lui diſions quelquefois: tu as beau vouloir le ſubmerger; tu ne fais qu'exercer

& accroître ſes forces. *Merſes profundo ; pulchrior evenit.*

Dans ces diſputes littéraires, où vous défendiez la cauſe commune du goût, nous vous avons ſouhaité quelquefois plus de modération, jamais plus de droiture ni de ſincérité. L'étude réfléchie des grands modèles, la connoiſſance approfondie de la ſaine littérature vous donnoient aſſez d'avantage : le ſel du goût & de l'eſprit n'a pas beſoin d'être mêlé du ſel amer de la ſatyre. Vous avez laiſſé la reſſource des perſonnalités à ces âmes baſſes & viles que l'envieuſe malignité tient à ſes gages ; & digne de ſentir le prix des vrais talens, comme d'en partager la gloire, vous en avez été en même tems l'émule & le Panégyriſte. Voilà, MONSIEUR, ce qui vous diſtingue & vous ennoblit à nos yeux.

Nous avons eſtimé en vous le zèle qui vous animoit pour la défenſe d'un Homme illuſtre qui vous aime, & qui vous a comme adopté. Ses ennemis ſont devenus les vôtres, & ſes ennemis ſont nombreux. La ſupériorité du génie eſt peut-être la plus importune de toutes ; & dans l'eſpèce d'Oſtraciſme que l'on exerce contre ces eſprits élevés qui dominent

l'opinion, & qui pèſent ſur tout un ſiecle, leurs admirateurs trop ardens ſont traités comme leurs complices. On eût voulu de vous, peut-être, une admiration muette MONSIEUR : le ſilence eſt d'un lâche, quand c'eſt à la reconnoiſſance, à la juſtice & la vérité que la crainte étouffe la voix. J'ôſe donc vous féliciter d'avoir été ſincere & juſte, aux dépens de votre repos. Je ſais qu'on a pris ce courage pour de l'orgueil ; on eût mieux aimé des baſſeſſes, & l'on vous en auroit cruellement puni. Laiſſez au tems & à votre conduite le ſoin de votre apologie, & repoſez-vous ſur la force invincible du bon goût & de la raiſon qui vous vengeront à leur tour.

Il y a, MONSIEUR, deux ſortes de réputations littéraires : l'une eſt celle qui prend ſa ſource dans l'opinion des gens de lettres, & qui de-là s'étend dans la Société ; l'autre eſt celle qui prend ſa ſource dans ces cercles légers & ſérieuſement frivoles, qui ſe diſperſant dans le monde, y vont annoncer le talent qu'ils honorent de leur faveur. On peut comparer l'une à ces eaux vives qui coulent du ſein des montagnes, & qui ne tariſſent jamais. L'autre reſſemble à ces eaux dormantes, qu'une pénible

induſtrie amaſſe, éleve & ſuſpend à grands frais, pour leur donner un moment l'apparence d'une rapidité naturelle & d'une intariſſable fécondité; mais qui, l'inſtant d'après, retombent & s'écoulent avec une langueur mourante qui annonce leur épuiſement.

Cette célébrité, ſi bruyante & ſi rapidement paſſagère, n'a pas été la vôtre, & n'a pas été celle de M. *Colardeau*. Vous avez recherché l'un & l'autre, non pas l'opinion de la multitude, qui rarement remonte juſqu'aux gens de Lettres, mais l'opinion des gens de Lettres, qui deſcend vers la multitude, & qui l'entraîne tôt ou tard. Ce ſont vos Pairs qui les premiers ont apprécié vos talens, même celui qui vous diſtingue, & qui, j'ôſe le dire, a très-peu de vrais Juges, celui de bien écrire en vers.

L'art des vers, dans ſa nouveauté, avoit quelque choſe de myſtérieux. Ce problême ſi compliqué, dont la ſolution conſiſte à réunir, dans une meſure preſcrite, l'artifice & le naturel, l'élégance & la préciſion, la contrainte & la liberté, l'harmonie & le coloris, la juſteſſe de la penſée & de l'expreſſion, & l'exactitude ſévere de la cadence &

de la rime ; cet art ſans ceſſe déguiſé ſous l'apparence d'une rencontre heureuſe, préſentoit ſucceſſivement, dans la difficulté à vaincre un nouvel objet de curioſité, & dans la difficulté vaincue, un nouvel objet de ſurpriſe : ainſi le preſtige du vers ſuffiſoit alors & au plaiſir du Lecteur, & au ſuccès du Poëte.

Tout ſe dépriſe par l'habitude ; & depuis que le merveilleux de cette langue nous eſt devenu familier, le Poëte eſt ſoumis à des loix plus ſéveres : le goût, plus froid, plus dédaigneux, ne pardonne rien au génie : on veut bien applaudir encore à l'habileté de l'Artiſte, mais on exige que ſon travail ne façonne que de l'or pur.

C'eſt dans ce moment d'indifférence & de ſévérité que vous, MONSIEUR, & M. *Colardeau*, vous avez trouvé le goût des vers ; & vous avez eu tous les deux la gloire de le ranimer : vous, par une marche plus impoſante, plus périodique, plus analogue à la haute éloquence, à laquelle vous avez ſû prêter la hardieſſe des tours, le relief des images, la majeſté du nombre & l'éclat des couleurs ; lui, par des nuances plus douces, par une mélodie plus ſenſible, par une facilité de ſtyle pleine de moleſſe & de

grâce, ſans négligence & ſans langueur, où rien n'eſt entaſſé, où rien n'eſt inutile, où chaque mot ne tient que la place de ſon idée, qu'il ſemble de lui-même être venu remplir ; l'un & l'autre enfin par ce mérite rare de penſer avant que d'écrire, de ne donner aux mots que la valeur des choſes, & de ne pas amuſer l'oreille ſans occuper l'âme ou l'eſprit.

Employez-le, MONSIEUR, cet art de plier notre langue à tous les caracteres de l'expreſſion imitative, employez-le, non pas, comme on a fait ſouvent, à d'amuſantes futilités, mais à rendre ſenſible, intéreſſant, aimable, attrayant pour la multitude le langage de la raiſon, de la vertu, de la ſageſſe ; à prêter à la vérité plus d'énergie & plus de charme, à répandre de plus en plus cette Philoſophie des gens de bien, qui n'a, quoiqu'on en diſe, que deux grands ennemis au monde, le Fanatiſme & la Tyrannie, & qui n'a jamais fait d'autre mal aux hommes que de les éclairer & de les adoucir.

La vérité ſage & décente n'a plus aucun riſque à courir, & ſi elle étoit pourſuivie, ce ſeroit à l'ombre du Trône qu'elle iroit ſe réfugier : aſyle bien

bien nouveau pour elle ! Mais ſi, ſous les bons Rois, elle perd la gloire de ſe montrer courageuſe, elle acquiert l'avantage d'être plus ingénue, & de pouvoir paroître enfin dans tout l'éclat de ſa lumiere. Et quelle époque, MONSIEUR, quelle époque plus favorable pour la Poéſie & pour l'Eloquence, que le regne d'un Prince devant qui, ſans ménagement & ſans crainte, on peut faire l'éloge de toutes les vertus & la ſatyre de tous les vices !

ÉPITRE
DE M. DORAT,
Aux Mânes de M. COLARDEAU.

C'est donc toi que je preſſe, Urne ſimple & chérie,
Où la feuille du myrte au cyprès ſe marie !
C'en eſt fait ! il n'eſt plus ce Chantre harmonieux
Qui parloit aux Mortels le langage des Dieux !
Aſtre brillant & pur, dans ſa courte carrière,
Il verſa doucement ſa tranquille lumière.
L'amitié, juſqu'à lui, vint m'ouvrir un accès :
J'enviai ſes talens, & non pas ſes ſuccès.
Rivaux toujours unis, enſemble nous franchîmes
Les rocs gliſſans du Pinde, & ſes hauteurs ſublimes ;
Nous reſpirions tous deux un légitime orgueil.
Dieux ! ſon char de triomphe enfermoit ſon cercueil...
Ici tout vient finir : dans cet abîme immenſe,
Aux portes du trépas, l'égalité commence.
Ici la gloire même a perdu ſa fierté,
Et n'eſt qu'un bruit ſtérile au haſard répété.
Mais non : une âme douce en ſes écrits reſpire ;
La terre eſt ſa priſon, le ciel eſt ſon empire,

L'éternité ſon terme ; & reprenant ſes dons,
L'Olympe s'enrichit des biens que nous perdons.
Sous les cieux épurés où tu bois l'ambroiſie,
Ah ! c'eſt toi qui nous plains & qu'il faut qu'on envie !
Pourrois-tu regretter nos ſerviles grandeurs,
Nos triomphes ſi vains, nos plaiſirs ſi trompeurs,
La médiocrité que ſa baſſeſſe irrite,
Uſurpant les honneurs qu'on arrache au mérite ;
Tous ces lâches mortels à l'intrigue vendus,
Frappans du même trait les arts & les vertus ?
Quand la Mort vint ſur toi déployer ſon empire,
Ton cœur ſaignoit encore des coups de la ſatyre.
Ce cœur ſenſible, ouvert & facile à bleſſer,
Eſt le but où ſes traits ſembloient tous s'adreſſer.
Que dis-je ? ô mon ami ! la rage envenimée
Même par le trépas à peine eſt déſarmée ;
L'infortuné talent, proſcrit dès le berceau,
N'eſt point tranquille encor dans la nuit du tombeau :
La haîne qui le ſuit toujours ſe renouvelle ;
On abat une tête & l'Hydre eſt immortelle.
Dans ce cirque bruyant, témoin de nos travaux,
On a des ennemis, & non pas des rivaux.
L'antique Poëſie, aujourd'hui détrônée,
S'achemine à pas lents de pavots couronnée.
Ce n'eſt plus, ce n'eſt plus cette Fille des Cieux
Qui conſtruiſit l'Olympe, & donna l'être aux Dieux ;

Qui du cahos informe où dormoit la matiére,
Fit éclore la vie & jaillir la lumiére,
Alluma de Vulcain l'antre toujours ardent,
Trempa l'acier de Mars, ou forgea le Trident,
Sous la ſenſible écorce enferma les Dryades,
Joignit l'urne d'Alphée à l'urne des Nayades,
Soupira de Syrinx le douloureux accent,
Suſpendit de Phœbé le mobile croiſſant,
De roſes parſema le berceau de l'Aurore,
Attela les courſiers du Dieu qui la colore;
Et ſe jouant, parmi tant de tréſors ouverts,
Des rêves de la Fable enrichit l'Univers.
C'eſt une Muſe adroite, indigente & glacée;
Gardant envain l'orgueil de ſa gloire éclipſée,
Dépouillant de ſes fleurs ſon front grave & hautain,
Et meſurant ſa marche un compas à la main.
Une raiſon timide a ſurpris ſon hommage.
Altiere dans ſes vœux, humble dans ſon langage,
Elle n'habite, hélas! qu'un Ciel ſans majeſté,
Où les feux d'un beau jour n'ont jamais éclaté.
Sous l'infidèle abri de ſa palme fragile,
L'héritier de *Pradon*, s'égalant à *Virgile*,
D'un eſprit uniforme & jamais inſpiré,
Aligne triſtement ſon vers décoloré:
Un autre ſe traînant ſur la ſcéne avilie,
D'un appareil funèbre enveloppe Thalie;

Et fier de rembrunir ſes caractères faux,
Emeut le ſpectateur, à force d'échaffauds.
Voilà, depuis un tems, les fameux perſonnages
Dont l'ardente cabale encenſa les images!
De l'émulation les feux ſont amortis:
Tout éprouve ou reſſent la fureur des partis.
Honteux acharnement! inimitié cruelle!
Que d'amis de la paix ſont affligés par elle!
Mais pourquoi m'arrêter ſur de ſi noirs tableaux?
Ta Muſe, en ce moment, vient m'offrir ſes pinceaux.
Pourſui, condui mon âme à jamais abuſée,
Sous l'ombrage fleuri du tranquille Eliſée,
Où les Chantres fameux, ſans trouble & ſans déſirs,
Puiſent l'oubli des maux dans le ſein des plaiſirs.
Où ſuis-je? ô doux repos, ô vaſte ſolitude,
D'où n'approchera plus la vague inquiétude!
Un ſoleil éternel levé ſur ces réduits
N'y connoîtra jamais l'intervalle des nuits.
La volage Eſpérance, à la fin enchaînée,
Au terme qu'elle atteint pour toujours eſt bornée;
Et l'on voit en vapeurs fuir nos illuſions,
Sur le muet Léthé qui dort dans les vallons.
Ton fantôme déjà, ceint du plus verd feuillage,
Solitaire & paiſible, erre ſur le rivage.
Mais bientôt *Monteſquieu* ſort d'un boſquet divin,
Semblable à ceux de Gnide embellis ſous ta main.

Des moiſſons qu'il fit naître, il te fait des offrandes,
Il t'enlâce avec lui de ſes propres guirlandes,
Et te découvre au loin l'édifice adoré,
Qu'élève ſon génie, & par toi décoré.
Young t'offre un cyprès, & *Racine* moins triſte
Sourit enfin aux vers de l'Auteur de *Caliſte*.
A ce nom précieux, *Tibulle* s'empreſſant
Te préſente *Délie* & ſon luth gémiſſant.
Aux jeux qui l'occupoient *Anacréon* fidèle
Orne ton front ſerein d'une roſe immortelle;
Sapho brûlante encore, & la rougeur au front,
Te demande des vers pour attendrir *Phaon*;
D'un héros trop ingrat *Didon* toujours épriſe,
Didon court embraſſer le Chantre d'*Héloïſe*;
Et *la Valiere* (*), hélas! avec de longs ſanglots,
Vient, t'apperçoit, ſoupire & fuit ſous des berceaux.
Eh! qui fût mieux que toi chanter ce ſexe aimable,
Senſible, délicat, preſque jamais coupable,
Des Muſes adoré, des talens amoureux?
S'il abrégea tes jours, il les rendit heureux.
Objets idolâtrés des Rois de l'harmonie,
Arbitres de nos chants, & ſeul prix du génie,
Notre gloire, par vous, acquiert de la valeur;
Vous doublez le plaiſir, vous charmez la douleur;

(*) M. Colardeau avoit commencé une Épître de *la Valiere*.

Vous animez nos jeux ; & juſques à nos ſonges.
La triſte vérité ne vaut pas vos menſonges.
Pardonne, ô mon ami, ce délire d'un cœur
Nourri de tes accens & plein de ta chaleur.
Tu ne peux condamner, après la même yvreſſe,
La ſenſibilité qui méne à la tendreſſe.
Oui, oui, tu ſûs aimer... Cher aux ſenſibles cœurs,
Tu connus le plaiſir de répandre des pleurs :
Peintre des paſſions, tu reſſentis leur flamme,
La douce aménité reſpiroit dans ton âme.
Ton génie & tes mœurs, leur abandon charmant ;
Tout, juſqu'à ta foibleſſe, étoit un ſentiment.
Puiſſe, hélas ! de cette Urne & ſi triſte & ſi chére,
Juſqu'à moi rejaillir un rayon ſalutaire,
Qui calme les tranſports de ce cœur trop ardent,
Que nul pouvoir encor n'a rendu dépendant ;
De ce cœur peu connu, mais content de lui-même,
Qui ne ſe croit heureux que du moment qu'il aime ;
Qui ne ſait point haïr, mais qui ſait réſiſter,
Pardonner aux méchans & non les imiter.
Tombe, aux pieds de la mort, l'amour-propre frivole,
L'orgueil que tout aigrit & que rien ne conſole !
O vous, de qui mon nom réveille la fureur,
Importune l'oreille & fatigue le cœur,
Sur ces débris, formés des dépouilles humaines,
Oublions nos débats, & dépoſons nos haînes.

Sous des chaînes de fer, au fond de ces caveaux,
La Parque inéxorable unit tous les rivaux.
Venez ; n'attendons pas qu'aux bornes de la vie ;
Le tombeau nous rapproche & nous réconcilie.
Et toi, de la concorde ami toujours conſtant ;
Que rien n'a pu jamais aigrir, un ſeul inſtant ;
Toi, de qui les conſeils, dictés par l'indulgence ;
Dans mes ſens captivés ſuſpendoient la vengeance,
Sur ta cendre aujourd'hui vois expirer ſes feux !..
L'ennemi que j'embraſſe eſt mon frere en ces lieux.

ASTARBÉ,

ASTARBÉ,

TRAGÉDIE.

1758.

A

SON ALTESSE SÉRÉNISSIME MONSEIGNEUR LE DUC D'ORLEANS,

PREMIER PRINCE DU SANG.

PRINCE, pour qui l'éclat d'une illuſtre naiſſance

N'eſt pas le ſeul garant de l'amour de la France;

Mais qui, né près du Trône, & du Sang des BOURBONS,

Dois tout à tes vertus & rien aux plus grands noms,

Permets qu'un Citoyen du monde Littéraire;

S'élevant juſqu'à toi dans ſon vol téméraire;

Dût il être ébloui, t'admirant de trop près,
Vienne mettre à tes pieds ſes timides eſſais.
Je ſais que d'un regard tu peux glacer ma Muſe,
Mais ta grandeur ſe voile, & ta bonté m'excuſe.
Né dans ces murs, jadis défenſeurs de nos Rois,
Où fiére de rouler ſon onde ſous tes loix,
Et ſous ton aſtre heureux plus ſuperbe & plus vaine,
La Loire, dans ſon cours, le diſpute à la Seine,
Au nom de ma patrie, aux titres les plus chers,
Tu veux bien accepter mon hommage & mes vers.
PRINCE, puiſſent ces vers, à l'ombre de ta gloire,
Gravés par ton ſuffrage au temple de Mémoire,

Apprendre quelque jour à la poſtérité
Que, dirigeant leurs pas vers l'immortalité,
Tu ſoutins les talens dans leur vaſte carriere;
Que du Cirque François tu m'ouvris la barriere;
Et, que les animant du feu de ſes regards,
PHILIPPE *fut le pere & l'ami des Beaux Arts.*

ACTEURS.

PIGMALION, *Roi de Tyr.*

ASTARBÉ, *Epouſe de Pigmalion.*

BACAZAR, *fils de Pigmalion.*

LEUXIS, *Princeſſe, Amante de Bacazar.*

NARBAL, *ancien Gouverneur de Bacazar.*

ZOPIRE, } *Conjurés.*
NADOR, }

ORCAN, *Confident d'Aſtarbé.*

ARSACE, *Chef des Gardes de Pigmalion.*

GARDES *de Pigmalion.*

GARDES *d'Aſtarbé.*

TROUPE DE TYRIENS.

La Scene eſt à Tyr, dans le Palais des Rois.

Ch.e Monnet inv. *Louis le Grand Sculp.*

Le Roi meurt, Astarbé le contemplait encore

Act. V. Sc. II.

ASTARBÉ,

TRAGÉDIE

EN CINQ ACTES.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

NARBAL, ARSACE.

ARSACE.

Toi, dans Tyr, toi Narbal! Vieillard infortuné,
Marches-tu ſans effroi, d'écueils environné?
Dans ce ſéjour du crime & de la tyrannie
Quel motif te conduit?

NARBAL.

L'amour de ma Patrie;
Les cris attendriſſans d'un peuple malheureux,
Les remords de mon Roi; tout m'appelle en ces lieux.
On dit que, déteſtant le jour où l'hyménée
Au ſort d'une barbare unit ſa deſtinée,

Pigmalion rougit de ſes longues erreurs,
Qu'Aſtarbé va ſentir ſes dernieres fureurs:
Sur ce monſtre odieux je viens l'inſtruire encore;
Je viens lui dévoiler des forfaits qu'il ignore.
La cruelle immola ſes déplorables fils,
Ses fils, par mes leçons, dans la vertu nourris.
Que Pigmalion tremble aux noms de ſes Victimes!
Qu'il connoiſſe Aſtarbé, qu'il puniſſe ſes crimes;
Et que de la perfide à jamais délivré,
Il regne en Souverain de ſon peuple adoré.
Du fonds de mes Déſerts, voilà ce qui m'améne.
Tu le vois, mes projets ſont d'amour & de haîne:
Je viens perdre Aſtarbé, ſauver l'État, mon Roi.
Arſace, j'ai compté ſur tes ſoins, ſur ta foi.
Deſtiné pour veiller ſur les jours de ſon Maître,
Devant lui, ſans péril, Arſace peut paroître.
Viens: au pied de ſon Trône il faut guider mes pas;
Tu le peux... Tu frémis! Tu ne me réponds pas!
Ah! Dieu!.. Quoi! d'un vain bruit mon oreille frappée...
Un faux eſpoir naît-il dans mon ame trompée?
Parle.

ARSACE.

Imprudent Vieillard, tu quittes tes déſerts!
A la Cour d'un Tyran viens-tu chercher des fers?

Connois Pigmalion. Monſtrueux aſſemblage
De crimes, de remords, & d'amour & de rage,
Teint du ſang de Sichée & du ſang de ſon fils,
Monarque environné d'un peuple d'ennemis,
Haï de ſes ſujets, en horreur à lui-même,
Eſclave infortuné d'une épouſe qu'il aime;
Emporté, furieux dans ſes plus doux trauſports,
Cruel dans ſes forfaits, cruel dans ſes remords,
Il eſt à redouter autant qu'il eſt à plaindre.
Dans ſon repentir même un Tyran eſt à craindre.
Ah! fui loin du barbare!

NARBAL.

Arrête : écoute-moi.
Narbal, dans un Tyran reſpecte encore ſon Roi.
Tu l'oſes condamner!..Ah!quelques ſoient leurs crimes,
Marchants à pas tremblans à travers mille abîmes,
Il faut plaindre les Rois dans leurs triſtes grandeurs;
Leurs forfaits bien ſouvent ne ſont que leurs malheurs.
Arrête... Et cependant ſeconde ici mon zele.
Pigmalion ſoupçonne une épouſe infidelle;
Je le ſçais. Vien, te dis-je. Il faut tout découvrir,
Accuſer Aſtarbé.

ARSACE.

Cruel, tu va périr.

Aſtarbé ! Dieu ! Narbal peut-il la méconnoître ?

NARBAL.

Je connois ſon pouvoir, & mes yeux l'ont vû naître.
Conduite par l'amour au trône de nos Rois,
Sa fatale beauté fit ſeule tous ſes droits.
La fortune l'éleve, & le foible l'encenſe :
Mais je ne puis, foulé du poids de ſa puiſſance,
Tomber aux pieds d'un monſtre, auteur des maux divers,
Dont ſa rage a rempli ce coin de l'Univers.
Du haut de ſes Autels renverſons cette idole.
Que m'importe, après tout, que ſa fureur m'immole ?
Dois-je épargner un ſang dans mes veines glacé ?
Pour mon Roi, pour l'État il doit être verſé.
Arſace, nous touchons au jour de la vengeance.
J'enſevelis encor dans la nuit du ſilence
Un ſecret important, qu'il faut taire en ces lieux.
Tantôt, & loin d'ici, je t'en inſtruirai mieux.
Cependant, aprend-moi le ſort d'une Princeſſe,
Dont le malheur affreux me touche & m'intéreſſe.
Leuxis, dans ce Palais, voit-elle encor le jour ?
Nourriroit-elle encore un malheureux amour !
De l'heritier du Trône amante infortunée,
Au jeune Bacazar promiſe & deſtinée,
Elle attendoit des Dieux le prix de ſes vertus.

ARSACE.

Leuxis remplit ces lieux de regrets ſuperflus.
D'autant plus malheureuſe, au ſein de ſes allarmes,
Que l'impie Aſtarbé ſe repaît de ſes larmes,
Que l'auteur de ſes maux jouit de ſa douleur.
La vertu cependant eſt toujours dans ſon cœur.

NARBAL.

Vole vers elle, Arſace : & di-lui qu'elle eſpére :
Ce jour, cet heureux jour finira ſa miſére.
Dieux ! Aſtarbé paroît.

SCENE II.

ASTARBÉ, NARBAL, ARSACE, ORCAN, GARDES.

ASTARBÉ.

VOUS, Narbal, dans ces lieux !
Oſez-vous, ſans mon ordre, y paroître à mes yeux ?
Vous, qu'à mes volontés j'ai vû toujours contraire,
Vous, qui vous impoſant un exil volontaire,
Sur des bords inconnus, en ſecret, retiré,
Vivez depuis dix ans, à la Cour ignoré.
Narbal, dans un ſujet la fuite eſt condamnable,
Et, s'il n'eſt ordonné, le retour eſt coupable.

Il faut juſtifier l'un & l'autre aujourd'hui.

NARBAL.

Le juſte qu'on accuſe, a ſes vertus pour lui.
Arrêtez vos regards ſur le cours de ma vie,
Madame.... c'eſt ainſi que je me juſtifie.

ASTARBÉ.

Infléxible vieillard! croi-moi, le tems n'eſt plus,
Où, moi-même admirant tes ſauvages vertus,
J'ai ſouffert que dans Tyr ton audace impunie
Me donnât tous les noms, dont elle m'a noircie;
De tant d'affronts reçus, & qu'il falloit punir,
Je veux bien aujourd'hui perdre le ſouvenir.
C'eſt aſſez me contraindre; & je me ſuis flattée
D'être, dans mes grandeurs, déſormais reſpectée.
Je le veux, en un mot.

NARBAL.

La juſte autorité
Trouve dans moi le zèle & la docilité:
Mais je ne ſçus jamais, vil eſclave du crime,
Lui rendre, dans les Cours, un culte illégitime.
Fidèle à ma Patrie, aux Souverains, aux Loix,
C'eſt ſans déplaire aux Dieux, que j'obéis aux Rois.

ASTARBÉ.

Sors, & tremble.

(*Les Gardes ſortent.*)

SCENE III.

ASTARBÉ, ORCAN.

ASTARBÉ.

En ces lieux quel motif le raméne ?
Du poids de ſon orgueil il accable ſa Reine !
Ici tout m'importune, & depuis quelques jours,
Tout ſemble de ma vie empoiſonner le cours.
Leuxis, de mes grandeurs orgueilleuſe rivale,
Oſe uſurper mes droits & marcher mon égale.
Pigmalion lui-même, inquiet & jaloux,
Affectant les chagrins d'un maître & d'un époux,
Et ne me parlant plus que la plainte à la bouche,
Verſe ſur moi le fiel de ſon ame farouche.
Sur mes ſombres projets ſeroit-il éclairé ?
Le voile qui les couvre eſt-il donc déchiré ?
Je ne ſais ; mais tantôt, ſous ces voûtes ſanglantes,
Croyant voir de ſes fils les ombres menaçantes,
Et ſe plaignant à moi des rigueurs de leur ſort,
Le barbare en ces lieux, m'a reproché leur mort.
Je le connois : il faut prévenir ſa furie.
Il avance le coup qui menace ſa vie,

Ces ſoldats vigilans, ces gardes aſſidus,
Ces cent portes d'airain, ces glaives toujours nuds,
Ces foudres allumés, qui grondent près du trône,
Ces orgueilleuſes tours, que la mort environne,
(Appareil menaçant, mais inutile appui,
Qu'un tyran met toujours entre ſon peuple & lui,)
Rien ne peut ralentir le courroux qui m'anime.
Pigmalion, ce ſoir, expire ma victime.
Ce projet en un mot trop long-tems concerté,
Dans ce jour de terreur doit être exécuté.

ORCAN.

Immoler le tyran! quels mortels intrépides
Seconderont ici vos fureurs parricides?
Quels ſujets oſeront ſacrifier leur Roi?

ASTARBÉ.

Je n'attends rien du peuple, & j'ai compté ſur moi.
N'en doute point, ce bras ſuffit à ma vengeance.
De mes cruels tranſports connois la violence.
Le tyran juſqu'ici n'a fait naître en mon cœur
Que des emportemens de haine & de fureur:
Et dans ce jour encore, où le cruel m'outrage,
Mon plus doux ſentiment eſt celui de la rage.
Qu'il ne ſe plaigne point de tant d'inimitié,
La ſienne, plus barbare, a tout juſtifié.

ORCAN.

Son amour cependant, vous place au rang de Reine.

ASTARBÉ.

Quel amour, ſi j'ai dû lui préférer ſa haîne!
Par l'ordre de mon pere, attaché près de moi,
L'habitude & le tems m'aſſurent de ta foi.
Orcan; je vais t'ouvrir mon ame toute entiere,
Cette ame pour toi ſeul va ſouffrir la lumiere.
Rappelle-toi le jour, où cet affreux Palais
Retentit tout-à-coup du bruit de mes attraits;
Tu ſais l'obſcurité du rang où je ſuis née;
Sans ambition, libre, & du trône éloignée,
Encor dans l'âge où, fait pour les illuſions,
Notre cœur méconnoit les grandes paſſions,
J'aimois: heureuſe alors, glorieuſe & contente,
Mon orgueil ſe bornoit au vain titre d'amante.
Les Dieux alloient m'unir au ſort de mon époux,
Et les flambeaux d'hymen brilloient déja pour nous,
Quand au lit du tyran, malgré moi réſervée,
Des bras de mon amant je me vis enlevée:
De cent coups de poignard je vis percer ſon cœur.
On ajouta bien-tôt l'outrage à la fureur.
Dans ce Palais funeſte on me traîna mourante;
Pigmalion brava les larmes d'une amante;

Et voulant me forcer de répondre à ſes vœux,
Il ſerra de l'hymen les déteſtables nœuds.
Quel hymen! le cruel dans ſa rage jalouſe,
Venoit d'empoiſonner ſa malheureuſe épouſe,
Et dans ce jour encor, ſon frere infortuné,
Sichée, à nos autels, mourut aſſaſſiné.
Orcan, il m'inſpira la fureur qui m'anime,
Et dans ſes bras ſanglans, j'ai reſpiré le crime.
Aſſiſe à ſes côtés ſur le trône des Rois,
Je devins politique & barbare à la fois.
Enfin, que te dirai-je ? à ſes deſtins unie,
Le cruel m'infecta de ſon fatal génie.
Je voulus l'en punir; mais pour mieux le frapper,
Il étoit ſoupçonneux, il fallut le tromper.
On m'aimoit, & bien-tôt au vain talent de plaire,
J'ajoutai l'artifice, il étoit néceſſaire:
Et ſans te rappeller ces intrigues de Cour,
Fruit de l'ambition plutôt que de l'amour;
Je pris ſur le tyran cet aſcendant ſuprême,
Que donne la beauté ſur les Souverains même.
J'obtins tout; je regnai ſur ſon peuple & ſur lui.
Mais, Orcan, mon pouvoir l'inquiéte aujourd'hui:
Il m'obſerve, il me craint; ma faveur diminue,
Et peut-être ma perte eſt déja réſolue.

De

De ſa premiere épouſe il m'apprête le ſort.
Qu'il frémiſſe! ma crainte eſt l'arrêt de ſa mort.

ORCAN.

Quel mortel près de vous doit monter ſur le trône,
Madame? Sur quel front mettez-vous la couronne?
Vous connoiſſez nos mœurs, nos uſages, nos loix;
Tyr, pour la gouverner, n'eut jamais que des Rois.

ASTARBÉ.

Qu'oſes-tu m'oppoſer? Apprends à me connoître.
Aſtarbé trop long-tems a gémi ſous un maître.
Je mépriſe un vil peuple, indocile & jaloux.
Orcan, je regnerai ſans maître & ſans époux.
Par de pénibles ſoins au trône conſervée,
Si je le partageois, je m'en croirois privée.
Je ſens enfin, je ſens, dans le fond de mon cœur,
La vaſte ambition qui mène à la grandeur.
Voi juſqu'où j'ai porté mes ſoins & ma prudence!
Du ſang des Souverains j'ai proſcrit l'eſperance.
Un obſtacle puiſſant arrêtoit mes projets;
Le tyran eut deux fils, l'amour de ſes ſujets,
Foibles, jeunes encor, mais qui pouvoient me nuire;
Mépriſables tous deux, mais qu'il falloit détruire:
J'avois juré leur mort; rien ne put m'effrayer.
D'un complot criminel j'accuſai le premier;

De ſes plus noirs poiſons j'armai la calomnie.
Le tyran inquiet, qui craignoit pour ſa vie,
N'éclaircit rien, crut tout, & ſur mon ſeul rapport,
De ſon malheureux fils il ordonna la mort.
Bacazar reſtoit ſeul; plus heureux que ſon frere,
Il avoit pour appui la tendreſſe d'un pere:
Et la pompe & l'éclat dont brilloit cette Cour,
De ſon fatal hymen nous annonçoient le jour.
Cette même Leuxis, dont la fierté m'offenſe,
L'obtenoit pour époux, & trompoit ma prudence:
Mais du fatal hymen je reculai l'inſtant,
Et ma main ſépara l'amante de l'amant.
Il étoit dans cet âge, où Tyr voit ſa jeuneſſe
Aller chercher les Arts dans le ſein de la Grèce:
J'uſai de ce prétexte, il partit pour Samos.
Le Pilote ſéduit le plongea dans les flots.
On crut que le vaiſſeau, ſurpris par un orage,
Avoit enveloppé le Prince en ſon naufrage;
Et le peuple crédule, adoptant ce rapport,
Il n'imputa qu'aux Dieux le malheur de ſa mort.
Voilà par quels degrés l'adroite politique
M'approche à chaque inſtant du pouvoir deſpotique.
Il ne faut plus qu'un pas, je le fais en ce jour:
Je ſers l'ambition & je venge l'amour.

ORCAN.

Mais ne craignez-vous point que le peuple indocile
Ne s'oppoſe aû ſuccès d'un projet inutile ?
Vous devez redouter ſes noirs reſſentimens:
Plus d'un peuple, Madame, a vengé ſes tyrans.

ASTARBÉ.

Je ne m'abuſe point: je ſais qu'on me déteſte;
Je ſais que Tyr me voit comme un monſtre funeſte,
Artiſan de ſes maux, deſtructeur de ſes loix,
Ennemi de ſes Dieux & tyran ſous ſes Rois:
Va, je me rends juſtice, & n'ai pû me ſéduire,
Juſqu'à me déguiſer la haîne que j'inſpire:
Mais cette inimitié, qui t'allarme pour moi,
Redouble ma fureur, & non pas mon effroi.
Moi, redouter, moi craindre une foule impuiſſante
De foibles citoyens, que mon nom épouvante!
Que m'importe la haîne ou l'amour des mortels?
Orcan, je veux un trône, & non pas des Autels.
Pourſuivons mes deſſeins. On dit que, dans Carthage,
La ſuperbe Didon forme un nouvel orage,
Et que bien-tôt ici cette Reine en courroux,
Doit venir pour venger l'ombre de ſon époux:
Je dois la craindre, Orcan; la foudre qu'elle apprête,
En frappant le tyran, tomberoit ſur ma tête;

Différer, c'eſt l'attendre : il faut la prévenir.
Je ſais de quels reſſorts il faudra ſe ſervir.
Et toi, va raſſembler cette foule importune,
Que l'intérêt enchaîne au char de ma fortune :
Tous ces vils courtiſans, ces flatteurs corrompus,
Comblés de mes bienfaits, me ſont déja vendus.
Mais fais venir ſur-tout le farouche Zopire :
Ce Zopire eſt un traître, & j'ai ſçu le ſéduire.
Autrefois vertueux, aujourd'hui criminel,
Né foible, & cependant politique & cruel ;
C'eſt un de ces humains guidés par leurs caprices,
Dont on met à profit les vertus ou les vices.
Vole, Orcan, & ſur-tout renferme dans ton cœur
Des ſecrets, dont tu vois la ſombre profondeur.
Mais que me veux Leuxis ?

SCENE IV.

ASTARBÉ, LEUXIS, ARSACE.

LEUXIS.

Vous l'emportez, Madame,
J'abaiſſe en frémiſſant, la fierté de mon ame ;

Moi, qui ne dus jamais reconnoître vos loix,
Moi, la ſœur de Sichée, & fille de nos Rois,
Je viens vous implorer : les malheurs de ma vie
M'ont réduite à l'opprobre où je ſuis avilie.
Aſſez long-tems vos yeux ont joui de mes pleurs.
Ce Palais a pour moi d'éternelles horreurs ;
J'y frémis, & j'y vois une main meurtriere,
Fumante encor du ſang de ma famille entiere,
Obtenez de mon Roi qu'abandonnant ces lieux,
Je puiſſe, avec Didon, ſur des bords plus heureux,
Déplorer en ſecret nos longues infortunes :
L'hymen unit nos droits ; nos pertes ſont communes.

ASTARBÉ.

Madame, je le ſais, les mêmes intérêts
Vous livrent l'une & l'autre à de pareils regrets.
Didon, dans le complot d'une injuſte vengeance,
Vous a vüe avec elle agir d'intelligence ;
Et ſi Pigmalion écoute mes avis,
Sa main n'unira pas ſes plus grands ennemis.
Vous ne verrez jamais les rivages d'Afrique.

LEUXIS.

Et voilà donc les ſoins de votre politique ?
Me peignant à ſes yeux ſous d'affreuſes couleurs,
De votre époux trompé vous armez les fureurs :

Qui de nous, envers lui, ſe montra plus perfide ?
Ai-je livré ſon ſang à la main parricide ?
Ah ! tandis qu'à ſes fils on arrachoit le jour,
L'un avoit mon eſtime, & l'autre mon amour :
Et cependant c'eſt moi que l'on traite en coupable ;
Moi, qui dans les apprêts d'un hymen favorable,
De mon frere immolé perdant le ſouvenir,
Au fils de l'aſſaſſin conſentois à m'unir !

ASTARBÉ.

Si Bacazar n'eſt plus, ſa mort n'eſt pas mon crime.

LEUXIS.

Je ne ſais de quel bras il mourut la victime.
Mon déſeſpoir ne peut en accuſer les Dieux ;
Ils aiment les mortels qu'ils ont fait vertueux.
De plus juſtes ſoupçons s'élevent dans mon ame :
J'ai perdu mon amant, & vous regnez, Madame.

ASTARBÉ.

Je ne répondrai point à d'injuſtes diſcours,
Dictés par la douleur, & que l'on tient toujours.
Je ne dirai qu'un mot : oui, Madame, je regne :
Pardonner ou punir, je puis tout... Qu'on me craigne.

(*Elle s'en va.*)

SCENE V.

LEUXIS, ARSACE.

ARSACE.

L'INFORTUNE à ce point peut-elle s'égarer ?
Vous l'avez offenſée ; il falloit l'implorer.
Tout gémit, tout périt ſous ſa main criminelle.

LEUXIS.

Moi, que je tombe aux pieds d'une Reine cruelle !
Sans nous deshonorer, cédons à nos malheurs.
Mourrons, briſons des fers arroſés de mes pleurs.
Que mes yeux ne ſoient plus les témoins de ſa rage :
Mépriſable dans Tyr, dangereuſe à Carthage,
Quand je m'apprête à fuir vers de plus doux climats,
La barbare en ces lieux veut retenir mes pas.
Sous les loix d'une femme, en eſclave enchaînée,
C'eſt traîner trop long-tems ma vie infortunée.
J'ai fatigué le ciel de mes vœux ſuperflus ;
Il eſt ſourd à mes cris, & Bacazar n'eſt plus,
Mourrons, vous dis-je.

ARSACE.

Il faut tout eſperer encore.
Le jour de la vengeance éclate avec l'aurore.

Le vertueux Narbal, ramené dans ſes lieux,
Nous promet ce grand jour, l'annonce au nom des Dieux.

LEUXIS.

Je connois ce vieillard : trop ſenſible à mes peines,
Narbal veut me donner ces eſperances vaines,
Dont la pitié ſouvent amuſe la douleur.
L'amertume a rempli le vuide de mon cœur.
Ah! quand il faut haïr juſqu'à mon exiſtence,
Que je goûterai mal une foible vengeance!
Sans être réparés, les crimes ſont punis.
Hélas! Pigmalion me rendra-il ſon fils?

ARSACE.

D'un bonheur imprévû, Narbal veut vous inſtruire;
Princeſſe, il vous attend.

LEUXIS.

Qu'auroit-il à me dire?
Allons voir, j'y conſens, ce mortel vertueux.
Le ſage fut toujours l'appui des malheureux.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

ZOPIRE, NADOR.

NADOR.

ZOPIRE, tu connois les deſſeins de la Reine :
Dans ce Palais ſanglant ſon ordre nous raméne.
Quoi, lorſque ſes fureurs devroient nous indigner,
Nous allons les ſervir !

ZOPIRE.

Nador, il faut regner....
Tu frémis ? Ce projet te trouble & t'intimide ?
Le Tyran va tomber ſous le glaive homicide.
Seconde mon audace ; & le Peuple étonné
Du bandeau de ſes Rois me verra couronné.
Aſtarbé dans ce jour immole ſa Victime :
Perdons la Criminelle, & jouiſſons du crime.
Sous un Sceptre de fer trop long-tems accablés,
D'un Sceptre plus peſant craignons d'être foulés ;

Sur les débris du Trône & de la tyrannie,
Elevons un pouvoir utile à la Patrie;
Rappellons dans ces lieux la juſtice & les mœurs:
C'eſt pour vous rendre heureux que j'aſpire aux grandeurs.

NADOR.

Dans ce vaſte projet, je te plains & t'admire.
Aſtarbé tient ici les rênes de l'empire;
Sur elle, ſans peril, peux-tu les uſurper?

ZOPIRE.

Elle me craint, Nador, & je puis la tromper.
Tantôt, dans ſes terreurs, je l'ai vue elle-même
M'offrir, avec ſa main, l'éclat du Diadême;
Elle veut que mon bras, de cet eſpoir flatté,
Enchaîne ſous ſes loix un peuple révolté.
J'accepte tous les dons que me fait ſa foibleſſe;
Mais c'eſt pour les remettre aux mains de la Princeſſe.
Leuxis, ſeul rejetton de la tige des Rois,
Oppoſe à mes deſſeins de légitimes droits:
Heureuſe & triomphante, & par moi couronnée,
Que l'hymen à mon ſort joigne ſa deſtinée.
Ne crois pas cependant qu'un cœur ambitieux,
Aſſervi par l'amour, en reſſente les feux:
Leuxis, ſans m'éblouir par l'éclat de ſes charmes,
Me plaît par ſes vertus, me touche par ſes larmes.

Aſtarbé ſur mon cœur peut moins par ſes bienfaits ;
Je vois avec mépris l'orgueil de ſes attraits.
O vertu! telle eſt donc ta puiſſance ſuprême !
On t'aime, on te reſpecte au ſein du crime même.

NADOR.

Tu voudrois réunir dans ton cœur combattu,
La fureur, la pitié, le crime & la vertu ;
Pour éviter les noms d'uſurpateur, de traître,
Tu défens dans Leuxis le ſang qui l'a fait naître ;
Cependant, pourſuivant ce ſang infortuné,
Tu ſouffres que ton Roi périſſe aſſaſſiné !
Tu crois que ſon trépas ſauvera cet Empire ;
Tu veux perdre Aſtarbé... Tu veux regner, Zopire.
Ah ! quels ſont tes deſſeins ! par quel contraſte affreux ;
Es-tu donc à la fois barbare & généreux ?

ZOPIRE.

Je ſçais des Souverains quel eſt le privilége.
Mon bras n'eſt point armé d'un couteau ſacrilége :
Je voudrois de mon Roi prévenir le malheur ;
Mais comment l'arracher à ſa propre fureur ?
Accuſer à ſes yeux une Epouſe qu'il aime ;
Ce n'eſt point le ſauver, c'eſt me perdre moi-même.

La barbare, abuſant des droits de la beauté,
Sçaura d'un voile épais couvrir la vérité,
Et d'un amour trompeur employant l'artifice,
Faire tomber ſur moi le crime & le ſupplice.
Que te dirai-je encor ? Sans ceſſe partagé,
Ami de la vertu, dans le crime engagé,
J'ai balancé long-tems ; mais enfin moins timide,
L'ambition me parle, & ſa voix me décide.
De nos amis communs va diſpoſer les cœurs ;
Je vais tromper la Reine en ſervant ſes fureurs.
Elle vient, laiſſe-nous.

SCENE II.

ASTARBÉ, ZOPIRE, ORCAN.

ASTARBÉ.

ENFIN, brave Zopire,
Ce jour va terminer les malheurs de l'Empire :
Hâtez-vous, raſſemblez vos généreux amis :
Servez-moi ; je l'ai dit, le Trône eſt à ce prix.

ZOPIRE.

Nos Conjurés ici s'empreſſent de ſe rendre....

ASTARBÉ.

L'ordre n'eſt point donné, Zopire ... il faut l'attendre.
Il n'eſt pas tems encore d'annoncer mes projets ;
On ne les connoîtra qu'au moment du ſuccès.
Vous, que ſur mes deſſeins ma confiance éclaire,
Songez qu'un Conjuré doit agir & ſe taire.
Préparez en ſecret ces armes, ces poignards,
Ces inſtrumens de mort, cachés en ces remparts.

ZOPIRE.

Grande Reine, croyez que l'ardeur qui m'inſpire,
Que l'amour....

ASTARBÉ.

Arrêtez, vous me trompez, Zopire.
Je connois vos pareils ; la fiére ambition
Annéantit en eux toute autre paſſion:
C'eſt au ſoin de regner que leur grand cœur s'applique ;
L'amour n'eſt à leurs yeux qu'un reſſort politique,
Qui d'un ſexe crédule, objet de leurs mépris,
Peut ſéduire à leur gré les faciles eſprits.
Mais vous n'avez point dû, quelque ſoin qui vous preſſe,
De ce ſexe avili m'imputer la foibleſſe.
Par ce lâche détour, enfin vous m'offenſez,

Ou vous me croyez foible, ou vous me trahiſſez.
Allez. Pigmalion près de moi va ſe rendre :
Je l'attens, & peut-être il pourroit nous ſurprendre.
Laiſſez-nous, & ſongez quand je promets ma main,
Qu'un vil adorateur y prétendroit en vain :
Diſputez-là, Zopire, elle eſt le prix du zele.

SCENE III.

ASTARBÉ, ORCAN.

ORCAN.

AINSI, vous couronnez un eſclave infidéle !

ASTARBÉ.

En offrant à ſes vœux la ſuprême grandeur,
De ce vil Conjuré j'irrite la fureur.
Séduit par cet eſpoir, ſon intérêt l'anime ;
Et l'intérêt, Orcan, facilite le crime.
L'art d'offrir ſa parole, & l'art de la trahir,
C'eſt la vertu des Grands, je ſçaurai m'en ſervir.
Que Zopire frémiſſe en trahiſſant ſon Maître ;
C'eſt de lui que j'apprends à redouter un traître.
Je préviendrai dans lui le crime ou le remord ;
Et mon bras, pour tout prix, lui deſtine la mort.

Hâtons de nos deſſeins l'heure trop differée,
Ou craignons du Tyran la fureur égarée.
Ce monſtre d'épouvante & de trouble, oppreſſé,
Semble entrevoir le coup dont il eſt menacé.

ORCAN.

Eh! qui ſoupçonne-t-il?

ASTARBÉ.

Moi-même la premiere;
Le jour, l'air qu'il reſpire, & la nature entiere.
Raſſemblons ſur Leuxis ces ſoupçons odieux;
Rendons-là criminelle & ſuſpecte à ſes yeux.
Il faut la perdre, Orcan; Leuxis pourroit me nuire.
Mais ne nous chargeons pas du ſoin de la détruire.
Le Phénicien l'aime: attendri ſur ſon ſort,
Il puniroit ſur moi le crime de ſa mort.
Que le Tyran l'immole, & par ce coup barbare;
Qu'il autoriſe ici le coup qu'on lui prépare.
Des Peuples indignés qu'il devienne l'horreur.
La politique, Orcan, fait plus que la fureur.
Par la main du Tyran j'immole mes victimes;
Et je veux l'accabler du fardeau de mes crimes.
Il vient.

SCENE IV.

PIGMALION, ASTARBÉ, ARSACE, GARDES.

ASTARBÉ.

SEIGNEUR, quel trouble égare ici vos pas ?
Où courez-vous ? Pourquoi ces farouches ſoldats ?
De quel nouvel effroi votre ame eſt-elle atteinte ?
Ah ! parlez.

PIGMALION.

Mes pareils ſont-ils jamais ſans crainte ?
Madame, ces remparts de mes crimes remplis,
D'un Peuple gémiſſant me répétent les cris.
Hélas ! & dans ces cris jettés par l'innocence,
J'entends toujours frémir la voix de la vengeance.
Je combats vainement une juſte terreur ;
Le remord me détrompe & tonne dans mon cœur.
Tout préſente à ma vûe une image effrayante.
Je vois, loin de ces bords, une Reine puiſſante
De ſes Vaiſſeaux nombreux couvrir le ſein des mers,
Et chercher des vengeurs dans un autre Univers.
Mes ſujets dans ces murs, l'Afriquain dans Carthage,
Les Dieux même irrités accélérent l'orage.

Je

Je veux les prévenir : plus juſte déſormais ,
Sur un Peuple opprimé regnons par les bienfaits.

ASTBABÉ.

Tels ſont donc vos deſſeins ? Quelle indigne foibleſſe !
Une ombre, un vain remord, un phantôme vous bleſſe !
Eh quoi, d'un peuple vil craignez-vous les clameurs ?
Vous allez, dites-vous, réparer ſes malheurs,
Répandre vos bienfaits ſur cette foule obſcure ?
Ah ! laiſſez-lui plutôt la plainte & le murmure.
Qu'importe qu'il gémiſſe ? Il eſt né pour ſervir.
A la rébellion craignez de l'enhardir :
Loin de la relâcher, il faut ſerrer ſa chaîne ;
C'eſt par la fermeté que l'on dompte ſa haine.
Enfin, ne ſouffrez point qu'il éleve ſa voix,
Qu'il oſe, ſur leur Trône, interroger ſes Rois.
Des Dieux que vous craignez imitez les exemples ;
C'eſt la foudre à la main qu'ils obtiennent des temples ;
Le myſtere & la crainte entourent leurs Autels ;
Puniſſez, & comme eux effrayez les Mortels.

PIGMALION.

Eh bien, Madame, eh bien ; il faut toujours ſe rendre,
Toujours ſuivre vos loix, les chérir, en dépendre.
Cependant Phadaël à la mort comdamné,
Mes ſujets pourſuivis, Sichée aſſaſſiné ;

Tant de maux n'ont-ils point aſſouvi ma furie ?
Faut-il verſer encor le ſang de ma Patrie ?
Quels funeſtes conſeils ! Je les ai trop ſuivis,
Madame ; & ce ſont eux qui perdirent mes fils.
A ce noir ſouvenir, la voix de la nature
Jette au fond de mon cœur un effrayant murmure.

ASTARBÉ.

J'ignorois juſqu'ici le but de vos diſcours,
Seigneur, mais mon eſprit en a ſuivi le cours :
Le reproche les dicte ; & votre ame égarée
S'abandonne aux remords dont elle eſt déchirée ;
La crainte y verſe auſſi ſon funeſte poiſon,
Et l'un & l'autre enfin vous menent au ſoupçon.
Vous m'accuſez, cruel ; apprenez-moi mes crimes.
Cette main fume encor du ſang de mes victimes ;
Je ne m'excuſe point, j'ai tout oſé pour vous :
Des traîtres, des ingrats ſont tombés ſous mes coups.
Leur ſort vous atttendrit ; quelle pitié frivole,
Quand vous êtes le Dieu pour qui je les immole !
Et quels ſont, après tout, vos crimes & les miens ?
Outrageant la nature & briſant ſes liens,
Sichée enorgueilli des droits de ſa Thiare,
Prêtre ſéditieux, frere injuſte & barbare,
Du peuple contre vous ſouleva les eſprits.
Plus criminel encor le premier de vos fils,

De vos auguſtes jours déteſtant la durée,
Oſa lever ſur vous ſa main dénaturée.
Vous les avez punis: & vous qui les plaignez,
Ce n'eſt que par leur mort qu'aujourd'hui vous regnez.
La violence aux Rois eſt ſouvent néceſſaire.
Duſſiez-vous m'en punir, je ne puis plus vous taire
Que dans ce jour encor, dans ces mêmes momens,
Vous êtes menacé des perils les plus grands;
Qu'il faut les prévenir, ou payer de ſa tête....

PIGMALION.

O Ciel! Que dites-vous?

ASTARBÉ.

La révolte s'apprête.

PIGMALION.

Achevez, nommez-moi mes lâches ennemis.

ASTARBÉ.

Il en reſte un, Seigneur.

PIGMALION.

Ah! quel eſt-il?

ASTARBÉ.

Leuxis.
Décidez vos ſoupçons entr'elle & votre Epouſe.
Du nœud qui nous unit indignement jalouſe,
Leuxis médite ici de criminels deſſeins;
Tantôt elle fuyoit vers les bords Africains.

Jugez ſur cet avis quel intérêt me guide!
Ou plutôt, je l'ai dit, que votre ame décide.
Un abîme profond eſt ouvert ſous vos pas :
Voyez, examinez, & ne m'en croyez pas.
Je vous laiſſe, Seigneur.

SCENE V.

PIGMALION, ARSACE.

PIGMALION.

ELLE me fuit, Arſace.
Le fer eſt ſuſpendu, ſa chûte me menace...
Sur le ſoin de mes jours réveillons ſon ardeur :
Mes ſoupçons, mes remords ont irrité ſon cœur.
Par elle je veux tout, je crains ou je deſire.
Quel aſcendant vainqueur! qu'il lui donne d'empire!
Quoi, Leuxis me trahit!... Venge un Roi malheureux.
Qu'on la charge de fers... Il le faut.... Je le veux.

ARSACE.

Ah! Seigneur, differez. Aux genoux de ſon Maître,
Narbal....

PIGMALION.

Que me veut-il? Qu'il vienne, il peut paroître.
Hélas! Dans les horreurs de l'état où je ſuis.
Tout voir & tout entendre eſt tout ce que je puis.

SCENE VI.

PIGMALION, NARBAL.

PIGMALION.

SAGE Vieillard, approche, & bannis toute crainte,
Narbal peut aujourd'hui s'expliquer ſans contrainte,
On parle de complots, de vengeurs, d'aſſaſſins.
Tu m'as dit mille fois qu'il n'eſt point de chemins,
Qui menent juſqu'à nous la vérité ſévere:
On l'enveloppe ici des ombres du myſtere.
Réponds: j'attens de toi des éclairciſſemens;
Quels ſont mes ennemis?

NARBAL.

Je connois les plus grands,
D'autant plus dangereux, d'autant plus redoutables,
Que voilant leurs fureurs ſous des dehors aimables,
Pour les empoiſonner ils ſéduiſent les cœurs.

PIGMALION.

Ces ennemis cruels, qui ſont-ils?

NARBAL.

Vos flatteurs,
Mortels nés pour corrompre, auſſi-bien que pour feindre.
Ah! plût aux Dieux qu'un Roi n'eût que ſon peuple à craindre!

Un bienfait le fléchit & peut le déſarmer :
Mais le flatteur toujours nuit & ſe fait aimer.
On vous trompe, Seigneur, Aſtarbé vous abuſe.

PIGMALION.

Téméraire, arrêtez ! le Tyrien l'accuſe :
Je ne conſulte point ſes ſentimens jaloux,
Et je n'en crois, enfin, ni ce peuple, ni vous.
C'eſt ſur d'autres objets qu'il falloit me répondre.
On dit que ſur mes jours l'orage eſt prêt à fondre ;
L'infidelle Leuxis, injuſte en ſa douleur,
S'eſt unie en ſecret aux deſſeins de ma Sœur :
Elle fuyoit, dit-on, vers les rives d'Afrique.
Quels projets trame ici ſa vaine politique ?

NARBAL.

Je vous réponds, Seigneur, des vertus de Leuxis.

PIGMALION.

Elle pleure Sichée.

NARBAL.

Et pleure votre fils.

PIGMALION.

Non, je n'approuve point ſa fuite vers Carthage :
Vous-même, retiré dans un déſert ſauvage,
Vous n'avez pû, ſans crime, errant & loin de moi,
Enſevelir des jours qui ſont à votre Roi.

NARBAL.

Dans mon déſert, Seigneur, la vieilleſſe peſante
Dénouoit le tiſſu d'une vie innocente.
Je mourois chaque jour, & mourois ſans effort.
Hélas! m'enviez-vous la douceur de ma mort?
Quand ſous le faix des ans ma vieilleſſe ſuccombe,
Serois-je à redouter ſur les bords de ma tombe?
Le ſage ne meurt point ſous les lambris des Rois.
Loin de ces lieux, Seigneur, ſous mes ruſtiques toits,
Gémiſſant en ſecret des crimes de la terre,
Mes prieres des Dieux déſarmoient la colere:
Ma voix les imploroit pour le peuple, pour vous;
Et je m'étois flatté de ſuſpendre leurs coups.
Ah! ne déchirez plus le ſein de ma Patrie.

PIGMALION.

Un peuple factieux attente ſur ma vie!

NARBAL.

Et le fléchirez-vous par d'indignes fureurs?
Le regne le plus ſur eſt le regne des cœurs.
Vous êtes Roi, ſans doute, & ce titre eſt auguſte;
Mais il faut être encore humain, généreux, juſte,
Offrir aux malheureux des ſoins compatiſſans.
Héros, Légiſlateurs, Monarques, Conquerans,

De ces titres pompeux dont la gloire vous nomme,
En eſt-il un pour nous plus grand que le nom d'homme?
C'eſt le premier, Seigneur, & ſans l'humanité,
Tout, juſqu'à la vertu, n'eſt que férocité
Vous craignez, dites-vous, le peuple & ſa furie?
Abjurez aujourd'hui l'affreuſe tyrannie,
Et Narbal vous répond du ſalut de vos jours.
Combien ce peuple alors en chériroit le cours!
Vos remords, vos terreurs, oui, tout ſemble vous dire,
Qu'il faut, pour être heureux, dans les ſoins d'un Empire,
Regner par les bienfaits, par les mœurs, par les loix.
Le malheur des États fait le malheur des Rois.

PIGMALION.

Ote à la vérité ce langage inflexible:
Tu veux la faire aimer, & tu la rends terrible.
Cruel, fui loin de moi, tu m'arraches le cœur.

NARBAL, *aux genoux de Pigmalion.*

Ainſi vous les fermez aux cris de ma douleur!
Par ces genoux ſacrés, ô mon Roi! par vous-même,
N'irritez plus des Dieux la juſtice ſuprême.
Ah! que ne ſçavez-vous de quel bienfait heureux,
Ils récompenſeroient votre retour vers eux!
Il en eſt un, Seigneur, ineſperé ſans doute:
Le Ciel ſçait les deſirs & les vœux qu'il me coûte,

Il ne les rendra point & vains & ſuperflus.
Votre fils malheureux....

PIGMALION.

Mon fils ! je n'en ai plus.

NARBAL.

Il eſt vrai qu'une Reine implacable & barbare,
Proſcrivit leurs jours ; mais....

PIGMALION.

Ta haine ſe déclare.
Tu veux perdre Aſtarbé..:. J'entrevois vos raiſons.
Sa vigilance a ſoin d'éclairer mes ſoupçons.
De vos obſcurs deſſeins je perce le myſtere ;
J'y porte le flambeau, mais en Juge ſévere.
Aſtarbé vous déplaît, je l'oppoſe à vos coups,
Et je mets ce rempart entre mon Trône & vous.
Je ſçais juſqu'où vos cris portent leur inſolence ;
Vous demandez ſa tête ! ô fureur ! ô vengeance !
Tremble, peuple indocile & qui m'oſe irriter :
C'eſt elle, pour punir, que je vais conſulter.

SCÈNE VII.

NARBAL, *ſeul.*

PAR quel accueil trompeur il ſavoit me ſéduire!
Sur ſon faux repentir ma bouche alloit tout dire.
Tout, juſqu'à ſes remords, n'eſt en lui que fureur.
Quel ſecret le barbare arrachoit à mon cœur!
Secret qu'un malheureux confie à ma prudence.
Grands Dieux! ne trompez point ma plus chere eſpérance;
Rendez à la Patrie un Prince vertueux:
Rendez-moi Bacazar... Hélas! quels ſont mes vœux?
Au ſein de ſes remparts une femme cruelle...
Dans quel ſéjour de ſang ma tendreſſe l'appelle!
O Ciel! n'écoute point mes deſirs imprudens,
Et cache la vertu loin de l'œil des tyrans.
Cher Prince, s'il eſt vrai que le ciel favorable
Ait étendu ſur toi ſa puiſſance équitable;
Si tu vis, ſi j'en crois ces traits chers & connus,
Que ta main a tracés & que mes yeux ont lûs;
Fui loin de ce Palais. Dans des climats ſauvages,
Sans doute que tes jours ſont purs & ſans nuages.

L'humanité ſenſible adoucit tes malheurs.
Et qu'aurois-tu dans Tyr ? Mes ſoupirs, & mes pleurs,
Tribut inſuffiſant qu'on paye à la miſere.
Hélas ! tu n'aurois pas le cœur même d'un pere.
Arſace ! que veut-il ?

SCENE VIII.

NARBAL, ARSACE.

ARSACE.

LEUXIS eſt dans les fers.
Sui moi, vien l'arracher au plus affreux revers.
A ma fidélité le tyran la confie :
Mais enfin je crains tout, je tremble pour ſa vie.
Pigmalion à peine avoit quitté ces lieux,
Parcourant ce Palais, interdit, furieux,
Il menace, il frémit, il me voit & m'appelle :
» Répond-moi, m'a-t-il dit, d'une eſclave infidelle ;
» Qu'on arrête Leuxis ; l'ingrate me trahit.
De ſes cris effrayans la voûte retentit.
L'implacable Aſtarbé, par ſes cris attirée,
Terrible & menaçante auſſitôt s'eſt montrée.

Tout fuit à leur aſpect, & frémiſſant d'horreur,
Moi-même je les laiſſe en proie à leur fureur.

NARBAL.

Vien, n'oppoſons encor que des pleurs à leur rage.
Les prieres, les vœux ſont les armes du ſage;
Dans le malheur public il invoque les Dieux:
Il plaint ſes Rois, les ſert, & meurt encor pour eux.

Fin du ſecond Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

BACAZAR, NARBAL.

BACAZAR.

CRUEL Narbal, ceſſez de retenir mes pas.
Mon pere regne ici; je vole dans ſes bras;
N'oppoſez plus vos pleurs à mon impatience...
Vous frémiſſez! ne puis-je après dix ans d'abſence,
Attendre en ce Palais un deſtin plus heureux?
Les Dieux m'ont-ils trompé?

NARBAL.

N'accuſez point les Dieux.
Vous vivez, Bacazar, & moi-même j'admire
A travers quels écueils ils ont ſçu vous conduire.
Prince, vous n'êtes plus ſur ces bords étrangers,
Où vos jours couloient purs, à l'abri des dangers,
Dans ce ſéjour de ſang la mort vous environne:
L'humanité s'y plaint, la nature y friſſonne.

Venez, ſuivez mes pas au fond de mes deſerts.

BACAZAR.

Qui, moi! languir encor au bout de l'univers!
Quels ſont donc les périls que votre ame redoute?
Leuxis vit, & ces lieux me l'offriront ſans doute.
Quand je retrouve un pere, une amante, un ami,
Dois-je craindre les coups du deſtin ennemi!
Les larmes de Leuxis ont fléchi ſa colere;
N'en doutez point, je vole...

NARBAL.

Arrêtez, téméraire!
Au ſein de vos malheurs je vous ai méconnu;
Mais craignez les regards d'un œil plus prévenu.
Peut-être, à votre aſpect, Aſtarbé détrompée
Connoîtra la victime à ſes coups échappée.
Ne vous raſſurez point ſur un douteux oubli;
De ſurveillans cruels ce Palais eſt rempli:
J'ignore les projets de ces ames obſcures;
Mais tantôt j'ai cru voir de leurs bouches impures
Sortir l'ordre du crime & des aſſaſſinats.
L'implacable Aſtarbé ſembloit armer leurs bras:
De la barbare, enfin, la fureur eſt extrême:
Je tremble pour Leuxis, pour vous, pour le Roi même.

BACAZAR.

O Ciel! il eſt donc vrai que ce monſtre odieux
Reſpire, & ſouille encor le rang de mes ayeux?
Aſtarbé! Dieux vengeurs, quels ſont donc les coupables,
Pour qui vous réſervez vos foudres redoutables?
Narbal, rappellez-vous ces jours infortunés,
Ces lamentables jours à la mort deſtinés,
Ces jours cruels, témoins du meurtre de mon frere:
Où moi-même, banni de la Cour de mon pere,
De la tendre Leuxis recevant les adieux,
Mourant, déſeſperé, j'abandonnai ces lieux.
Que de maux m'annonçoit un exil ſi funeſte!

NARBAL.

Et que tenta ſur vous la main que je déteſte?

BACAZAR.

Nous partons. De Samos je découvre les bords.
Dévoré d'amertume, en proie à mes tranſports,
Mon cœur étoit toujours rempli de mon amante.
De mes vils aſſaſſins la rage frémiſſante,
S'annonce par un cri dans les airs élancé.
De l'impie Aſtarbé le nom fut prononcé.
Autour de la victime on ſe preſſe en tumulte;
Sur le choix de ma mort, on balance, on conſulte:
Un reſte de pitié détermine ce choix.
Leur fureur n'oſe encor verſer le ſang des Rois.

Ces lâches meurtriers, en détournant la vue,
Me plongent, en tremblant, au ſein de l'onde émue.
Je roule au gré des flots, & je vois tour-à-tour
La profondeur des mers & la clarté du jour.
La mort environnoit ma fatal exiſtence.

NARBAL.

Quel bras vous a ſauvé?

BACAZAR.

La céleſte puiſſance
Sans doute prit alors pitié de mes malheurs.
La voix de la nature a droit ſur tous les cœurs.
J'apperçois tout-à-coup une barque flottante,
Où des humains m'offroient une main bienfaiſante,
Ils m'arrachent des flots: dans l'ombre de la nuit,
Sur les bords de Samos leur barque me conduit,
Errant, traînant par-tout le poids de ma miſére,
J'arroſois de mes pleurs cette rive étrangére.
Mais pourquoi rappeller ce ſouvenir affreux?
La honte, le mépris ſuivent les malheureux:
Leur atteinte cruelle a flétri ma jeuneſſe;
Enfin, j'ai tout ſouffert.

NARBAL.

Dieux! je vois la Princeſſe
Ah! cher Prince, fuyez.

SCÈNE

SCENE II.

BACAZAR, NARBAL, LEUXIS *enchaînée*, ARSACE.

BACAZAR.

Ou ſuis-je malheureux !
Que m'annoncent ces fers ? Leuxis eſclave !... ô Dieux !

LEUXIS.

Arſace, ſoutien-moi dans cet état funeſte :
Guide mes pas tremblans vers l'appui qui me reſte.
Ah, Narbal !

NARBAL, *troublé.*

Ah, Leuxis !.. Ces fers me font horreur.

LEUXIS.

Quel eſt cet inconnu, ſenſible à mon malheur ?
Ses yeux, à mon aſpect, ſe rempliſſent de larmes !
Pour les infortunés que les pleurs ont de charmes !
Mais dites-moi, Narbal : quel eſt donc ce bonheur
Annoncé par vous-même, & promis à mon cœur ?
Et pourquoi ce mortel, indifférent peut-être,
Augmente-t-il l'eſpoir que vous avez fait naître ?

(*Bacazar ſe jette aux genoux de Leuxis.*)

Tu tombes à mes pieds, & ton œil enflammé !...

BACAZAR.

Je ſuis....

LEUXIS.

N'achéve pas... Va, mon cœur ta nommé.

BACAZAR.

Ah! ma chere Leuxis! mon ame intimidée
Se refuſe au bonheur dont tu me peins l'idée.
Ainſi donc tes malheurs ont égalé les miens;
Leuxis, je veux briſer tes indignes liens.

LEUXIS.

Eh! qu'importent mes fers? va, ma joie eſt entiére;
Cher Prince, dans tes bras il n'eſt rien qui l'altére.
C'eſt par des pleurs de ſang que j'ai pleuré ta mort:
La fureur des humains, les outrages du ſort,
Les affronts, les mépris d'une Reine cruelle;
Leuxis épuiſa tout dans ſa douleur mortelle.
J'ai baiſſé dans l'opprobre un front humilié.
Tu vis, je te revois, & j'ai tout oublié.

BACAZAR.

Errant & fugitif, de rivage en rivage,
Mes malheurs n'avoient point ébranlé mon courage.

Je me croyois alors le ſeul infortuné.
Mais que dans ce Palais, à tes pieds ramené,
Loin d'y finir nos maux & nos communes peines,
Je doive encor me plaindre & pleurer ſur tes chaînes;
Ce dernier coup du ſort accable ma vertu.
Que punit-on dans toi.

LEUXIS.

Ma douleur.

BACAZAR.

Que dis-tu?
Quel monſtre aſſez barbare?..

LEUXIS.

Arrête: c'eſt ton pere.

BACAZAR.

Je vole à ſes genoux déſarmer ſa colére.

LEUXIS.

Non, cher Prince, demeure... Ah! ſçait-il pardonner?

BACAZAR.

Il reverra ſon fils.

LEUXIS.

Il va l'aſſaſſiner!
Aſtarbé, dans ſes bras, te pourſuivroit encore.
Tu déchires, cruel, une ame qui t'adore.

Ah ! ne préfere point la nature à l'amour !
L'écouta-t-on jamais dans cette affreuſe Cour ?
N'expoſe point des jours plus chers que mes jours même.
Cher Prince, ton bonheur fait mon bonheur ſuprême.

NARBAL.

Ah, Ciel ! Aſtarbé vient.

BACAZAR.

Son aſpect odieux
Me fait frémir d'horreur.

LEUXIS.

Cher Prince, au nom des Dieux,
Au nom de notre amour, diſſimule.

NARBAL.

Je tremble.
Ah ! ne la bravez point.

SCENE III.

ASTARBÉ, BACAZAR, LEUXIS, ARSACE, ZOPIRE, NARBAL, GARDES.

ASTARBÉ.

La haîne les raſſemble.
Mais quel eſt ce mortel inconnu dans ces lieux ?

NARBAL.

Le hazard vient ici de l'offrir à nos yeux.

ASTARBÉ, *à Bacazar.*

Qui t'améne à la Cour, & quelle eſt ta patrie?
Répond-moi.

BACAZAR.

C'eſt dans Tyr que j'ai reçu la vie;
J'en ſortis malheureux, proſcrit, abandonné;
J'y reviens plus à plaindre & plus infortuné.

ASTARBÉ.

Quels ſont donc tes deſtins ?

BACAZAR.

L'opprobre & la miſére.

ASTARBÉ.

Dans ce Palais des Rois que cherches-tu ?

BACAZAR.

Mon pere.

ASTARBÉ.

Quel eſt-t-il ?

LEUXIS, *à part.*

Je frémis.

BACAZAR.

Arraché de ſes bras,
Loin de lui, dès l'enfance, on entraîna mes pas.
On le dit malheureux : je le plains & je l'aime.
Que l'auteur de nos maux les éprouve lui-même !

ASTARBÉ.

Ce n'eſt point me répondre, & ces vagues diſcours...

NARBAL.

Madame de quels ſoins...

ASTARBÉ.

J'entrevois vos détours.
Je ſais ce qu'en ces lieux prépare votre haîne.
Un eſclave courbé ſous le poids de ſa chaîne,
Contre ſes Souverains aigri par le malheur,
A la révolte, au crime, ouvre aiſément ſon cœur.

Sur vos fronts interdits la terreur eſt empreinte...
Ma préſence vous trouble... Il s'abaiſſe à la feinte.
Sur vos ſombres complots c'eſt aſſez m'éclaircir.
Quelque ſoit ce mortel, c'eſt un traitre à punir;
Qu'on l'arrête.

NARBAL.

Madame, à la Cour de leur maître,
Les mortels malheureux ne peuvent-ils paroître?
La demeure des Rois n'eſt-elle plus pour eux
Un aſyle auſſi ſûr que les temples des Dieux?
Que vous importe, enfin, qu'un malheureux reſpire?

ASTARBÉ.

Tout importe à qui ſait gouverner un Empire.
Qu'on l'entraîne, ſoldats.

NARBAL.

Ah! Madame, arrêtez;
Je réponds de ſa foi.

ASTARBÉ.

(*Aux Gardes.*) (*A la Princeſſe.*)
Suivez leurs pas.... Sortez.

SCENE IV.

ASTARBÉ, ZOPIRE.

ASTARBÉ.

QUE prétendoit ici ce mortel téméraire ?
Il unit à la fois l'orgueil & la miſére.
J'ai tremblé devant lui ; je ne ſais quel effroi,
A ſon fatal aſpect, s'eſt emparé de moi !
De ſa voix, de ſes traits une confuſe idée
Frappe & ſaiſit encor mon ame intimidée...
Enfin, pourquoi Narbal & la fiére Leuxis,
Sur ce mortel obſcur ſembloient-ils attendris ?
Je le mets en vos mains, répondez m'en, Zopire ;
Egalez votre zéle au trouble qu'il m'inſpire.
De ſoins plus importans mon eſprit agité,
Vers de plus grands objets eſt maintenant porté.
Répondez : eſt-il tems d'immoler un barbare ?
Méritez-vous enfin le prix qu'on vous prépare ?

ZOPIRE.

J'ai tout prévû, Madame, & tout ſert vos projets.
Il eſt, près de ces murs, des lieux ſûrs & ſecrets ;
J'ai caché, dans leur ombre, une troupe hardie
De ſoldats éprouvés, qui m'ont vendu leur vie.

Didon, depuis long-tems, arme les Afriquains;
Si Carthage tentoit quelques nouveaux deſſeins,
Notre port vomira, ſur la mer allarmée,
Une flotte innombrable, en ſes flancs renfermée,
C'eſt ainſi qu'au dehors j'ai prévû les hazards.
Voyez ce que j'ai fait au ſein de ſes remparts.
Au fidele Nador cette ville eſt livrée;
Maderbal de ces lieux doit défendre l'entrée;
Nadir obſervera vos ennemis ſecrets.
Enfin, tout vous répond d'un rapide ſuccès.
Commandez à mon bras; ces invincibles armes
Répandront dans ces murs les horreurs, les allarmes:
Et digne enfin du prix offert à ma valeur,
Je l'obtiendrai, Madame, à titre de vainqueur.

ASTARBÉ.

Oui, ſans doute, la force eſt ici néceſſaire.
Je connois, comme vous, l'indocile vulgaire;
Il ſoutiendra les droits de ſon Maître égorgé;
Il faudra le combattre, après l'avoir vengé.
Dans ſes divers tranſports, qui pourroit le comprendre?
D'un tyran qui n'eſt plus, il révere la cendre.
On l'a vû conjurer, s'armer contre ſes Rois:
Mais il court les venger, il reconnoit leurs voix,

Quand du fond de leur tombe & du ſein des ténèbres,
Ils ne lui parlent plus que par des cris funèbres.
La pitié ſur ſon cœur fait plus que le devoir.
Mais, Zopire, à ce peuple enlevons tout eſpoir.
Le ſang des Souverains peut m'être encor funeſte :
De ce ſang odieux qu'on épuiſe le reſte ;
Qu'on immole Leuxis.

ZOPIRE.

Le ſort a ſes retours,
Madame ; de Leuxis il faut ſauver les jours.
On parle de Didon, des deſſeins de Carthage :
Que la Princeſſe ici vous tienne lieu d'ôtage.
Puiſque vous la tenez captive en ce Palais,
Elle ne pourra nuire à vos vœux ſatisfaits.

ASTARBÉ.

Il eſt vrai : mépriſons ſes impuiſſantes larmes.
Que peut-elle tenter avec ces foibles armes ?
J'approuve ce conſeil : il faut la conſerver.
Je crains peu l'ennemi que je puis obſerver.
Leuxis de mes ſuccès répondra ſur ſa tête.
Il ſuffit. Laiſſez-nous.

SCENE V.

ASTARBÉ, ORCAN.

ASTARBÉ.

LA coupe eſt-elle prête ?
Et mes ordres en tout, ſont-ils exécutés ?

ORCAN.

Dans de ſombres détours vos Gardes apoſtés,
Au moment du triomphe immoleront Zopire :
Tous ont juré ſa mort.

ASTARBÉ.

Oui, je dois le détruire ;
Ce mortel politique, en ſervant mes deſſeins,
Veut rendre ſa grandeur l'ouvrage de mes mains.
J'ai porté le flambeau dans ſon ame profonde,
Il aſpire en ſecret au premier rang du monde ;
Il veut regner : qu'il meure. Et nous, Orcan, & nous,
Allons ſur le tyran porter les derniers coups.
L'heure attendue approche, elle m'appelle au crime.
La vengeance à l'autel va traîner ma victime.
Pigmalion, tremblant au fond de ce Palais,
Sous le marbre & l'airain ſe cache à ſes ſujets.

J'ai répété les noms de Leuxis, de Carthage :
A ces mots, il frémit. L'épouvante, la rage,
Le désordre, l'horreur, ces transports violens,
Ressentis par le lâche, & faits pour les tyrans ;
Il les éprouve tous : au jour il se refuse ;
Il invoque les Dieux, que bien-tôt il accuse :
Il m'appelle à grands cris. » Ecoutez, m'a-t-il dit,
» Le Ciel veut se venger ; mon peuple me trahit.
» Votre cœur est-il pur & fidele à son maître ?
» Dissipez un soupçon, trop injuste peut-être,
» Tantôt je veux qu'ici, par l'enfer & les cieux,
» Par le fer de Thémis, par la coupe des Dieux,
» Par moi, par notre hymen, par la liqueur sacrée,
» Vous confirmiez la foi que vous m'avez jurée.
Orcan, voilà le but ou mon art l'a conduit ;
Il se livre à mes coups. Vien, sui-moi : le tems fuit.
Profitons des momens offerts à ma vengeance :
L'intrépide exécute, où le foible balance.

Fin du troisieme Acte.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

LEUXIS, ARSACE.

ARSACE.

AH ! Madame ; ceſſez d'errer dans ce Palais,
Rendez à vos eſprits & le calme & la paix.

LEUXIS.

Arſace, c'en eſt fait, le farouche Zopire
A conſommé ſon crime, & Bacazar expire.

ARSACE.

Le Prince eſt inconnu dans cet affreux ſéjour,
Oublié dans ſes fers, vil aux yeux de la Cour ;
En but au ſeul mépris, il reſpire peut-être.

LEUXIS.

Arſace, à ſes vertus peut-on le méconnoître ?
Mais enfin, s'il vivoit ignoré dans ces murs,
Croirois-je que caché ſous des dehors obſcurs,
Et ſous le voile affreux de ſon humble miſére,
Au fer des aſſaſſins il puiſſe ſe ſouſtraire ?

Sa perte en eſt plus ſûre, ainſi que mon malheur.
Des barbares humains je connois la fureur ;
Ils verſent, ſans pitié, le ſang d'un miſérable.
Malheureux le mortel que l'on croit mépriſable.
Des intrigues des Grands reſſort infortuné,
L'homme vil qui leur nuit, eſt bientôt condamné.

ARSACE.

Eſperez tout encor ; un vieillard reſpectable
Oppoſe ſa prudence au bras qui vous accable.
Soit qu'un Dieu le dérobe aux yeux de nos Tyrans,
Soit qu'on mépriſe en lui la foibleſſe des ans ;
Narbal eſt libre encor. Tranquile dans l'orage,
Et montrant à nos yeux la fermeté du ſage,
Des fureurs de la Reine il obſerve le cours.
Il veille ſur le Prince, il veille ſur vos jours.
Sans doute un Dieu vengeur & l'éclaire & le guide.
Narbal peut arrêter le fer du parricide.
Narbal verra Zopire, il peut fléchir ſon cœur.

LEUXIS.

Ah ! connois-tu Zopire & toute ſa fureur.
Un faux eſpoir t'abuſe : où le crime eſt l'arbitre,
La vertu ne peut rien & n'eſt plus qu'un vain titre.
Arſace, ſi j'en crois mes noirs preſſentimens,
Ce jour, ce jour funeſte eſt fait pour les Tyrans.

Je léve, en frémiſſant, les voiles politiques,
Dont on couvre à nos yeux des projets tyranniques.
Pigmalion, tranquille au fond de ce Palais,
Dans les bras d'Aſtarbé, goûte une affreuſe paix.
Il ſemble en ces inſtans, que leur rage repoſe.
Repos cruel, Arſace, & dont je vois la cauſe!
On veut nous abuſer par ce calme trompeur;
On prépare en ſecret le glaive deſtructeur.
Je vois tout, & bientôt les flambeaux funéraires
Éclaireront la nuit de ces ſombres myſtères.
Je ne ſçais, mais enfin, je ſens couler mes pleurs.
Les Dieux m'ont trop appris à prévoir mes malheurs.

SCENE II.

LEUXIS, ZOPIRE, ARSACE, GARDES.

ZOPIRE.

De ſecrets importans je viens pour vous inſtruire,
Madame, permettez qu'Arſace ſe retire.
Tantôt de l'inconnu vous plaigniez les deſtins;
L'imprudente Aſtarbé le confie à mes mains.
Je défendrai ſes jours, & je prétends encore
Vous ſauver des périls, que votre cœur ignore.

Votre perte eſt jurée ; une femme en fureur
De ſes deſſeins ſur vous va pourſuivre l'horreur :
Mais le crime s'aveugle, & l'on peut le ſurprendre.
Au rang de vos ayeux, Princeſſe, oſez prétendre.
Dites un mot, parlez, & ſoumis à vos loix,
Zopire vous éleve au Trône de nos Rois.

LEUXIS.

Ton Maître vit encore, & tu m'offres l'Empire!

ZOPIRE.

On attente à ſes jours, & peut-être il expire.

LEUXIS.

Pigmalion périt!

ZOPIRE.

Peut-être en ce moment,
Trompé par l'appareil d'un auguſte ſerment,
Dans la coupe fatale, à ſes mains préſentée,
Il boit l'affreuſe mort, qu'il a trop méritée.
Sa parricide Epouſe....

LEUXIS.

O crime! ô jour affreux!

ZOPIRE.

Puniſſons la perfide, & regnons en ces lieux.

LEUXIS.

O Ciel! je ne vois point ces voûtes ébranlées,
Aux dépens de mes jours, ſur ſa tête écroulées!
Perfide,

Perfide, voilà donc les ſecours généreux,
Que ta pitié cruelle offre à des malheureux!
Pour punir Aſtarbé, tu te rends ſon complice;
Tu permets, pour régner, que ton Maître périſſe!
D'un œil indifférent tu le vois égorger!
Lâche, il faut le défendre, & non pas le venger.
Je connois tes deſſeins; fui loin de moi, barbare.
Je ne t'écoute plus.

ZOPIRE.

Quel trouble vous égare?
Et pourquoi ces tranſports d'un aveugle courroux?
On immole un Tyran; Madame, oubliez-vous
Qu'il plongea le poignard au ſein de votre frère?

LEUXIS.

Mais j'adorai ſon fils; il eſt mon Roi, mon Pere:
Et toi-même, perfide, as-tu donc oublié
Les auguſtes ſermens, dont ton cœur eſt lié?
Ta rage vainement s'applaudit & ſe loue;
Elle me fait horreur, & je la déſavoue.
J'en atteſte le Ciel! ce Ciel vengeur des Rois:
Dieux! défendez mon Maître, & ſoutenez ſes droits:
Dieux! dérobez ſa tête à la main meurtriére;
Imprimez ſur ſon front un ſi beau caractére,
Si ſemblable à celui de la divinité,
Si grand, qu'il en impoſe à leur férocité.

ZOPIRE.

Eh bien, craignez l'effet de ma fureur extrême.
J'allois vous élever à la grandeur ſuprême ;
Vos mépris orgueilleux m'annoncent un refus.
Ingrate, frémiſſez ! je ne balance plus.
J'appuyerai les deſſeins d'une Reine barbare :
Mais quelque ſoit le ſort que ſa main vous prépare,
Sous quelque coup fatal que tombe l'inconnu,
Songez alors, ſongez que vous l'aurez voulu.
La Couronne n'eſt point un bien que je dédaigne ;
On me l'offre aujourd'hui, je l'accepte & je régne.
Aſtarbé mieux que vous confirmera mes droits.
Qui punit les Tyrans ſçait faire auſſi des Rois.

LEUXIS.

Conſomme ta fureur, va lui porter ma tête.

ZOPIRE.

Gardes, veillez ſur elle, & vous, tremblez.

SCENE III.

NARBAL, LEUXIS, ZOPIRE, ARSACE, GARDES.

NARBAL.

ARRÊTE.
Qu'ai-je entendu, cruel, ton Maître infortuné
Périt au pied du Trône & meurt empoiſonné!
De ce lâche attentat, Zopire eſt le complice!
Mais non, je te connois & je te rends juſtice.
Vien; craignons qu'Aſtarbé par de rapides coups....

LEUXIS.

Oui, Zopire, courons.

ZOPIRE.

Que me propoſez-vous?
Que je ſauve un barbare & que je rampe encore
Sous le joug d'un Tyran, que l'Univers abhorre!
Et quel ſeroit le prix d'un zèle infructueux?
L'eſclavage!... La Reine offre un Trône à mes vœux.
Je reçois d'elle un don, que Leuxis me refuſe:
Je la ſers, je le dois.

NARBAL.

Mais, Aſtarbé t'abuſe.

Toi-même, penſes-tu que le peuple ſoumis
Te laiſſe ſur un Trône où ſes mains t'auront mis ?
Que dis-je ? lâche époux de cette Reine impie,
Eſperes-tu régner ſur ta triſte patrie ?
Elle régnera ſeule, ou bien dans ſes ſoupçons,
Tu la verras encor préparer les poiſons,
Careſſer ta foibleſſe ; & colorant ſon crime,
Dans ſes embraſſemens étouffer ſa victime.
Quels cœurs plaindront alors tes deſtins rigoureux ?
Tu ſeras criminel autant que malheureux.
Mais ſçais-tu quels dégrés vont te conduire au Trône ?
Songe qu'un peuple entier le défend, l'environne.
Avant d'y parvenir, il faut l'enſanglanter,
Et c'eſt ſur des tombeaux que tu dois y monter.
Si tu l'oſes, cruel, plonge tes mains fumantes
Au ſein de ces époux, de ces meres tremblantes,
De ces foibles enfans, renverſés dans leurs bras :
Non, Zopire, ton cœur n'y conſentira pas.
Tu reſpectes ton Maître, & tu vas le défendre :
Il en eſt tems encor. Déjà je crois entendre
Un cri victorieux, vers le Ciel élancé.
Je vois autour de toi, tout un peuple empreſſé,
Et l'épouſe & l'époux, & le fils & le pere,
Tous tes concitoyens, tes amis, Tyr entiére ;

Je les entens vanter, conſacrer ta valeur,
Te nommer leur ſoutien & leur libérateur.
Que la vertu, Zopire eſt douce & conſolante!
Elle parle à ton ame incertaine & tremblante.
Sur l'eſpoir des grandeurs peux-tu la dédaigner ?
Qu'aurois-tu réſolu ? Répond-moi.

ZOPIRE.

De régner.

NARBAL.

Implacable mortel, voilà donc ta réponſe!
Je vois tous les malheurs que ta rage m'annonce :
Mais dans les grands perils il faut tout hazarder ;
Fai venir l'inconnu.

LEUXIS.

Qu'oſez-vous demander ?
Cruel, vous le perdez.

NARBAL.

Il faut ſauver ſon Pere.

ZOPIRE.

Quel eſt donc cet eſclave, & que prétens-tu faire ?

NARBAL.

Qu'il paroiſſe, te dis-je, & ſoyons ſans témoins.

LEUXIS.

Que produiront pour lui ces inutiles ſoins ?

ZOPIRE.

Vous prenez à ſon ſort un intérêt bien tendre :
Madame, j'y conſens, je veux ici l'entendre ;
Qu'il vienne.

NARBAL.

Je verrai juſqu'où va ta fureur.
Eſclave ambitieux, farouche uſurpateur,
Tu ne ſçais pas encore quel ſang il faut répandre.
Ton Maître aſſaſſiné, ſon Trône mis en cendre,
Ses ſujets malheureux, ſous le glaive expirans ;
Quels que ſoient ces forfaits, il en eſt de plus grands.

SCENE V.

BACAZAR, NARBAL, LEUXIS, ZOPIRE, ARSACE, GARDES.

NARBAL.

PAROISSEZ, Bacazar; toi, frape ſi tu l'oſes.
Voilà ton Souverain.

ZOPIRE.

Qui, lui? tu m'en impoſes:
La mort nous a ravi l'héritier de nos Rois.

LEUXIS.

Ah! cher Prince!

BACAZAR.

Leuxis! Eſt-ce vous que je vois?
Ciel! au fond de mon cœur quel effrayant murmure?
Un cri de mort s'y mêle, aux cris de la nature!
Ah! Narbal; expliquez ces noirs preſſentimens!
Mon Pere....

NARBAL.

Il meurt peut-être en ces affreux momens!

BACAZAR.

Il meurt! & l'on permet, on ſouffre qu'il périſſe!

NARBAL.

Son épouſe l'immole, & voilà ſon complice.

BACAZAR.

Ce barbare ! Ah ! cruels, trop cruels ennemis,
Sur ſa cendre fumante aſſaſſinez ſon fils.
Périſſent à la fois le Monarque & l'Empire.
Oui, reconnoi moi, frappe, infidéle Zopire.
Ma vie eſt un tourment que je reproche aux Dieux.

LEUXIS.

Tu demandes la mort !

BACAZAR.

Le jour m'eſt odieux.
Quelle foule de maux environnent mon être !
Je déteſte à jamais le jour qui m'a vu naître.
Les Dieux même ont forcé mon cœur à les haïr.
Ils trahiſſent mon Pere, ils le laiſſent périr.
Leur privilége eſt vain, s'ils ne vengent le nôtre.
Dieux, la cauſe des Rois n'eſt-elle plus la vôtre ?
Si vous ſouffrez en paix les crimes des mortels,
Si le Trône eſt détruit, tremblez pour vos autels.

LEUXIS.

Zopire ?

BACAZAR.

Ciel ! que vois-je ? A ſes pieds ! vous, Princeſſe ?

LEUXIS.

Je tremble pour tes jours, pardonne à ma tendreſſe.

Et toi, puiſque ton cœur vainement combattu,
A ſon ambition fait céder ſa vertu,
Regne, mais en montant à la grandeur ſuprême,
N'abuſe point d'un rang uſurpé ſur nous-même;
Et n'appeſanti point ſur cet infortuné,
Le ſceptre de nos rois, à ſes mains deſtiné.
Qu'il vive! que crains-tu? Maître de cet Empire,
Qu'importe à ton bonheur que mon amant reſpire?
L'Univers l'abandonne. Enfin, ſi dans ces lieux,
Le fils des Souverains épouvante tes yeux,
Ne peut-il loin de toi jouir de la lumiére?
Voudrois-tu lui ravir juſqu'au jour qui l'éclaire?
Il eſt, de tous les biens que tu lui veux ôter,
Le ſeul qu'aux malheureux on n'oſe diſputer.

ZOPIRE.

Je vais donner mon ordre.... Allez.

LEUXIS.

O Ciel! Je tremble!

BACAZAR.

Chere Leuxis, du moins nous périrons enſemble.

SCENE VI.

NARBAL, ZOPIRE.

NARBAL.

JE ne te quite point. Où vont-ils ? Tu te tais !
Ton front eſt obſcurci ; tes regards ſont diſtraits ;
Ces deux infortunés marchent-ils au ſuplice ?
Il faut, ſur tes deſſeins, que ta voix m'éclairciſſe.
Vas-tu perdre Aſtarbé ? Vas-tu ſauver ton Roi ?
Es-tu juſte où coupable ? Enfin répond.

ZOPIRE.

Sui-moi.

Fin du quatrieme Acte.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

LEUXIS, *amenée par des Gardes.*

TANDIS que l'on pourſuit le cours des attentats,
Zopire veut qu'ici l'on retienne mes pas.
Zopire ! ô déſeſpoir ! ô mortelles allarmes !
Sans doute le barbare, inſenſible à mes larmes,
De ſes maîtres trahis abandonnant les droits,
De l'impie Aſtarbé ſuit encore les loix.
Si des pleurs de Leuxis ſon ame étoit touchée,
Des bras de ſon amant l'auroit-il arrachée ?
Non, je n'eſpere plus, & pour comble d'horreur,
On me fuit, on me livre à toute ma douleur.
Arſace ne vient point ; le cruel m'abandonne !
Mais je le vois... ô ciel ! il ſoupire, il friſſonne !

SCENE II.

LEUXIS, ARSACE.

LEUXIS.

QUE viens-tu m'annoncer ?

ARSACE.

Le plus grand des malheurs.

LEUXIS.

J'ai perdu Bacazar ! c'en eſt fait. Je me meurs !

ARSACE.

Il vit ; mais malheureux de ſurvivre à ſon pere :
Pigmalion n'eſt plus !

LEUXIS.

Un monſtre ſanguinaire
A donc vû réuſſir ſes complots déteſtés ?
Et le lâché Zopire...

ARSACE.

Ah ! Madame, arrêtez.
Zopire, à la vertu rappellé par vos larmes,
Au parti de ſes Rois a conſacré ſes armes.
Mais éclairé trop tard, & trop long-tems ſéduit,
De ſon lent repentir il a perdu le fruit.

Zopire, de ſon Roi, n'a pû ſauver la vie :
L'indomptable poiſon l'avoit déja ravie.
Quel ſpectacle effrayant s'eſt offert à mes yeux !
Trahi par ſes ſujets, abandonné des Dieux,
J'ai vû Pigmalion, roulant ſur la pouſſiere,
Soutenant avec peine un reſte de lumiere,
Dans cet état où l'homme, au moment de périr,
Joint le tourment de vivre à l'horreur de mourir.
Aſtarbé, près de lui, jouiſſant de ſon crime,
D'un regard ſatisfait parcouroit ſa victime,
Et du breuvage affreux précipitant l'effort,
Avec des cris de rage, elle appelloit la mort.
Du front de ſon époux, je l'ai vue elle-même,
Arracher d'une main le ſacré Diadême,
Et de l'autre tenir le vaſe empoiſonné,
A des meurtres nouveaux ſans doute deſtiné.
Enfin, cedant au feu dont l'ardeur le dévore,
Le Roi meurt, Aſtarbé le contemploit encore :
Quand Zopire, ſuivi de ſes amis troublés,
Au milieu du tumulte avec peine aſſemblés,
Vers ſon maître immolé vole & ſe précipite.
Des obſtacles offerts vainement il s'irrite,
Le péril étoit ſûr : & que peut la valeur,
Contre la force unie à l'aveugle fureur ?

Moi-même, abandonné d'une garde infidelle,
Je n'ai pû prévenir cette Reine cruelle :
Un peuple d'aſſaſſins, de farouches ſoldats,
D'une enceinte de fer, environnoit ſes pas.
Grands Dieux! les criminels ont-ils tant de prudence?
Sur les murs du Palais la barbare s'élance;
L'épouvante & l'horreur ſembloient la devancer :
Contente de ſon crime, elle oſe l'annoncer.
Alors vous euſſiez vû tout le peuple en allarmes,
Fondre ſur ce Palais, courir, voler aux armes.
L'étendart de la mort flotte au pied de ces murs;
Mais ſortans tout-à-coup par des détours obſcurs,
Des ſoldats furieux, animés au carnage,
Précédés du tumulte, & ſuivis du ravage,
Sur ce peuple éperdu, fondent de toutes parts :
Le ſang des citoyens inonde ces remparts.
Madame, c'eſt alors qu'informé que Zopire,
Dans ces lieux retirés vous avoit fait conduire,
J'ai revolé vers vous, plein de trouble & d'effroi,
Pour veiller ſur des jours confiés à ma foi.
Tel eſt l'ordre ſacré que le Prince lui-même...

LEUXIS.

Hélas! quel ſoin l'occupe en ce péril extrême!

A-t-il cru que mes jours me ſeroient précieux,
Quand les ſiens menacés me font craindre pour eux?
Quand ſon pere n'eſt plus, qu'eſpere-t-il encore?
Quels ſeroient ſes deſſeins! répond.

ARSACE.

Je les ignore,
Anéanti du coup dont ſon pere eſt frappé,
Dans un morne ſilence, il reſte enveloppé;
Et s'il ſort quelquefois du trouble de ſon ame,
Parmi de longs ſanglots, il vous nomme, Madame.
Mais, Narbal & Zopire, ou mes yeux ſont trompés,
D'un projet important paroiſſoient occupés:
Sans doute ils méditoient le ſalut de l'Empire.
On ignore en ces lieux les deſſeins de Zopire:
La Reine croit toujours qu'à ſa ſuite entraîné,
Qu'au char de ſa fortune en eſclave enchaîné,
Foible, & s'abandonnant à ſon puiſſant génie,
Zopire, ſur ſes pas, marche à la tyrannie.
Mais, Madame, il paroît.

SCENE III.

LEUXIS, ZOPIRE, ARSACE.

ZOPIRE.

AH! Princeſſe, tremblez!

LEUXIS.

Que dites-vous, ô Ciel!

ZOPIRE.

Nos malheurs ſont comblés!
A l'amour de mes Rois mon ame ramenée
N'aſpiroit qu'à ſauver leur vie infortunée:
Cet eſpoir me flattoit, les Dieux me l'ont ravi.
De mes ſoldats, du Prince & de Narbal ſuivi,
J'allois aux Tyriens faire enfin reconnoître
L'héritier de l'Empire, & le ſang de leur maître.
Le peuple, ſous ces murs, combattoit pour ſes Rois.
Au nom des Dieux vengeurs, j'éléve enfin ma voix:
Je nomme Bacazar; & plein de confiance,
Du fils des Souverains j'annonce la préſence.
Mais, ſoit que prévenu, qu'indigné contre moi,
Le Tyrien ſéduit ait ſoupçonné ma foi,

Ou

Ou ſoit que dans le choc des débris & des armes,
Ma voix fût étouffée au ſein de tant d'allarmes;
Le peuple furieux s'eſt élancé ſur nous.
Envain nous réſiſtons à l'effort de ſes coups.
Jugez du trouble affreux de mon ame éperdue,
Le Prince enveloppé diſparoît à ma vue.
Accuſant à la fois & les Dieux & le ſort,
Au travers des poignards, je cours chercher la mort.
Mais de nos vains amis le déplorable reſte,
Malgré moi, me raméne en ce Palais funeſte.

ARSACE.

Peut-être que le Prince à la mort échappé...

ZOPIRE.

Je le croyois Arſace, & je me ſuis trompé.
Oui, ce jour n'eſt marqué que par des parricides:
Autant qu'ils ſont cruels, nos malheurs ſont rapides.
On nomme Aſtarbé Reine, & le peuple empreſſé
Court au-devant du joug, dont il eſt menacé.
Au pied de ces remparts tout a changé de face:
La paix ſuccéde au trouble, & la crainte à l'audace.
Fuyons, tous nos efforts deviennent ſuperflus:
Puiſqu'on trahit les Rois, le Prince ne vit plus.

LEUXIS.

Que dites-vous? Moi, fuir de ce Palais funeſte!

Si Eacazar n'eſt plus, quel aſyle me reſte ?
Il n'en eſt plus pour moi. Dans l'horreur de mon ſort,
Je n'attends rien des Dieux, je ne veux que la mort.

ZOPIRE.

Vivez, ne ſouffrez pas qu'Aſtarbé, ſur le trône,
Aviliſſe en ſes mains le Sceptre & la Couronne.

(*Aux genoux de Leuxis.*)

Au nom de vos ayeux qu'elle a deshonorés ;
Au nom de votre amant, par ſes mânes ſacrés,
Vivez, jettez ſur vous un coup-d'œil plus tranquile :
Sauvez de tant de Rois l'héritiére & la fille.
L'implacable Aſtarbé va rentrer dans ces lieux ;
Fuyons, & prévenons ce monſtre furieux.
C'eſt-elle. Sort, cruel !

SCENE IV.

ASTARBÉ, LEUXIS, ZOPIRE, ARSACE, GARDES.

ASTARBÉ, *aux Gardes.*

ARRÊTEZ ce perfide.

(*A Leuxis.*)

Entre nous aujourd'hui la fortune décide,
Orgueilleuſe Princeſſe, & tes lâches mépris,
Dans le ſein de la mort, vont recevoir leur prix.
Ta faction gémit ſous mes mains triomphantes :
J'ai vu fuir devant moi ces légions tremblantes
D'indociles ſujets, d'eſclaves mutinés,
Mon triomphe eſt écrit ſur leurs fronts proſternés.
Pour me jurer la foi, que j'ai droit d'en attendre,
Les Chefs des Tyriens doivent ici ſe rendre ;
Tremblez ! à mes ſuccès meſurez vos revers ;
Mon trône eſt préparé : vos tombeaux ſont ouverts.

LEUXIS.

A d'injurieux cris, pourquoi borner ta rage ?
On n'anéantit point la vertu qu'on outrage.
Frappe : de tous les coups que ton bras m'a portés,
Ceux que j'attends encor ſont les moins redoutés.

ASTARBÉ.

Eh bien, perfide, eh bien, il faut te ſatisfaire;
C'eſt aſſez balancer les traits de ma colére.
Gardes, obéiſſez: qu'au ſortir de ces lieux,
De leur vue importune on délivre mes yeux.

ZOPIRE.

Barbare! connoi donc les remords de Zopire.
Ta politique habile avoit ſçu me ſéduire:
Mais mon cœur, indigné de tes lâches forfaits,
A bientôt déteſté juſques à tes bienfaits.
Le mortel que tantôt tu n'as pû reconnoître,
Couronné par mes mains, auroit été ton maître:
La Princeſſe, rendue au rang de ſes ayeux,
Auroit fini le cours de ton regne odieux:
Mais l'aveugle deſtin autrement en ordonne;
Nos Rois ſont dans la tombe, & tu montes au trône.
Je vais ſubir leur ſort, & je ſuis trop heureux,
Puiſqu'enfin, malgré toi, je mourrai vertueux.

ASTARBÉ.

(*Aux Gardes.*)

Obéiſſez, ſortez... Mais le peuple s'avance.

SCENE V.

BACAZAR, LEUXIS, ASTARBÉ, NARBAL ; ZOPIRE, ARSACE, *troupes de Tyriens, Gardes.*

Le fond du Théâtre doit paroître rempli d'un gros de Tyriens, qui en ſe développant laiſſent voir Bacazar : il s'avance vers les Gardes qui emmènent la Princeſſe & Zopire.

BACAZAR, *aux Gardes.*

PERFIDES, arrêtez !

LEUXIS.

O céleſte puiſſance !

Ah ! cher Prince, eſt-ce vous ?

BACAZAR.

Reconnoiſſons les Dieux.

ASTARBÉ.

L'inconnu !... Sort, cruel !

BACAZAR.

(*A Aſtarbé.*) (*A Zopire & à Arſace.*)

Tremble!... Soyez heureux.

ZOPIRE.

O mon Prince!

ARSACE.

O mon Roi!

ASTARBÉ.

Cet eſclave, leur maître!

(*Au Peuple.*)

Défendez votre Reine, & puniſſez ce traître.

NARBAL.

Reconnoi Bacazar, à tes coups échappé.

ASTARBÉ.

O deſtin!... De quel trait mon œil eſt-il frappé?
Sur les mers de Samos le ſort m'a-t-il trahie?

LEUXIS.

C'eſt lui, n'en doute point, trop barbare ennemie;

C'eſt l'héritier des Rois, par le ciel éprouvé ;
Au peuple, à mon amour, par le ciel conſervé.

BACAZAR.

Deux fois j'ai vu ta rage, à me perdre occupée ;
Le ciel eſt équitable, il t'a, deux fois, trompée.
Ce peuple, par Narbal, ſur mon ſort éclairé,
A tourné contre toi ſon bras déſeſperé,
Il vouloit de ces lieux renverſer les barriéres.
Je l'avouerai, j'ai craint tes fureurs meurtriéres ;
Je n'ai pû, ſans frémir, entrevoir des ſuccès,
Qu'il falloit acheter du ſang de mes ſujets.
J'ai tremblé pour Leuxis en tes fers retenue ;
Mais enfin, j'ai vaincu ſans t'avoir combattue.
Je t'ai fait annoncer la victoire & la paix :
Tu viens de nous ouvrir les portes du Palais.
Vers cet écueil caché, les Dieux t'ont entraînée :
Et c'eſt pour t'immoler que l'on t'a couronnée.
Tu frémis... Le remord ſuccéde à ta fureur.

ASTARBÉ.

Tu te trompes ; la rage eſt ſeule dans mon cœur.
L'univers m'abandonne en ce péril extrême :

Mais va, qui ne craint rien ſe ſuffit à ſoi-même.
J'ai ſçu donner la mort, & je ſçaurai mourir.

BACAZAR.

Qu'on l'immole, ſoldats.

ASTARBÉ, *ſe poignardant.*

Je vais te prévenir.

BACAZAR.

Sortons.

ASTARBÉ

Pourquoi me fuir ? craindrois-tu ma préſence ?
Lâche, tu ne ſçais pas jouir de ta vengeance.
J'ai vu mourir ton pere, & mon œil à loiſir ;
D'un ſpectacle ſi doux a goûté le plaiſir :
Imite des fureurs, dont j'ai donné l'exemple.
Un ennemi mourant vaut bien qu'on le contemple.
Mon aſpect déſormais peut-il t'inquiéter ?
Oui, tremble ; en expirant, je vais t'épouvanter.
Ne croi pas que ma perte aſſure ta puiſſance :
L'abîme eſt à tes pieds, creuſé par la vengeance.
Je laiſſe autour de toi mille ennemis ſecrets,
Cruels, diſſimulés & pleins de mes projets :

Au trône des tyrans tu montes ſur ma cendre ;
Va, j'eſpere qu'un jour ils t'en feront deſcendre.
Mais, c'en eſt fait.. je meurs !.. qu'on m'ôte de ces lieux.
J'ai bravé les mortels ; puis-je craindre les Dieux ?

(*On l'emmène.*)

SCENE VI & *derniére.*

BACAZAR, LEUXIS, NARBAL, ZOPIRE, ARSACE.

BACAZAR, *au Peuple.*

AMIS & citoyens, vous l'avez entendue.
Je n'en crois point les cris de ſa fureur émue.
Mon pere, par vos coups, n'eſt point mort égorgé :
Vous couronnez ſon fils, & vous l'avez vengé.
A ſoupçonner vos cœurs, rien ne peut me contraindre.
Je regne ; j'aime mieux vous aimer que vous craindre.
Leuxis, ce jour de pleurs n'eſt point fait pour nos feux,
La nature gémit, quand l'amour eſt heureux.

Plaignons l'ombre d'un pere, & donnons à ſa cendre
Des honneurs, des devoirs, qu'il eſt affreux de rendre.
Allons, & puiſſions-nous, dans le ſein de la paix,
Oublier d'Aſtarbé le regne & les forfaits.

Fin du cinquiéme & dernier Acte.

CALISTE,

TRAGÉDIE.

1760.

ACTEURS.

SCIOLTO, *Sénateur Génois.*

CALISTE, *fille de Sciolto.*

LOTHARIO, *Amant de Caliſte.*

ALTAMONT, *Rival de Lothario.*

MONTALDE, *Ami de Lothario.*

LUCILE, *Confidente de Caliſte.*

UN GENOIS.

FIESQUE, } *Perſonnages muets attachés à*
DORIA, } *Sciolto.*

SUITE DE SCIOLTO.

SUITE DE LOTHARIO.

La Scène eſt à Gênes, dans le Palais de Sciolto.

Ch. Monnet inv. *Mathieu Sculp.*

Est-ce là ce mortel, dont le fatal amour
Me coûte l'innocence et la gloire et le jour ?

Act. V Sc. II.

CALISTE,

TRAGÉDIE

EN CINQ ACTES.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

LOTHARIO, MONTALDE.

LOTHARIO.

MONTALDE eſt étonné de ſuivre, avant l'aurore,
Le fier Lothario, dans des murs qu'il abhorre.
Sorti, depuis deux ans, de ce ſéjour fatal,
J'y déteſte un tyran, j'y déteſte un rival:
Mais mon perſécuteur, malgré moi, m'y rappelle.
Peut-être il me prépare une injure nouvelle.
Sciolto, ſur l'avis qu'il doit me déclarer
Un ordre glorieux, dont on veut m'honorer,
Chez lui-même, en ces lieux, m'oblige de l'attendre.
Du Palais de Frégoſe il doit bien-tôt s'y rendre...

Lui, chez Frégoſe, ami! quel ſeroit ſon deſſein?
Quoi! de ce Sénateur l'orgueil Républicain
A ramper ſous le Doge auroit pû ſe réduire!
Ah! puiſqu'il s'humilie, il veut encor me nuire!

MONTALDE.

Du plus grand des Génois reſpecte les vertus.
Ingrat Lothario, ne te ſouvient-il plus
Que ce même mortel, objet de ta colere,
Eleva ton enfance & te ſervit de pere?
Sa fille, de ſes jours l'eſpoir & le bonheur,
De plus doux ſentimens n'a point rempli ſon cœur.

LOTHARIO.

Caliſte.

MONTALDE.

Eh bien? Ton ame encor plus inhumaine,
Confond-elle aujourd'hui Caliſte dans ſa haine?

LOTHARIO.

Montalde, que dis-tu? qui? Moi!... moi la haïr!
Son pere fut injuſte... il oſa me trahir...
De ma haine pour lui Caliſte eſt ſéparée.
Autant que je le hais, Caliſte eſt adorée.
D'un tyran déguiſé ne vante plus les dons;
Sa main les infecta des plus cruels poiſons.

Gênes vit ma jeuneſſe, errante en ſon enceinte,
Languir près des tombeaux de ma famille éteinte;
Croi-moi, de Sciolto la trompeuſe amitié,
M'accueillit par orgueil & non pas par pitié.
Ses bienfaits ſur mes jours verſés avec meſure
Pour ce cœur, né jaloux, n'ont été qu'une injure.
Entre Altamont & moi ſes dons mal diviſés
Prévenoient mon rival & m'étoient refuſés.
Tu le ſais; ce mortel, ſûr de la préférence,
M'oppoſa de tout tems ſa fière concurrence.
Sans parler des honneurs qu'il uſurpa ſur moi,
Caliſte, dont l'amour m'avoit donné la foi,
Caliſte à ce rival alloit être enchaînée;
Déja de leur hymen on preſſoit la journée:
Jour cruel! jour affreux que prévint ma fureur!
Rappelle-toi ces tems de révolte & d'horreur.
Dans nos remparts alors mes ſecrettes intrigues
Rallumérent le feu des complots & des ligues.
Le pere d'Altamont, par ce glaive égorgé,
Paya le déſeſpoir de mon cœur outragé,
Et de l'hymen du fils la pompe ſuſpendue,
En appareil de mort, fut changée à ma vue.

MONTALDE.

Des malheureux Génois tel eſt le triſte ſort:

Le foible eſt abbatu ſous les coups du plus fort ;
Et parmi les horreurs du tumulte anarchique,
Tout pouvoir eſt ſacré, lorſqu'il eſt tyrannique.
J'ai vû nos citoyens, dans nos murs embrâſés,
L'un ſur l'autre expirans, l'un par l'autre écrâſés.
Mais hélas ! j'ignorois, qu'en ces jours de carnage,
Altamont immolé l'eût été par ta rage !
Quoi ? dans les flancs glacés d'un timide vieillard
Ta main dénaturée enfonça le poignard !
Tigre, qui dans la nuit dévores tes victimes,
Tu n'as d'autre vertu que de cacher tes crimes.
Que dis-je ? Tes fureurs vont bientôt éclater :
Le frein le plus ſacré ne peut les arrêter.
Déja foulant aux pieds les loix, que tu dédaignes,
Tu traînes après toi, ſous d'horribles enſeignes,
Cet amas d'Etrangers & de brigands obſcurs,
Que Gênes à regret recéle dans ſes murs.
Voilà, de quels ſoutiens appuyant ton ſuffrage,
Des rangs & des honneurs tu regles le partage.
C'eſt par toi que Frégoſe envahiſſant l'Etat,
Ceint la Tiare au Temple, & préſide au Sénat ;
Tyran dont la grandeur, par le crime uſurpée,
Profane l'encenſoir, deshonore l'épée.
Nous voyons chaque jour les plus grands des Génois
Opprimés,

Opprimés, exilés ou proſcrits par vos loix.
C'en eſt trop : ſi ton bras, lâchement homicide,
Etend ſur Sciolto la rage qui le guide ;
Ton aſpect déſormais eſt horrible pour moi ;
Je ne ſuis plus l'ami d'un monſtre tel que toi.

LOTHARIO.

Ces reproches amers n'ont rien qui m'épouvante.
Des crimes de ma main cette image effrayante,
Ces concurrens punis & ce ſang & ces morts ;
Rien, quand je ſuis vengé, n'excite mes remords.
Pein-moi plutôt, pein-moi Caliſte dans les larmes,
Du deuil le plus lugubre enveloppant ſes charmes ;
Pein-moi ſon déſeſpoir, mes forfaits, ſes vertus ;
Pein-moi Caliſte enfin... que je ne verrai plus !
Di-moi que furieux & contraire à moi-même,
Indignement jaloux, j'ai perdu ce que j'aime.
C'eſt par l'amour qu'il faut intimider mon cœur ;
C'eſt par l'amour, enfin, que je me fais horreur.
Caliſte !... Ah ! Dieux !

MONTALDE.

Quels cris échappent de ta bouche !
L'Amour, dans ſes chagrins, prend-il ce ton farouche ?
Ah ! tu me fais frémir !

LOTHARIO.

Frémis de mes tranſports,
De mon déſordre affreux, du crime & des remords.
Plût au ciel que mon bras, bornant ſa violence,
Eut pû dans le carnage aſſouvir ſa vengeance!
Mais ce cœur né ſenſible autant qu'infortuné,
Dévoré par l'amour, de rage empoiſonné,
A-t-il pû s'arrêter dans le juſte équilibre,
Où ſe repoſe une ame indifférente & libre?
C'eſt peu d'avoir éteint dans le ſang & les pleurs
Le flambeau d'un hymen rompu par mes fureurs:
Craignant de perdre encore une amante adorée,
Malgré tous mes ſermens, après ſa foi jurée,
Je courus vers Caliſte.... à l'aſpect du courroux,
Qui peignoit de mes yeux les ſentimens jaloux,
Voyant encor ma main de meurtre dégoûtante,
La victime à mes pieds interdite, expirante,
Tombe ſans mouvement... ô tranſports criminels!
Dieux! il eſt donc des cœurs que l'amour rend cruels!
De ce lâche attentat, mon ame eſt obſédée.
Tout m'en rappelle ici l'épouvantable idée.
Sortons.

MONTALDE.

Quel crime? Arrête.

LOTHARIO.

Au nom de l'amitié,

Par reſpect pour Caliſte, & pour moi par pitié,
N'arrache point l'aveu de ce honteux myſtère.
Ah! laiſſe-moi du moins la gloire de le taire!
Si même, malgré moi, mon trouble en a parlé,
Frappe; tu dois la mort à qui l'a révélé.

MONTALDE.

Eh! bien, mets à profit ce repentir ſublime,
Auprès de Sciolto cours réparer ton crime.
Amant reſpectueux & digne de leur choix,
Sur ſa fille & ſur lui, va reprendre tes droits.

LOTHARIO.

Moi, porter à leurs pieds mes remords pour hommage!
Caliſte!... après le vœu de punir mon outrage,
Après l'ordre éternel de fuir loin de ſes yeux;
Les imprécations chargérent ſes adieux.
Tout ce qu'un grand courroux peut répandre d'injures,
Tout ce que l'on peut dire à des amans parjures,
Les reproches, les cris, les larmes, les refus,
Regrets d'avoir aimé, ſermens de n'aimer plus;
Caliſte employa tout, & ſes douleurs funeſtes
Dévouérent ma tête aux vengeances céleſtes.
Ah! du moins ſauvons-lui mon aſpect odieux!
C'eſt ſon Pere, en un mot, que j'attends en ces lieux.

Il ignore un amour déteſté par ſa fille.
Mes feux, toujours cachés au ſein de ſa famille,
Dans l'ombre & le ſilence avec ſoin renfermés,
Ne brillérent qu'aux yeux qui les ont allumés.
Mais cependant, ami, que prévoir & que craindre ?
Que me veut Sciolto ? Laſſe de ſe contraindre,
Caliſte abandonnée aux cris du déſeſpoir
A-t-elle révélé l'attentat le plus noir ?
Ah ! peut-être Altamont, ce rival que j'abhorre,
Au Temple de l'Hymen l'appelle-t-il encore ?
Ce doute eſt trop affreux ! quel que ſoit mon malheur,
Allons, que Sciolto m'en découvre l'horreur.

SCENE II.

Les Acteurs précédens, SCIOLTO.

SCIOLTO.

QUELS farouches regards le perfide me lance !
(*A Lothario, qui ſemble faire un mouvement pour ſortir.*)
Viens, approche : eſt-ce à toi de craindre ma préſence ?
Quoi ! l'aſpect de ces lieux enflamme ton courroux !

LOTHARIO.

J'y reçus des affronts, mon cœur y fut jaloux.

Ah ! peut-être y vas-tu combler mon infortune !
Parle, & délivre-moi de leur vue importune.
Que viens-tu m'annoncer, & quels ſont tes deſſeins ?
Caliſte a-t-elle mis le glaive dans tes mains ?

SCIOLTO.

Ma fille vertueuſe, autant qu'elle m'eſt chére,
Tremblante pour les jours de ſon malheureux Pere,
Frémit, épouvantée au bruit de ta fureur :
Barbare ! ton nom ſeul la remplit de terreur.
Oui, ſi je conſultois ſa tendreſſe allarmée,
Ta mort auroit vengé ma famille opprimée.
Mais, tout impur qu'il eſt, ton ſang eſt à l'État ;
Et dans le Citoyen je pardonne à l'ingrat.
Gênes veut à ſa gloire employer ton courage.
De la guerre ſous moi tu fis l'apprentiſſage :
Je ne te parle point de tant d'autres vertus,
Dont tu reçus l'exemple, & qu'enfin tu n'as plus.
Graces à l'aſcendant de ton deſtin funeſte,
Ton cœur eſt né féroce, & la valeur te reſte.
Au nom de la Patrie & de ton Souverain,
Du glaive de l'État je viens armer ta main.
Ce peuple mépriſé, ce perfide inſulaire,
Ennemi des Génois, dont il eſt tributaire,

Le Corſe, qui cédant à la néceſſité,
Nous vendit tant de fois ſa foible liberté,
A l'abri des rochers de ſon Iſle ſauvage,
Vient de briſer encor le fer de l'eſclavage,
Gênes, pour le punir, demande ton appui :
La flotte eſt préparée, & l'on part aujourd'hui.

LOTHARIO, *ironiquement.*

A ce titre brillant, par ton choix, deſtiné
Altamont n'attend plus que l'inſtant fortuné.
Pourquoi lui dérober l'honneur d'une victoire ?
Ce mortel, autrefois ſi jaloux de ma gloire,
Aux genoux de Caliſte eſt-il moins généreux ?
Ne ſçait-il plus enfin que lui vanter ſes feux ?

SCIOLTO.

Pourquoi renouveller nos diſputes cruelles ?
Acceptes-tu l'honneur de vaincre des rebelles ?
Répond, ou ce jour même, au défaut de ton bras,
Le Héros que tu hais vengera nos États.

LOTHARIO.

A ce mot j'obéis ; mais l'ordre qu'on m'impoſe
Ne peut être ſcellé qu'au Palais de Frégoſe,
Et j'y cours.

SCENE III.

Les Acteurs précédens, LUCILE.

LUCILE.

O Terreur ! ô Pere infortuné !

SCIOLTO.

Pourquoi ces cris plaintifs & ce front conſterné ?
Que voulez-vous, Lucile ?

LUCILE.

A peine de l'Aurore
Caliſte a-t-elle vu les premiers feux éclore,
Que le ſein découvert, les traits défigurés,
Elle a fui vers ces lieux à la mort conſacrés,
Où ſa longue douleur, dans un deuil ſolitaire,
Va pleurer, chaque jour, le trépas de ſa mere.
Ah ! Seigneur, je ne ſçais quel nouveau déſeſpoir
Mêle ſon amertume à ce triſte devoir ;
Mais je crains qu'aujourd'hui Caliſte ne ſuccombe.
De votre auguſte épouſe elle embraſſe la tombe,
Et ſes gémiſſements élancés vers les cieux...
(*Voyant Lothario.*)
Venez, Seigneur !.. Quel monſtre épouvante mes yeux

LOTHARIO.

Ah ! Lucile, écoutez ! ô déſeſpoir ! ô rage !
On me flatte, on m'appelle, & ma préſence outrage !
Achevez & comblez le déſordre où je ſuis.
Caliſte, eſt-il bien vrai, ſuccombe à ſes ennuis ?

SCIOLTO.

Que t'importent, cruel, les maux de ma famille ?

LOTHARIO.

Que m'importe, grands Dieux !

SCIOLTO.

Retournez vers ma fille ;
Lucile, dites-lui pour calmer ſes douleurs,
Que mes embraſſemens vont eſſuyer ſes pleurs.
Allez... (*Lucile ſort.*) (*à Lothario.*) Toi, cours au port.

LOTHARIO.

Ah ! je dois fuir ſans doute,
Caliſte me déteſte, & je pars.... Mais, écoute.
Si de tes derniers ans le cours t'eſt précieux,
Ne précipite point un hymen odieux.
Attend le jour auguſte, où mes mains fortunées
Tourneront vers ces bords nos poupes couronnées ;
Ou que ce même ami, qui doit ſuivre mes pas,
A ta fille vengée apprenne mon trépas.

SCIOLTO.

Quel intérêt....

LOTHARIO.

Connoi ce funeſte myſtère ;
Je l'aime : tu ne vis qu'autant qu'elle m'eſt chère.
Tremble qu'à mon retour, amant fier & jaloux,
Je n'immole avec toi deux perfides époux.
Adieu.

SCENE IV.

SCIOLTO, *ſeul.*

QUEL jour affreux a paſſé dans mon ame !
Il brule pour Caliſte ; & j'ignorois ſa flamme !
A t-il un ſeul inſtant humilié ſon cœur ?
L'aveu de ſon amour eſt un cri de fureur.
Mais ce front paternel, ſous les rides de l'âge,
De ſes indignes feux ne reſſent point l'outrage.
Caliſte le déteſte, & cent fois ſon courroux
Voulut ſur le perfide appeſantir mes coups.
Elle aura ſçu qu'ici mon ordre le rappelle :
Voilà, voilà l'objet de ſa douleur nouvelle ;
Mais qu'il parte, il ſuffit ; qu'il ſorte de ces murs.
Il rompt de mes projets les reſſorts les plus ſurs.
Du parti qu'il ſoutient déſuniſſons le traitre.
Lothario, Frégoſe, & l'Eſclave & le Maître,
Ennemis de l'État, ſous des noms différens,
Connoîtront aujourd'hui ſi je hais les Tyrans.

SCENE V.

SCIOLTO, ALTAMONT, FIESQUE, DORIA, & *autres Génois.*

ALTAMONT.

PROTECTEUR d'Altamont, ô mon auguſte pere,
Il luit, enfin, ce jour ſi lent pour ma colére,
Ce jour, où par l'honneur mon courage excité
Au Sénat avili rendra ſa majeſté.
Ordonnez, diſpoſez.

SCIOLTO.

Héros, l'eſpoir de Gènes,
Craignons, en les briſant, d'enſanglanter nos chaînes.
Tout nous ſeconde, amis. Ce farouche oppreſſeur,
Du Trône & de l'Autel profane uſurpateur,
Frégoſe, pour punir des peuples infidéles,
Fait ſortir de nos ports ſes légions cruelles.
L'affreux Lothario, ſon invincible appui,
Sous le même prétexte eſt éloigné de lui.
Je n'enveloppe point l'ingrat dans ma vengeance;
Pardonnez; je l'aimai dès ſa plus tendre enfance;
Et mon cœur, qu'il outrage & qu'il vient de braver,
Par un dernier bienfait veut encore le ſauver.

Cet ordre eſt rigoureux, mais il eſt néceſſaire.
Un outrage nouveau, que mon orgueil doit taire,
Force, enfin, ma juſtice à bannir cet ingrat.
Je le plains, mais je ſauve & ma gloire & l'État.

ALTAMONT.

Seigneur, oubliez-vous ſon audace & ſes crimes?
Qu'il périſſe; ou craignons d'être un jour ſes victimes.
Sans vos ménagemens, ſans vos ordres ſacrés,
J'allois plonger ce fer dans ſes flancs abhorrés.
Des murs de ce Palais il repaſſoit l'enceinte;
Sur ſon front menaçant ſa fureur étoit peinte,
Ah! Seigneur, je ne ſçais, j'ai crû voir ſur ſes pas
Les mânes paternels, qui me tendoient les bras.
Qu'on accuſe aiſément un Mortel qu'on déteſte!
Mon pere, enveloppé dans un piége funeſte,
Par un bras inconnu mourut aſſaſſiné....
Je hais Lothario, lui ſeul eſt ſoupçonné.
Pourquoi donc aujourd'hui le ſouſtraire à ma rage?
Pourquoi la politique, où ſuffit le courage?
Commandez, ce Coloſſe appeſanti ſur nous,
Renverſé, diſperſé, périra ſous mes coups.
Et Frégoſe, avec lui, couché ſur la pouſſiére,
N'oſera plus ici lever ſa tête altiére.

SCIOLTO.

Non, mon fils; apprenez des deſſeins importans.
Connoiſſez mes motifs & les malheurs des tems.

Gènes, toujours eſclave & toujours diviſée,
Quitta, reprit cent fois ſa chaîne mal briſée.
Nos murs tumultueux renferment dans leur ſein
Une nobleſſe, un peuple indociles au frein;
Deux partis oppoſés, qui des droits de l'épée
Soutiennent tour à tour leur puiſſance uſurpée,
Mais, qui d'un œil jaloux l'un par l'autre obſervés,
Sont ſouvent abbatus, auſſi-tôt qu'élevés;
Les Nobles, décorés des plus ſuperbes titres,
Sous des noms différens ont été nos arbitres.
Les Ducs anéantis, les Comtes ont regné;
Mais bien-tôt de ſes fers le Génois indigné,
Oſa ſe révolter, oſa ſe rendre libre,
Entre les Grands & lui mit un juſte équilibre,
Créa pour leur orgueil l'honneur du Conſulat,
Et fit aſſeoir, près d'eux, ſes Tribuns au Sénat.
Heureux jours, mes amis, où les Aigles Romaines
Sembloient revivre encor, pour s'envôler vers Gênes,
Où des débris fumans du trône des Céſars
Nos ayeux conſtruiſoient d'invincibles remparts.

Hélas ! tout fut détruit ; & les guerres civiles
D'un feu plus dévorant conſumérent nos villes.
Laſſe des longs débats & du Peuple & des grands,
Gènes à ſes voiſins mendia des Tyrans :
Et l'on vit dans nos murs le François & l'Ibère
Établir tour à tour leur puiſſance étrangère,
Mais tous, pour gouverner l'impétueux Génois,
Apportérent ici d'inſuffiſantes loix.
Enfin, parmi les cris, le meurtre & le ravage,
Un Doge fût élu dans des jours de carnage ;
De ce titre funeſte un Prêtre eſt revêtu.
Sur les débris épars de ſon ſiége abbatu,
Relevons le Sénat & l'antique Tribune.
Mais pourquoi des combats éprouver la fortune ?
Malheureux le vengeur entouré de tombeaux,
Qui porte chez les ſiens le glaive & les flambeaux !
N'allons point, ô mon fils, au milieu des ruines,
Rappeller les horreurs des guerres inteſtines.
Vuide de légions, Gênes peut aujourd'hui
Rejetter ſans efforts un Tyran ſans appui.
Enfin, pour mieux tromper ſa prudence étonnée,
De ma fille avec vous célébrons l'hyménée,
Et que ces nœuds ſi chers, préparés par l'amour,
De notre liberté conſacrent le retour.

ALTAMONT.

O mon Pere, attendons des momens plus propices :
Formons ces nœuds ſacrés ſous de plus doux auſpices.
Non, non, n'attachez point le ſort de deux Amans
A la fatalité de ces grands changemens.
Que vous dirai-je, enfin ? Caliſte que j'adore,
Caliſte à mon bonheur ne conſent point encore,
Hélas ! & ſes beaux yeux dans les larmes noyés,
Détournent loin de moi leurs regards effrayés.

SCIOLTO.

Depuis le jour funeſte où le deſtin contraire
Me ravit une Epouſe, à ma fille une Mere,
Il eſt vrai qu'aux ennuis ſon cœur abandonné,
Sous les loix d'un Epoux a craint d'être enchaîné :
Mais, j'ai mes droits ; hier ma volonté ſuprême
Obtint enfin l'aveu d'une fille qui m'aime.
Tandis que ma prudence, au ſein de ce rempart,
Du fier Lothario va preſſer le départ,
Allez, de votre Amante appaiſez les allarmes.
Cet heureux jour, mon fils, n'eſt point fait pour les larmes.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

CALISTE, ALTAMONT, LUCILE.

ALTAMONT.

EH ! quoi ! belle Caliſte, & mes ſoins & mes vœux,
Mes reſpects, ſi long-tems oppoſés à mes feux,
L'intérêt de l'État, l'autorité d'un pere,
Rien ne peut m'obtenir un aveu néceſſaire ?
Cependant pour l'hymen les autels ſont parés,
Le jour luit, tout eſt prêt, hélas ! & vous pleurez.

CALISTE.

Non, non : je n'irai point, Epouſe infortunée,
Serrer, en frémiſſant, les nœuds de l'hyménée.
Sur la foi de mes pleurs approuvez mes refus.
Altamont, j'ai rendu juſtice à vos vertus,
Nul mortel à mes yeux ne parut plus aimable ;
Mais telles ſont les loix du deſtin qui m'accable,

Que même par honneur, inſenſible à vos ſoins,
Je dois trahir vos feux, ou vous eſtimer moins.

ALTAMONT.

Qu'entens-je ? Savez-vous quels projets on prépare ?

CALISTE.

Périſſent les autels & leur pompe barbare !
Je maudis le moment où le ſort en courroux
Viendra vous accabler du nom de mon Epoux.
Ah ! ſi l'amour pour moi vous intéreſſe encore,
Cet amour, que je crains, mon déſeſpoir l'implore ;
Mon Pere commandoit ; hier j'ai tout promis :
Mais je vois de plus près l'hymen dont je frémis ;
Je cede à mes terreurs. Par pitié pour vous-même,
Changez l'ordre émané d'un mortel qui vous aime :
Qu'entre Caliſte & vous tous liens ſoient rompus.
Allez ! priez, preſſez, & ne me voyez plus.

ALTAMONT.

Quoi ! Madame, ce nœud ſi pûr, ſi légitime....

CALISTE.

S'il m'uniſſoit à vous, ce nœud ſeroit un crime.
Les horreurs du ſommeil, les préſages du jour,
Sur ce fatal hymen m'allarment tour-à-tour.
Cette nuit même encor, du ſein de la pouſſiére,
J'ai vû ſortir, Seigneur, l'ombre de votre Pere.

» Sui-moi,

» Sui-moi, m'a-t-elle dit.... J'héſite, mais ſon bras
Vers le Temple auſſi-tôt précipite mes pas.
J'y monte avec effroi, j'entre ... ô trouble !.. ô ſurpriſe !
Sur l'autel renverſé la mort étoit aſſiſe.
Je n'ai point de l'hymen vû briller les flambeaux,
C'étoient ces feux obſcurs deſtinés aux tombeaux.
Une lampe lugubre & des torches funèbres
Mêloient un jour horrible à d'horribles ténèbres.
J'avance, & tout-à-coup devenu plus cruel,
Le phantôme indigné m'écarte de l'autel.
Ses menaces, ſes cris du Temple m'ont chaſſée,
Et vous-même, Seigneur, vous m'avez repouſſée.
La peur hâtoit mes pas incertains, égarés:
A peine je ſortois des portiques ſacrés,
Le tonnerre a grondé, les voûtes ébranlées
Sur mille malheureux ſoudain ſont écroulées;
Et le choc imprévu de leurs vaſtes débris
Du plus affreux réveil a frappé mes eſprits.

ALTAMONT.

Des voiles du trépas toujours environnée,
Aux marches d'un tombeau ſans ceſſe proſternée,
De ces triſtes objets l'image vous pourſuit.
Quoi ! par un ſonge vain mon bonheur eſt détruit !

De quel retour, ô ciel ! ma tendreſſe eſt punie !
Madame, ai-je d'un pere armé la tyrannie ?
Altamont ne ſait point l'art d'uſurper les cœurs.
Il ne s'eſt plaint qu'à vous, de toutes vos rigueurs.
Il eſt vrai, je croyois que mes ſoins, ma conſtance,
Avoient de vos mépris forcé la réſiſtance ;
Et quand le Temple eſt prêt, je ne m'attendois pas
Qu'un obſtacle nouveau dût enchaîner vos pas.
D'un plus beau feu ſans doute en ſecret prévenue,
Vous....

CALISTE.

Caliſte, Seigneur, vous eſt-elle connue ?
Altamont ne peut-il, ſans les interpréter,
Souſcrire à des refus, qu'il devroit reſpecter ?
Cédez à des motifs que ma vertu doit taire.
Ah ! ce n'eſt pas à vous d'en percer le myſtére.
Ils ſont affreux !

ALTAMONT.

Sortez du trouble où je vous voi.
Caliſte, éclairciſſez....

CALISTE.

Altamont, laiſſez-moi.

ALTAMONT.

Madame, j'obéis, & vous allez connoître
Si ce cœur dédaigné peut mériter de l'être.
Ah! du moins mes reſpects, dans ce funeſte jour,
Obtiendront votre eſtime, au défaut de l'amour.
C'eſt mon dernier eſpoir.

SCENE II.

CALISTE, LUCILE.

CALISTE.

IL faut hâter ma perte,
Lucile. Ç'en eſt fait; ma honte eſt découverte.
On n'avoit point encor ſoupçonné mes douleurs;
A la mort d'une mere on imputoit mes pleurs.
Tout eſt connu, te dis-je, & ſi ma prévoyance
A la voix d'Altamont n'eût impoſé ſilence,
Il accuſoit mon cœur pour un autre enflammé;
Lothario ſans doute alloit être nommé.
Cent fois, dans mes tranſports, ton bras m'a déſarmée;
Sous mes pas fugitifs la tombe s'eſt fermée:
Tu vois quel eſt le fruit de tes cruels ſecours.
Au mépris, à la honte on condamne mes jours.

LUCILE.

Pourquoi du ſein de l'ombre & de la ſolitude,
Traîner ici le poids de votre inquiétude?
Pourquoi vous refuſer au ſoin de ma pitié?
Si vous en euſſiez cru les vœux de l'amitié,
Au fond de ce Palais renfermant vos allarmes,
On n'eût point en ces lieux interrogé vos larmes.

CALISTE.

Sais-je où le déſeſpoir précipite mes pas?
On preſſe mon hymen, ou plutôt mon trépas!
L'inſtant fatal approche... Eh! quoi, devois-je attendre
Qu'au fond de ma retraite on oſât me ſurprendre,
Que mon époux, mon pere ardens à m'y chercher,
Les flambeaux à la main, vinſſent m'en arracher?
Qu'auroit pu leur répondre une femme éperdue?
Le front couvert de honte, à leurs pieds confondue,
Caliſte, de ſes pleurs les baignant tour-à-tour,
N'auroit ſçu que maudire & l'hymen & l'amour.
Malheureuſe! où traîner une vie importune!
Où fuir & dans quels lieux cacher mon infortune!
Que ne puis-je, Lucile, au bout de l'Univers,
Habiter des rochers, des antres, des déſerts!
Là, de mon lâche amant expier les outrages,
N'entendre autour de moi que le bruit des orages,

Ne voir, à la clarté d'un ciel chargé de feux,
Que des monſtres ſanglans, que des ſpectres hideux,
Des mânes, des tombeaux... ou quelqu'infortunée
Aux larmes, comme moi, par l'amour condamnée!
Lothario, voilà le fruit de tes forfaits,
Les remords que j'éprouve & les vœux que je fais.

LUCILE.

Les remords!... eh! pourquoi vous imputer ſon crime!
L'audace avilit-elle une vertu ſublime?
Non, Madame, un perfide au gré de ſon ardeur,
Ne peut dans ſon amante anéantir l'honneur:
L'honneur eſt dans notre ame; & quoi qu'on entreprenne,
C'eſt avec notre aveu qu'il faut qu'on l'y ſurprenne.
Pour un cœur noble & pur, par la force abbatu,
La défaite devient un titre de vertu.

CALISTE.

Le ciel m'en eſt témoin; l'ennemi de ma gloire,
Ne peut s'enorgueillir d'une injuſte victoire.
Le triomphe odieux, ſurpris par ſa fureur,
Fut celui d'un brigand & non pas d'un vainqueur.
Mais, je mourrai, Lucile, & ſans doute l'envie
Répandra ſes poiſons ſur le cours de ma vie.
D'un ſexe qu'on adore, injurieux deſtin!
On ſe fait de nos maux un plaiſir inhumain.

Ce monde ſéducteur qui nous vantoit nos charmes,
Empoiſonne bien-tôt la ſource de nos larmes,
Et ſatisfait de voir nos fronts humiliés,
Il profane l'encens qu'il brûloit à nos pieds.
Lucile, c'eſt à toi de conter ma diſgrace,
De vanger ma vertu des tranſports de l'audace.
Di que Lothario dans ces murs élevé,
A la main de Caliſte en ſecret réſervé,
Dévoila tout-à-coup ſon affreux caractére,
Qu'il outragea la fille, & pourſuivit le pere.
Ne diſſimule point que ſon cœur déguiſé,
Fut cher (& j'en rougis) à mon cœur abuſé...
Dans quel tems, par quel art le fourbe m'a trompée!
De ſoins reſpectueux ſa tendreſſe occupée,
L'égal empreſſement & de plaire & d'aimer,
Les ſermens ſi flateurs de toujours m'eſtimer;
Ma mere, qui près d'elle élevant notre enfance,
De nos premiers penchans approuvoit l'innocence,
Entre l'ingrat & moi les nœuds les plus ſacrés,
Les droits de la vertu, toujours ſi réverés;
Tout m'abuſoit, Lucile, & mon ame charmée
S'abandonnoit ſans crainte au plaiſir d'être aimée.

LUCILE.

Que l'hymen aujourd'hui par des liens plus doux...

CALISTE.

Quoi! porter mes affronts pour dot à mon époux!
Dans le ſein des vertus, la fortune ennemie
Aura marqué mes jours du ſceau de l'infamie,
Et moi j'ajoûterois, par des nœuds pleins d'horreur,
Au crime involontaire, un crime de mon cœur!
De tant de maux, Lucile, amaſſés ſur ma tête,
Le plus cruel, ſans doute, eſt l'hymen qu'on apprête.

LUCILE.

Hé! bien, je l'avouerai, moi-même j'en frémis.
Mais un pere commande, & vous avez promis.

CALISTE.

Hélas! tu le connois; ſévère en ſes tendreſſes,
De l'amour & du ſang il n'a point les foibleſſes.
En vain j'ai devant lui fait parler mes douleurs;
Sa fière volonté réſiſtoit à mes pleurs.
Hier même, à travers un ſilence farouche,
Le nom de mon perfide eſt ſorti de ſa bouche...
A ce nom menaçant j'ai pâli, j'ai cédé.
Un refus m'eût trahie & j'ai tout accordé.

LUCILE.

Vous m'avez lû cent fois cette lettre touchante,
Que vous remit, Madame, une mere expirante.

Vous aviez dans ſon ame épanché vos malheurs :
Elle en prévit dès-lors la ſuite & les horreurs.
A ſon ſuperbe époux cette lettre adreſſée,
Pour le fléchir un jour, en vos mains fut laiſſée.
Montrez-lui cet écrit garant de vos vertus ;
La Nature a ſes droits.

CALISTE.

Eſpoir que je n'ai plus !
La Nature, croi-moi, dans le ſein d'une mere,
Jette un cri plus plaintif que dans celui d'un pere.
Eh ! comment annoncer au plus fier des mortels
Qu'on a chargé mon front d'opprobres éternels ?
Vengeant, à cet aveu, l'honneur de ſa famille,
Du crime de l'Amant il puniroit ſa fille....
Que dis-je ? Ce n'eſt pas ſa fureur que je crains.
Puiſſe mon trépas ſeul enſanglanter ſes mains !
Je tremble de porter dans ſon ame abbatue
Ce deſir de la mort, ce poiſon qui me tue.
Lucile, il eſt des maux qu'on n'oſe confier ;
L'innocence rougit de s'en juſtifier :
Sans doute, il eſt affreux de révéler ſa honte.

LUCILE.

Qui n'en eſt pas coupable aiſément la ſurmonte.

Mais enfin, le tems preſſe, & bien-tôt ſur ſes pas
Sciolto.... Vous pleurez !... Vous ne m'écoutez pas !

CALISTE.

Des apprêts de l'hymen déjà l'on m'environne ;
Aux feux de ſon rival un traître m'abandonne....
Mais ne m'as-tu pas dit, que ce monſtre odieux
Tantôt par ſa préſence a profané ces lieux ?
Dans ce ſéjour de pleurs quel motif le raméne ?
Eſt-ce le repentir ... ou l'amour ... ou la haîne ?
Si jaloux !... Lui jaloux !... Il le fut, mais hélas !
Du faſte des honneurs qu'il ne méritoit pas.
Quels ſont donc ſes projets? pourquoi revoir mon pere ?
S'il avoit de ſon crime éclairci le myſtére....
Voilà ce que je crains, ce que je veux ſavoir.....
Quoi ! ſentir mille maux, & toujours en prévoir !

SCENE III.

Les Acteurs précédens, SCIOLTO.

SCIOLTO.

Au pied de nos autels, ma fille, il faut me ſuivre....
Le ſombre déſeſpoir où ton ame ſe livre,
Le refus d'un hymen conſacré par mon choix,
Tes vains retardemens, le trouble où je te vois,
Tout m'offenſe.

CALISTE.

Seigneur!

SCIOLTO.

D'où naiſſent tes allarmes?

CALISTE.

Ces apprêts... cet hymen... pardonnez à mes larmes.

SCIOLTO.

Quel ſecret! quelle horreur que je ne conçois pas!
Altamont éperdu s'eſt jetté dans mes bras!
Il vient de m'implorer pour toi contre lui-même!
Il conſent de te perdre, & cependant il t'aime!

Je ſuis trop indigné d'eſſuyer des refus.
Vien.

CALISTE.

Quoi ! vous ordonnez....

SCIOLTO.

Ne me réſiſte plus.

CALISTE, *ſe jettant aux genoux de Sciolto.*

Ah ! Seigneur, ſi jamais j'eus des droits ſur votre ame,
Ces droits chers & ſacrés, ma douleur les réclame.
Je ne viens point, hélas ! indocile à vos loix,
En faveur d'un Amant combattre votre choix ;
Ce n'eſt point Altamont, c'eſt l'hymen que j'abhorre.
Pourquoi me ſéparer d'un pere que j'adore !
De vos nobles deſtins ne me détachez pas.
Mon pere, je vivrai, je mourrai dans vos bras.
Que m'importe un Epoux & le reſte du monde ?

SCIOLTO.

Leve-toi ... ſors enfin de ta douleur profonde.
Va, je t'aime toujours.... Mais voi ſi ma bonté
Doit, au gré de tes pleurs, changer ma volonté.
Un Monſtre, dans ces murs, opprime ma vieilleſſe :
Non content de trahir, de punir ma tendreſſe,

Sa haîne, enveloppant l'État dans ſes forfaits,
A vendu la patrie aux tyrans que je hais.
Ma fille, tu frémis! Lothario....

CALISTE

Ce traître!
On dit qu'à vos regards il vient de reparoître.
L'ingrat, que vouloit-il?... Ah! mon pere, combien
Mon cœur a redouté ce fatal entretien!

SCIOLTO.

A l'oubli de mes dons il ajoûte l'outrage,
Il t'aime.

CALISTE.

Lui!... l'amour s'unit-il à la rage!
Ah! qu'importe après tout? Dans les cœurs corrompus
L'amour même, l'amour eſt un crime de plus.
Qu'il meure! puniſſez & ſes feux & ſa haîne.
Vengez l'État & vous.

SCIOLTO.

Loin de nous on l'entraîne.
Les jours de cet ingrat malgré moi me ſont chers:
Aux Corſes mutinés il va porter des fers.
Il va partir .... il part.

CALISTE.

Tombe ſur moi la foudre!
Il part!... Vous l'ordonnez!... Il a pû s'y réſoudre!

SCIOLTO.

Qu'entends-je ? Me trompé-je ? Où s'égarent tes vœux ?

CALISTE.

Ce n'eſt pas ſon exil, c'eſt ſa mort que je veux.
Qu'il périſſe !... à ma honte, à la vôtre, il reſpire !
Des bouts de l'univers il peut encore vous nuire.
Chaque inſtant de ſa vie eſt un inſtant d'horreur.

SCIOLTO.

Réſerve à nos tyrans cette noble fureur.
O ma chere Caliſte, ô toi, l'eſpoir de Gêne,
Pourſui, ma fille, & prend l'ame d'une Romaine,
L'ame de ces Héros, de ces grands Citoyens,
La gloire de nos murs, mes ayeux & les tiens.
Sais-tu que dans ce jour tombe la tyrannie;
Que d'un Doge odieux l'ambition punie
Va voir, dans nos remparts, triompher le Sénat,
Et remettre en nos mains les rênes de l'État ?
De notre liberté ton hymen eſt le gage.
Nous briſons aujourd'hui le joug de l'eſclavage :
Déjà même Altamont, pour prix de ſa vertu,
Du rang de Sénateur vient d'être revétu ;
Et Fieſque & Doria, ces fils de la patrie,
Voilà les Conjurés que l'honneur t'aſſocie.

Marche d'un pas ſuperbe à côté des Héros.
Sois mon ſang, ſois ma fille, & vien finir mes maux.

CALISTE.

Jour affreux !

SCIOLTO.

Dans une heure aux Autels on s'aſſemble :
Ton hymen célèbré, le fer brille.

CALISTE, *à part.*

Je tremble !

SCIOLTO.

On court dans leurs Palais enchaîner nos tyrans.

CALISTE.

Ainſi du bien public mes malheurs ſont garans !
Ah ! ſans doute, il manquoit à l'hymen qu'on apprête
Le ſanglant appareil de cette horrible Fête !
Dieux ! parmi les combats, les flammes, les débris....
Vous me glacez d'effroi !

SCIOLTO.

Tu ſauve ton pays.
J'ai ſouffert juſqu'ici tes pleurs, ta réſiſtance :
Mais j'attends plus de zèle & plus d'obéiſſance.
Il y va de ta gloire, il y va de tes jours ;
De mon heureux projet il faut ſuivre le cours.

Enfin, parmi les ſoins dont mon ame eſt remplie,
Songe que les plus grands ſont ceux de la Patrie ;
Et qu'un Républicain, qui ſe livre à ta foi,
Si tu trahis l'État, le vengera ſur toi.
Je te laiſſe y penſer ; dans une heure on t'appelle.

SCENE IV.

CALISTE, LUCILE.

CALISTE.

DANS une heure, Lucile ! ô diſgrace cruelle !

LUCILE.

Madame, déſormais quels affronts craignez-vous ?
L'ingrat Lothario fuit loin de votre époux.

CALISTE.

Nos nœuds en ſeront-ils moins ſouillés par le crime ?
Va, cette fuite ajoûte au malheur qui m'opprime.
Il ſemble que mes pas, d'écueils environnés,
Dans des piéges nouveaux ſoient ſans ceſſe entraînés.
Quels ſont donc ces projets de haine & de vengeance ?
On s'arme dans le Temple ! on attend ma préſence !
C'eſt moi qui dois guider un peuple d'aſſaſſins !
Pompe digne en effet de l'hymen que je crains !

Viens, il eſt des momens, où notre ame égarée
Veut mériter les maux, dont elle eſt déchirée.
Je ne ſais qui m'arrête.... Ah ! ce fatal départ....
Mais, s'il étoit encore au ſein de ce rempart !

LUCILE.

Madame, quel projet ! Dieux ! & qu'oſez-vous dire ?

CALISTE.

Je rougis des tranſports que le malheur m'inſpire !
Mais l'innocence eſt-elle encore en mon pouvoir ?
Allons, Lucile, allons, ſuivons mon déſeſpoir.

Fin du ſecond Acte.

ACTE

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

CALISTE, MONTALDE.

CALISTE.

NON, je ne puis ſouffrir le départ du perfide.
Ne me demandez point quel intérêt me guide ;
Ce Monſtre, malgré moi, préſide à mes deſtins.
Qu'il demeure .... il le faut.

MONTALDE.

Madame que je crains....

CALISTE.

Il fuit ?

MONTALDE.

Déjà la voile aux vents abandonnée....
Mais, de quel ſoin votre ame eſt-elle importunée ?
Ah ! que Lothario quitte à jamais ces bords !
Cruel dans ſes forfaits, il l'eſt dans ſes remords.

CALISTE.

Quel diſcours ?

MONTALDE.

Pardonnez ... votre vertu ... ſon crime...

CALISTE.

J'entends ! Il a comblé le malheur qui m'opprime !
De ſon lâche triomphe il a ſemé le bruit !
On oſe m'en parler ! Montalde en eſt inſtruit !
Ah ! du moins, inconnue au milieu de mes peines,
Je cachois dans la nuit la honte de mes chaînes !
Mais qu'un monſtre, aux affronts dont il pût m'accabler,
Ajoûte encore celui d'oſer les révéler,
Qu'il veuille que Caliſte, en ſpectacle livrée,
Aux yeux du monde entier vive deshonorée,
Qu'il m'oblige à ſouffrir, dans ces momens d'horreurs,
L'offenſante pitié du témoin de mes pleurs ;
C'en eſt trop ! Je ſuccombe à cet excès d'injure.

MONTALDE.

Le repentir....

CALISTE.

N'eſt point dans ſon ame parjure.
O Ciel ! Et ſur nos bords j'allois le retenir !
Non, non : je m'abandonne à mon triſte avenir.
Ah ! tout céde au tourment de le voir, de l'entendre !...
Qu'eût-il fait, après tout, & qu'en pouvois-je attendre ?
Sa haîne & ſon amour ont d'égales fureurs.
Oui, qu'il fuie & me laiſſe à toutes mes douleurs.

Le regret n'a point part au courroux qui m'anime ;
Il eſt affreux d'aimer ceux que l'on méſeſtime.

MONTALDE.

Lothario....

CALISTE.

Qu'il parte ... Il eſt un Ciel vengeur.
Sur ces Mers, où déjà l'entraînoit ſon malheur,
Que ſon vaiſſeau, briſé par l'effort des orages,
Le laiſſe ſans ſecours, éloigné des rivages !
Que d'écueils en écueils, de rochers en rochers,
Sa mort ſe multiplie ainſi que ſes dangers ;
Et qu'enfin le tonnerre, ouvrant le ſein des ondes,
Le conſume englouti ſous leurs vagues profondes.
Vous, foible & digne ami du Tyran que je hais,
Vous m'avez fait rougir ... ne me voyez jamais !

MONTALDE.

Reſpectons ſa douleur.

SCENE II.

CALISTE, *ſeule.*

CRUELLE deſtinée,
Je ſuis donc ſans retour à tes loix enchaînée !
Du gouffre de mes maux de quel côté ſortir ?
Quoi, par-tout des forfaits ! par-tout le repentir !
Dans le Temple, où m'entraîne un Pere inéxorable,
Il faut m'humilier ſous le joug qui m'accable !
Il faut à mon pays ſacrifier l'honneur !
Tout, juſqu'à la vertu, coûte un crime à mon cœur.
D'un ſexe impérieux eſclaves que nous ſommes,
Dépendrons-nous toujours du caprice des hommes ?
Chez eux, les noms ſacrés & de Pere & d'Epoux
Nous cachent des Tyrans ou des Maîtres jaloux.
Heureuſes cependant, lorſque notre imprudence
Des titres de l'Amour n'accroît pas leur puiſſance !
Ces fiers Adorateurs, ces ſuperbes Mortels,
Sous le faux nom d'Amans, ſont encor plus cruels.

SCENE III.

CALISTE, LUCILE.

CALISTE, *avec vivacité.*

EH ! bien, Lucile, eh bien ; n'eſt-il plus d'eſpérance ?

LUCILE.

Madame, le tems fuit, & le moment s'avance.

CALISTE.

Altamont & mon Pere ?

LUCILE.

Ils ſortent de ces lieux ;
Le courage & l'amour éclatent dans leurs yeux.

CALISTE.

Marchons donc aux autels où m'attend l'infamie ;
Et là, chargeons le Ciel des horreurs de ma vie.

SCENE IV.

CALISTE, LOTHARIO, MONTALDE, LUCILE.

LOTHARIO.

NON, je ne reçois point ſes barbares adieux.
(*A Montalde qui ſe retire.*)
Ami, veille ſur nous.

CALISTE.

Où ſuis-je ? Hélas !

LOTHARIO.

Tes yeux
Ne peuvent ſoutenir ma funeſte préſence ;
Au Ciel épouvanté tu demandes vengeance,
Mais je viens te l'offrir.

CALISTE.

Lucile, ſoutien-moi.

LOTHARIO, *préſentant un poignard à Caliſte.*

Prend ce fer vengeur, frappe & calme ton effroi.

CALISTE.

C'eſt moi qui veux la mort, moi qui vis mépriſable.
Cruel, Montalde ſçait....

LOTHARIO, *vivement.*

Que je ſuis ſeul coupable....

Toi, mourir !... ſi je fus & barbare & jaloux,
Si la peur de te perdre égara mon courroux,
Tremble, n'augmente point le trouble où je me livre.
Ton cœur eſt innocent, il eſt pur, tu dois vivre;
Tu le dois, je le veux.

CALISTE.

Hélas ! ces triſtes jours,
Dont ta flamme odieuſe empoiſonna le cours,
A de nouveaux périls tu les livres encore.
Mon pere....

LOTHARIO.

Le barbare ! Ah ! combien je l'abhorre !
A mes vrais ſentimens garde-toi d'imputer
Les coupables excès, où j'ai pû m'emporter.
Ton Pere !... va, ſans lui l'Amour t'eût reſpectée.
Sur l'heureux Altamont ſa faveur arrêtée,
Son choix, qui du Perfide autoriſoit les vœux,
L'aſpect de mon Rival, ſon audace, ſes feux;
Tout frappa mes eſprits d'une fureur ſoudaine....
Le crime de l'Amour fut commis par la haine.

Ne croi pas que je veuille excuſer mes tranſports.
Tremblant, déſeſpéré, ſuivi de ſes remords,
L'Amant impétueux, qui te plaint, qui t'outrage,
Frémit à tes genoux de douleur & de rage.

Tu le connois, pardonne & crain de l'irriter.

CALISTE.

Le refus de la mort peut ſeul m'épouvanter.
Ah ! ſi de la pitié la voix plaintive & tendre
A ton ame infléxible eût pû ſe faire entendre,
Ton bras auroit fini mes jours infortunés,
Mes lamentables jours, au mépris deſtinés.
Tant d'affronts, tant de maux n'ont-ils pû te ſuffire ?
Penſes-tu m'émouvoir, penſes-tu me ſéduire
Par ces larmes, ces cris, ces vains emportemens,
Preſtige accoutumé des vulgaires Amans ?
C'eſt en vain que ta rage, au comble parvenue,
Sous le nom de remord ſe déguiſe à ma vue :
Au travers de ce voile, utile à tes fureurs,
Je lis tes noirs chagrins, tes honteuſes douleurs.
Barbare, qui peut-être, en implorant ta grace,
Gémis de ma vertu plus que de ton audace ;
Né fourbe, né cruel, nourri dans les forfaits,
Tu reſpires ma honte, & ne m'aimas jamais.

LOTHARIO.

Je ne t'ai point aimée !... Arrête ; cette injure
Mêle trop d'amertume aux regrets d'un parjure.
Amant audacieux, ſans honneur & ſans foi,
J'ai mérité ce titre, & je l'attends de toi :

Mais nier mon amour, déſavouer ma flamme,
Croire ton infortune étrangére à mon ame:
Quand je remplis ces lieux des cris du repentir,
Quand je ſens tous les maux qu'un mortel peut ſentir;
Ne voir dans mes douleurs que des peines légéres,
Dans des larmes de ſang voir des pleurs volontaires;
C'en eſt trop! tu m'as fait par ces nouveaux tranſports,
Souffrir plus que mon crime & plus que mes remords.

CALISTE.

Fui donc, & loin de moi remplis ta deſtinée.
Pars.

LOTHARIO.

Ah! qu'ordonnes-tu?

CALISTE.

Laiſſe une infortunée:
Je me livre à mon ſort, je t'abandonne au tien.
Fui, dis-je .... je rougis de ce lâche entretien.

LOTHARIO.

Quel trouble!

CALISTE.

Je m'arrache au crime où tu m'entraînes.
De ton fatal aſpect purge les murs de Gênes;
Crain mon pere, crain moi, ne revoi point ces lieux.
Va, pars, meurs, je mourrai; voilà tous mes adieux.

LOTHARIO.

Je ne te quitte point ! à ces cris, à ces larmes,
A la mort, dont les traits défigurent tes charmes,
J'entrevois des malheurs que tu veux me cacher....
Ton ame dans mon ſein n'oſe les épancher ;
Mais j'en crois ce courroux, ces plaintes, ces menaces ;
Mes yeux plus éclairés s'ouvrent ſur tes diſgraces.
Sciolto.... Son nom ſeul glace mes ſens d'effroi !
Que fait-il, & d'où vient qu'il s'éloigne de moi ?
Peut-être t'accablant du poids de ſa colere....
Ah ! je cours me venger !

CALISTE.

Et de qui ?

LOTHARIO.

De ton pere...
Tu pleures ! Ah ! Pardonne au trouble où tu me vois.
Malheureux, je menace & ſupplie à la fois !
Indigne de t'aimer, je ſens que je t'adore.
Je redoute un Rival, ou plûtôt je l'abhorre.
Dans ce déſordre affreux retiens ici mes pas :
Que ſçais-je ? Je craindrois d'enſanglanter mon bras.
Eh ! bien, oſe venger l'Amour & la Nature :
Caliſte, que ce fer, teint du ſang d'un Parjure,
Atteſte au monde entier mes remords, tes vertus ;
Préviens un furieux qui ne ſe connoît plus.

CALISTE.

N'en doute point, Ingrat ; j'ai deſiré ta perte.
A mes vœux empreſſés les mortels l'ont offerte ;
Le Ciel, moins équitable, a pû la négliger ...
Que dis-je ? Il m'intéreſſe à ton propre danger.
Je n'enviſage, hélas ! dans ma triſte vengeance,
Qu'un malheur plus certain, des maux ſans eſpérance ;
Et, libre d'obtenir ta fuite ou ton trépas,
Mon cœur intimidé ne les accepte pas.
Tout ſe préſente à moi ſous un aſpect barbare :
Ces armes ... ces ſoldats ... ces vaiſſeaux qu'on prépare...
Dans le piége, où tu cours, mes pas embaraſſés...
Que ſçais-je ?... Mes ſanglots doivent t'en dire aſſez.
Quelle femme jamais fut plus infortunée !
De quels liens affreux m'as-tu donc enchaînée ?
L'inſtant, qui doit les rompre, eſt horrible pour moi.

LOTHARIO.

Quel étrange diſcours ? Achéve, explique-toi.
Ces mots interrompus...

CALISTE.

Dans ma douleur extrême,
Sçai-je ce que je dis ? Je m'ignore moi-même !

LOTHARIO.

Ah ! c'en eſt trop !...

CALISTE, *regardant profondément Lothario.*

Eh ! bien, je n'ai plus qu'un eſpoir,
D'autant plus incertain qu'il eſt en ton pouvoir.
Voudras-tu le remplir ?

LOTHARIO.

O doute qui m'offenſe !
Quel eſt-il ? Parle & céde à mon impatience.
Commande, exige tout.

CALISTE.

Abaiſſe ta fierté,
Viens aux genoux d'un Maître & d'un Pere irrité.
Sui mes pas, tu le dois : vien m'épargner un crime ;
Mais jure....

LOTHARIO.

Que dis-tu ? Le Tyran qui m'opprime
Me verroit, à ſes pieds, baiſſer un front ſoumis !

CALISTE.

Quoi ! tu peux balancer !

LOTHARIO.

Il eſt vrai, je frémis....
Mais, tu le veux..j'y cours...quel crime ?..Ah ! le perfide !
Que lui dirai-je, hélas !

CALISTE.

Laiſſe à ma voix timide,

Laiſſe à mes cris plaintifs le ſoin de l'attendrir.
Va, ce n'eſt pas à toi de vouloir le fléchir,
Malheureux, qui t'armant des bienfaits de mon Pere,
Ravis à ſon amour la Fille la plus chére!
Diſſimule ta haîne &, du moins, à ſes yeux
Affecte les reſpects, dont tu trompas mes feux.

LOTHARIO.

A quel abaiſſement l'amour va me réduire!
Ta bouche me l'ordonne, & je dois y ſouſcrire;
Mais, après cet effort ſur mon orgueil, ſur moi,
Puis-je implorer ma grace & l'obtenir de toi?

CALISTE, *avec nobleſſe.*

Qu'oſes-tu demander? Dans ta fureur extrême,
Ne m'as-tu pas rendue indigne de toi-même?
Mépriſable à tes yeux, aux yeux de l'Univers,
J'irai loin de ces murs, dans l'ombre des deſerts,
Enſevelir ma vie & ton crime & ma honte.
Heureuſe, ſi le Ciel, par la mort la plus prompte,
Retranche, au gré des vœux de ce cœur opprimé,
Les jours où je te hais & ceux où je t'aimai.
Mais le tems preſſe, vien....

LOTHARIO.

Oui, je te ſuis.

SCENE V.

Les Acteurs précédens, MONTALDE.

MONTALDE.

ARRÊTE.
Au fer des aſſaſſins vas-tu porter ta tête ?
De Gardes, de Soldats ce Palais eſt rempli.
Je te dis à regret....

LOTHARIO.

Mon ſort eſt accompli
Je péris trop heureux.

MONTALDE.

Eh ! quoi, loin de te plaindre....

LOTHARIO.

Va, ma mort eſt trop belle, & je ne puis la craindre.
Caliſte, il eſt donc vrai ? Tu plaignois mes malheurs !
Ton Pere veut ma tête & tu verſes des pleurs !

CALISTE.

Qu'entends-je ? Jour affreux !

LOTHARIO.

Qu'il vienne & me puniſſe ;
Je mourrai .... tu vivras .... on nous rendra juſtice.

SCENE VI.

Les Acteurs précédens, UN GÉNOIS, *de la Suite de Sciolto.*

LE GÉNOIS.

MADAME... (*A Caliſte.*) (*Appercevant Lothario.*) Vous, Seigneur, tranquile en ce Palais!
Doria, ſur la Flotte accuſant vos délais,
Se plaint d'une lenteur qui l'enchaîne au rivage.
On vous attend; volez.

LOTHARIO.

Quel étonnant langage?

LE GÉNOIS, *à Caliſte.*

Vous, Madame, aux Autels allez joindre un Epoux.

CALISTE.

Malheureux, qu'as-tu dit?

LE GÉNOIS.

Altamont...

CALISTE.

Laiſſe-nous.

(*A Lothario.*)
Eh bien, tout eſt connu! tu vois ma deſtinée!

LOTHARIO.

De cet indigne hymen la pompe eſt ordonnée!

CALISTE.

De ton funeſte amour voilà quels ſont les fruits!
Heureuſe, cependant, ſi ta haîne....

LOTHARIO.

Pourſuis....
Ou plûtôt, cours, Ingrate, aux Autels du Parjure;
Va, tu n'entendras plus ni plainte, ni murmure.

(*Après un ſilence.*)

C'eſt donc, à ce deſſein, qu'on preſſoit mon départ?
La Fête commençoit, & je fuyois trop tard.
On craignoit que mes mains, vengeant tes perfidies,
Ne troublaſſent le cours de ces nôces impies.
A ces coupables nœuds ton cœur a conſenti!
Le Temple ... tout eſt prêt ... que ne ſuis-je parti!
Non, non; je ne veux point rompre cet hyménée,
Va rejoindre l'Epoux à qui tu t'es donnée.
Ma juſte inimitié ſe ranime aujourd'hui;
Que ta honte me venge & retombe ſur lui.

CALISTE.

Oui, j'embraſſe en mourant l'écueil où je me briſe.
Je vois qu'en vains efforts mon déſeſpoir s'épuiſe:
Je vois tous les malheurs dont tu vas m'accabler.
O Ciel! quel vain preſtige avoit pu m'aveugler!

A ces lâches tranſports il eut fallu m'attendre;
Je frémis de te voir & frémis de t'entendre.
N'importe, viens au Temple; & là, d'un œil ſerein;
Obſerve ſi mon cœur ſuit le don de ma main.

LOTHARIO, *après un moment de ſilence.*

Moi, ſouffrir cet hymen! tu l'eſpéres peut-être?
Tu me hais... Mais, enfin, je veux punir un traître.
Si jamais à l'amour un plaiſir fut égal,
Je le ſens; c'eſt celui d'immoler ſon rival,
D'arracher de ſon cœur le cœur de ſon amante...
Ah! je vais le goûter; & ma rage contente,
Dans ce jour de terreur, ne ſuſpendra ſes coups,
Qu'après avoir uni ton pere & ton époux.

CALISTE.

Barbare!

LOTHARIO.

C'en eſt fait.

SCENE VII.

Les Acteurs précédens, SCIOLTO, GARDES.

SCIOLTO, *à Lothario.*

TOI, dans ces murs ? perfide !
Viens-tu pour m'y braver ? Quelle fureur te guide ?
Au Palais des tyrans porte tes pas impurs ;
Ou plutôt vers le port...

LOTHARIO.

Je reſte dans nos murs,
Tremble.

SCENE VIII.

SCIOLTO, CALISTE, LUCILE, GARDES.

SCIOLTO.

PARLE ; à tes yeux quel motif le raméne ?

CALISTE.

Ne connoiſſez-vous pas ſon amour & ſa haîne ?
Caliſte à vos projets ceſſe de s'oppoſer,
Mon pere, de ma main vous pouvez diſpoſer.

Lothario vous brave ; & ſa rage égarée
Oſe encore menacer votre tête ſacrée.
Donnez, Seigneur, donnez ou retenez ma foi ;
Songez à vous ſauver, vengez-vous, vengez-moi.

SCENE IX.

SCIOLTO, GARDES.

QUE dois-je préſumer ? ô pere déplorable !
Quoi, mon ſang ! quoi ! ma fille !... elle ſeroit coupable ?
Tant de ſoins, tant d'amour n'auroient.. Ciel !

SCENE X.

ALTAMONT, SCIOLTO, GARDES.

SCIOLTO.

AH mon fils,
Lothario demeure, & nous ſommes trahis !

ALTAMONT.

Je le ſais ; mais Caliſte, à vos ordres ſoumiſe,
Va nous ſuivre aux autels, & tout nous favoriſe.
Les traîtres périront.

SCIOLTO.

Il n'y faut plus penſer.

ALTAMONT.

A d'illuſtres deſſeins pourquoi donc renoncer ?
Un ennemi de plus, ſi foible dans ſa haîne,
De vos vaſtes projets doit-il rompre la chaîne ?
Ah ! qu'il reſte en ces lieux : je ſens que mon courroux
S'irrite, impatient de lui porter mes coups.
Du mépris des tyrans donnons l'exemple au monde.
Un peuple libre & fier dans ces murs nous ſeconde :
Et Fieſque & Doria commandent dans le port,
Nos heureux Conjurés ſont les maîtres du fort ;
Enfin, n'avons-nous pas, pour venger la Patrie,
Ces braves habitans des Monts de Ligurie,
Qui, du haut des rochers cultivés par leurs mains,
Fondent ſur les tyrans & changent nos deſtins ?

SCIOLTO.

Oui, j'embraſſe un parti cruel, mais néceſſaire.
De nos deſſeins, peut-être, on connoît le myſtére,
Peut-être à nos tyrans ſont-ils ſacrifiés ?
Dans des tems orageux, ces murs fortifiés
Du moins, à leur abri, nous permettront d'attendre
Un peuple de vengeurs, armé pour nous défendre.
Au temple & dans ces lieux diſpoſez mes ſoldats.
Mon fils, puiſqu'il le faut, ſoyons prêts aux combats.

Fin du troiſiéme Acte.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

LUCILE, *ſeule.*

O Triomphe du crime ! ô jour épouvantable !
Plus d'honneur, plus de gloire, & Caliſte eſt coupable.
Caliſte eſt dans le Temple ; elle-même a voulu
L'hymen, que rejettoit ſon cœur irréſolu.
Tantôt, malgré mes pleurs, infléxible & ſévère
Sa vertu réſiſtoit aux volontés d'un pere :
Et lorſque Sciolto veut révoquer ſes loix,
Elle exige des nœuds dédaignés tant de fois !
Mais, pourquoi ſa douleur plus ſombre & plus tranquille
Vient-elle d'éloigner ſa fidelle Lucile ?
Pourquoi ne puis-je au Temple accompagner ſes pas ?
Ces apprêts de la mort, cet hymen, ces combats...
Caliſte qui, peut-être éperdue, égarée,
Saiſit l'inſtant d'armer ſa main déſeſpérée ;

Tout me remplit d'effroi... Seule dans ce Palais,
Je friſſonne... Je cour & ne ſais où je vais.
Mais, quel mortel ici fond & ſe précipite ?
Vient-il mettre le comble au trouble qui m'agite ?

SCENE II.

MONTALDE, LUCILE.

LUCILE.

Ah ! Montalde !

MONTALDE.

Caliſte eſt-elle dans ces lieux ?
Parlez.

LUCILE.

Que voulez-vous ?

MONTALDE.

Parlez : au nom des Cieux,
Venez, guidez mes pas vers cette infortunée.

LUCILE.

Caliſte eſt aux autels.

MONTALDE.

Non, non, plus d'hyménée.

LUCILE.

O Ciel! ſe pourroit-il...

MONTALDE.

Entendez-vous ces cris,
Ce choc tumultueux d'armes & de débris?
Caliſte!... ſon malheur m'arrache encor des larmes.
Ah! ſi vous l'aviez vue, au milieu des allarmes,
Embraſſer les autels pour l'hymen préparés,
Frapper, meurtrir ſon ſein... Lucile, vous pleurez!
Oui, pleurez... voyez-là, victime involontaire,
Aux genoux d'Altamont, aux genoux de ſon pere,
Loin d'oſer prononcer de coupables ſermens,
Ne pouſſer que ſanglots, que longs gémiſſemens:
Du torrent de ſes pleurs leurs mains ſont arroſées...
Du temple, cependant, les portes ſont briſées;
Lothario paroît, ſuivi de ces vengeurs,
De ces mêmes brigands vendus à ſes fureurs,
Il ſe fait jour, il entre au fond du ſanctuaire:
Mon criminel ami, d'une main ſanguinaire,
Saiſit Caliſte, aux yeux du Pontife en courroux.
Que d'affreuſes clameurs! que d'effroyables coups!
Sciolto, qui ſans doute avoit prévu l'orage,
Menace, & donne enfin le ſignal du carnage.

Alors vous euſſiez vû, de ces noirs ſouterrains,
Où la mort ſous le marbre enferme les humains,
Soulevant tout-à-coup les tombes révérées,
Sortir des légions au combat préparées...

Figurez-vous Caliſte au milieu des poignards,
Le front pâle, l'œil ſombre & les cheveux épars,
S'élançant, ſe jettant, pour fléchir leur colére,
Entre Lothario, ſon époux & ſon pere.
Son bras veut retenir leurs bras enſanglantés,
Tremblante elle s'écrie; » arrêtez, arrêtez!
» C'eſt Caliſte, c'eſt moi qu'il faut qu'on ſacrifie,
» Moi, qui vous trahis tous, qui déteſte la vie!
On répond à ces cris, par ces cris différens:
VIVE LA LIBERTÉ! PÉRISSENT LES TYRANS!

Frégoſe alors, Frégoſe, en Prêtre ſacrilége,
Vient ſouiller du lieu ſaint l'auguſte privilége.
Le beau-pere, le gendre & ſon cruel rival,
Gêne entiére combat dans ce moment fatal.

LUCILE.

Au milieu des horreurs de ce trouble funeſte,
Que fait Caliſte?... Hélas! que m'importe le reſte!

MONTALDE.

Eh! voilà le motif qui m'amène en ces lieux.
J'ai crû que ce Palais l'offriroit à mes yeux.
Pendant ces mouvemens, du Temple elle eſt ſortie;
Lothario ſuivoit ſa marche appeſantie,
Peut-être épioit-il l'inſtant de l'enlever.

SCENE III.

LOTHARIO, CALISTE, MONTALDE. LUCILE.

(*Lothario pourſuit Caliſte, & l'arrête lorſqu'elle eſt vers le milieu de la Scène. Montalde s'oppoſe aux efforts de Lothario.*)

MONTALDE.

ARRÊTE!

LOTHARIO, *furieux.*

Laiſſe-moi!

MONTALDE.

Non, je veux t'obſerver.

LUCILE, *à part.*

Courons vers Sciolto.

CALISTE, *ſe jettant dans un fauteuil.*

Suis-je aſſez confondue ?
Quoi ! tu pourſuis encore une femme éperdue !
Monſtre, ſors de ces lieux.

LOTHARIO.

Non, ne l'eſpére pas.
La vengeance & l'amour m'attachent ſur tes pas :
De ton hymen, ici, je veux laver l'outrage.

CALISTE.

Eh bien ! venge-toi, frappe ! épuiſe enfin ta rage.

LOTHARIO.

Je dédaigne tes cris, perfide ! tu n'as plus
Cet empire, uſurpé par tes fauſſes vertus,
Ce pouvoir inconnu, cet aſcendant ſuprême,
Que mon cœur étonné te donnoit ſur lui-même.
Je viens de t'arracher des bras de ton époux,
Le crime déſormais eſt égal entre nous.
Tu perds par ton hymen le droit de me confondre ;
Je t'accuſe à mon tour, c'eſt à toi de répondre.

CALISTE.

Quoi ! j'étois réſervée à ce comble d'horreur !
Du moins, en l'arrachant, n'avilis point mon cœur.
Tu m'accuſes, barbare ; & ſi l'on veut t'en croire,
J'ai cherché dans l'hymen mon bonheur & ma gloire.

Moi-même de ces nœuds je formai le tiſſu...
Tigre, que les rochers dans leurs flancs ont conçu,
Ne pouvois-tu tantôt lire ma réſiſtance
Dans mes pleurs, dans mes cris, même dans mon ſilence?
Juge ſi cet hymen me rempliſſoit d'effroi!
Cruel, j'ai ſouhaité qu'il fût rompu par toi,
Par toi qui, n'inſpirant ni l'amour ni l'eſtime,
Aux vertus d'Altamont n'oppoſes que ton crime;
Qui n'as, ſur ton rival, que l'avantage affreux
D'avoir trompé le cœur, qu'il voulut rendre heureux.
Ta haîne pour mon pere inflexible, obſtinée,
Aux pieds de nos autels, malgré moi, m'a traînée.
J'ai cru que Sciolto, pourſuivant ſes deſſeins,
T'uniroit aux tyrans combatus par ſes mains;
J'ai cru que, dans le trouble où Gênes eſt plongée,
Je ſerois aiſément ou perdue ou vengée.
Le Ciel anéantit & l'un & l'autre eſpoir;
Je vis encore, & vis ſoumiſe à ton pouvoir.
Non, que de mon hymen la honte prévenue
Te rende déſormais plus coupable à ma vue:
Mais que t'a fait mon pere, & pourquoi ta fureur
L'a-t-elle environné du glaive deſtructeur?
Hélas! il ignoroit que tes feux ſacriléges
Avoient ſur Altamont de honteux priviléges.

Des tyrans qu'il combat ne deviens-tu l'appui,
Que pour l'aſſaſſiner & me perdre avec lui?
J'eſpérois...

LORHARIO.

Connoi donc le pouvoir de tes larmes.
Cette ville eſt en proie au tumulte des armes,
On attaque, on repouſſe; une égale valeur
Ne laiſſe aucun parti ni vaincu, ni vainqueur:
Un ſignal, un ſeul mot échappé de ma bouche
Pourroit... N'irrite point un mortel né farouche;
Et ſi de Sciolto tu veux ſauver les jours,
Vien, ſui-moi.

CALISTE.

Dans quels lieux? Parle, achéve & j'y cours.

LOTHARIO.

A ces mêmes autels, parés pour mon injure,
Vien me jurer la foi que mon amour te jure,
Vien m'unir à ton ſort par un nœud ſolemnel,
M'épouſer, en un mot.

CALISTE.

T'épouſer! toi, cruel?

LOTHARIO.

Ton pere à ce prix ſeul obtiendra la victoire.

CALISTE.

Un triomphe, à ce prix, ſeroit acquis ſans gloire;
Il m'en déſavoûroit.

LOTHARIO.

Ingrate, que dis-tu?

CALISTE, *noblement.*

Je ne me pare point d'un faſte de vertu:
Voici l'affreux moment où tu dois me connoître.
Perfide, je t'aimai, j'en rougis; mais peut-être
Le ciel attachoit-il le bonheur de mes jours
A celui de te plaire & de t'aimer toujours.
Tu ſais trop quel affront j'ai reçu de ta rage;
Et ma main deviendroit le prix de cet outrage?
Dût ton bras, ou la foudre, enſanglanter ces lieux,
Dût Caliſte elle-même, en ce jour odieux,
Sur les reſtes fumans de ſa famille entiére,
Mourir de mille morts & mourir la derniére;
J'oſe ici t'annoncer ma haîne & mes refus.
Qui me put avilir ne m'eſtimeroit plus:
Et dans les longs dégoûts d'un bonheur légitime,
Rougiroit d'un hymen précédé par le crime.
Rien n'égale l'horreur de m'unir avec toi.

MONTALDE.

A quels titres peux-tu redemander ſa foi?

Les tiens ne ſont fondés que ſur la violence.
Malheureux, qui toujours opprimant l'innocence,
Crois par des attentats juſtifier tes droits;
Qui places ſous ſes yeux, pour contraindre ſon choix,
Près des flambeaux d'hymen, la torche funéraire,
Et mets encore à prix la tête de ſon pere!

LOTHARIO, *avec fureur.*

La cruelle! ſes vœux vont être ſatisfaits:
Pour la premiére fois, je ſens que je la hais.
S'il lui reſtoit encore quelque droit ſur mon ame,
C'eſt dans des flots de ſang que j'éteindrai ma flame.
Je vais punir...

CALISTE.

Eh bien! par mes funeſtes jours,
De tes aſſaſſinats commence ici le cours.
De mon pere irrité ſauve-moi les approches,
Epargne moi ſes cris, ſes plaintes, ſes reproches;
Ses reproches affreux, d'avoir trahi pour toi
Le ſecret de l'Etat, ſa tendreſſe & ma foi.
Le poids de l'infortune entraîne vers le crime
L'ame la plus conſtante & la plus magnanime;
Mets un terme aux tourmens de mon cœur éperdu!
Je tombe à tes genoux; que mon ſang répandu...

SCENE IV.

SCIOLTO, CALISTE, LOTHARIO, MONTALDE, LUCILE.

SCIOLTO, *en entrant, à Lucile.*

LUCILE, il n'eſt plus tems!.. que vois-je ? quoi ma fille
Aux pieds de ce barbare avilit ſa famille !
Quel ſpectacle d'horreur s'offre encore à mes yeux ?

CALISTE.

Mon pere !

SCIOLTO.

Fui, perfide, & fui loin de ces lieux ;
Tu m'as trahi.

CALISTE.

Mon pere !

SCIOLTO.

Ote-toi de ma vue.

CALISTE.

Ne déſeſperez point votre fille éperdue !

SCIOLTO.

Tu m'as trahi, te dis-je, & le Doge a vaincu :
Frégoſe enfin l'emporte.

LOTHARIO.

Il triomphe, dis-tu ?

SCIOLTO.

Le fourbe tonne au nom du Dieu qui le condamne :
A l'abri d'un pouvoir moins ſacré que profane,
Ce monſtre fait ſervir à ſon ambition
Les dehors impoſans de la Religion ;
Le crédule Génois tremble ſous l'anathême.
J'ai vu ce peuple eſclave, ennemi de lui-même,
Au pied de ſes autels adorer l'impoſteur.
D'un triomphe ſi beau va partager l'honneur ;
Il eſt digne de vous... & toi, fille infidelle,
Dévoile à mes regards la vérité cruelle ;
Apprend-moi des forfaits que j'ai dû ſoupçonner.
Vaincu, trahi par toi, rien ne peut m'étonner.

LOTHARIO, *à Caliſte qui tire de ſon ſein une lettre, & qui paroît décidée à tout avouer.*

Caliſte !

CALISTE.

Puiſqu'il faut que mon ſort s'éclairciſſe,
Que la honte du moins ſoit ton premier ſupplice.
Vous, mon pere, croyez qu'il en coûte à mon cœur
Pour porter le flambeau dans cette nuit d'horreur ;
Pour ouvrir à vos yeux l'impénétrable abîme,
Où j'ai caché long-tems les outrages du crime.

Mais

Mais il le faut... Hélas ! mon ſilence a produit
Les maux accumulés, dont la foule nous ſuit.
Cette lettre fatale....

(*Elle tire de ſon ſein la lettre, dont il eſt queſtion au ſecond Acte, & dont le contenu eſt indiqué.*)

LOTHARIO.

Arrête !

CALISTE.

Non, perfide ;
De ton ſort & du mien que ce moment décide.
Seigneur, dans cet écrit mes malheurs ſont tracés ;

SCIOLTO.

Donne.... Quoi ! tu frémis !

CALISTE.

Vous-même, frémiſſez.

SCIOLTO.

Je reconnois les traits d'une épouſe adorée. (*Il lit.*)

LOTHARIO.

A quel emportement ta douleur s'eſt livrée ?

CALISTE.

O terre, entrouvre-toi ! que ton obſcurité
Me dérobe aux regards d'un père épouvanté !
Ah ! Lucile, où fuir ?

SCIOLTO, *tirant ſon épée, & s'élançant vers Lothario.*

Frappe, ou donne-moi ta vie.

LOTHARIO, *tirant auſſi ſon épée.*

Fier & foible ennemi, que prétend ta furie ?

SCIOLTO.

Frappe, te dis-je, ou meurs.

CALISTE, *ſe jettant entre ſon pere & Lothario.*

Arrêtez, inhumains.

Ah ! tournez contre moi vos parricides mains !

(*Elle tombe évanouie dans un fauteuil.*)

SCIOLTO.

Lâche, tu m'as rendu le plus malheureux pere !

LOTHARIO.

L'un & l'autre étouffons une aveugle colére.

Sans m'excuſer ici ſur ta propre fureur,

Je m'offre à réparer mon crime & ton malheur.

Ah ! du moins, prend pitié de ta fille expirante !

Qu'un lien plus heureux....

SCIOLTO.

Quoi ! ta bouche inſolente

Oſe atteſter des droits acquis par tes forfaits !

Va, tu peux me haïr autant que je te hais.

Ce cœur fait mieux que toi ce que l'honneur commande.
Ce n'eſt point ton hymen que ma gloire demande ;
C'eſt ta mort : entre nous il n'eſt que ce traité.
Si la loi des tyrans, ſi la néceſſité
Entraînoit aux autels ma fille infortunée,
N'en doute point, cruel ; ma main déterminée,
Sur le marbre du Temple orné pour vous unir,
Immoleroit Caliſte, & ſauroit t'en punir.
Va, l'honneur offenſé ne veut que des victimes.

LOTHARIO.

N'impute donc qu'à toi ton opprobre & mes crimes :
J'allois finir tes maux, & je vais les combler ;
Tu demandes du ſang, & le ſang va couler.
J'humilierai l'orgueil qui te rend inflexible :
Barbare, tu le veux ; ce jour ſera terrible.

SCENE V.

Les Acteurs précédens, ALTAMONT.

ALTAMONT.

AH! Seigneur! & pourquoi ce déſeſpoir, ces cris?
Quel ſpectacle? Caliſte!... Elle expire!

SCIOLTO, *donnant la Lettre à Altamont.*

Tien, lis;
Dans ce fatal billet, apprend mon infortune.

ALTAMONT.

Ma gloire, mon amour, tout me la rend commune.
(*A Lothario.*)
Tyran de la vertu, lâche perſécuteur,
Sui mes pas!

LOTHARIO.

Oui, ſortons; tu préviens ma fureur.

SCENE VI.

SCIOLTO, CALISTE, *évanouie.*

SCIOLTO.

O Ciel ! ſauve Altamont & puni le coupable !
Cher & fatal objet, victime déplorable,
Caliſte !... je devrois, dans ce fatal moment,
Où ſon cœur oppreſſé ſe ferme au ſentiment,
Je devrois... quoi ! faut-il m'armer pour ſon ſupplice ?
Épargne-moi, grand Dieu, ce ſanglant ſacrifice ;
Ou, ſi l'ordre éternel le réſerve à mon bras,
Donne-moi des vertus, que je ne connois pas.

CALISTE.

Où ſuis-je ? quelle voix me rappelle à la vie ?
O mon pere ! eſt-ce vous ?

SCIOLTO.

Ton funeſte génie
Nous abandonne au glaive, & peut-être égorgé....

SCENE VII.

Les Acteurs précédens, ALTAMONT, *entrant l'épée à la main.*

ALTAMONT.

NATURE, amour, honneur, enfin; tout eſt vengé.

CALISTE.

O Ciel! Lothario....

ALTAMONT.

Je triomphe, il expire.

CALISTE, *à part.*

Malheureuſe!

ALTAMONT.

Seigneur, ſon ſang doit nous ſuffire:
Il ne lui reſte plus, dans les bras de la mort,
Que le poids de ſon crime, & l'horreur du remord.

SCIOLTO, *regardant Caliſte, & voulant pénétrer ſes ſentimens.*

Tu pleures! tu le plains?

CALISTE.

Vous obſervez mes larmes,
Barbares .... laiſſez-moi me ſaiſir de ces armes.

(*Elle ſe jette ſur l'épée d'Altamont qui s'oppoſe à ſes efforts.*)

Ah! finiſſez les maux à mes jours attachés!
Je l'aimois.

SCIOLTO.

Quel aveu!

CALISTE, *avec emportement & déſeſpoir.*

C'eſt vous qui l'arrachez.
N'en doutez point, cruels; ſans votre tyrannie,
Sans l'hymen, dont j'ai dû craindre l'ignominie,
Mon malheureux amour, combattu par l'honneur,
Alloit s'anéantir au ſein de ma douleur.
L'ombre de la retraite environnoit ma vie,
Dans ſon obſcurité vous m'avez pourſuivie.
On m'a rendue au jour; & mes yeux effrayés
N'ont vû qu'un vaſte abîme entr'ouvert ſous mes pieds:
A l'opprobre, aux affronts j'ai préféré le crime.
J'ai trahi vos deſſeins.... Frappez votre victime.
Sachez, s'il faut encore exciter vos fureurs,
Qu'à Lothario ſeul je donne ici des pleurs.
Il n'eſt plus! ſoit amour, ſoit la honte de vivre,
Dans la nuit du tombeau Caliſte veut le ſuivre.

(*Elle ſort.*)

SCENE VIII.

SCIOLTO, ALTAMONT.

SCIOLTO.

OUI, ſans doute, & c'eſt-là que je dois vous unir.
J'ai ma gloire à venger, j'ai ton crime à punir,
Et je vais....

ALTAMONT,

Quel deſſein votre ame ſe propoſe!

SCIOLTO.

Elle fuit vers l'aſyle, où ſa mere repoſe,
J'y changerai l'objet de ſes fauſſes douleurs:
Ses yeux y répandront de véritables pleurs.

SCENE IX.

SCIOLTO, ALTAMONT, LE GÉNOIS.

SCIOLTO, *au Génois.*

EH! bien, que voulez-vous? Quel trouble vous égare?

LE GÉNOIS.

A forcer ce Palais le Doge ſe prépare.
Lui-même aux aſſiégeans preſcrit l'ordre fatal,
Et de Lothario le nom ſert de ſignal;
On l'appelle à grands cris.

SCIOLTO.

Oui, je vais le leur rendre;
Mais ſanglant, tel enfin qu'ils auroient dû l'attendre.
Malheureux! nos vengeurs vont recevoir des fers!
Nos fronts, chargés du joug, d'opprobres ſont couverts.
Fille ingrate, c'eſt toi qui combles nos murailles
De ruines, de feux, d'horribles funérailles:
Ta tête en répondra.

ALTAMONT.

Quoi! vous pourriez, Seigneur...

SCIOLTO.

Les droits les plus ſacrés ſont les droits de l'honneur.

La nuit vient, & déjà ſes épaiſſes ténèbres
Enveloppent ces lieux de leurs voiles funèbres.
De l'ombre & du ſilence empruntons le ſecours ;
Au fond de ce Palais, à l'abri de nos Tours,
Vendons à nos tyrans leur ſanglante victoire.
Au ſein de l'infamie, expirons avec gloire.
Ce poignard dans mes flancs eſt prêt de s'enfoncer :
Mais ce n'eſt pas par moi que je dois commencer.
Allons.

ALTAMONT.

Où courez-vous ? ô trop malheureux pere !

SCIOLTO.

Ah ! je ne le ſuis plus ! ce nom me déſeſpere.

ALTAMONT.

Quels barbares projets il me laiſſe entrevoir !
Volons : pour les ſauver il me reſte un eſpoir.

Fin du quatrieme Acte.

ACTE V.

Le Théâtre eſt tendu de noir, & n'eſt éclairé que par une lampe. Il repréſente l'appartement où Caliſte venoit pleurer la mort de ſa mere. Son catafalque paroît dans l'enfoncement. Sur l'avant-Scéne, à l'un des côtés, eſt un lit funébre où Sciolto a fait mettre le corps de Lothario; de l'autre on voit une table, ſur laquelle eſt une coupe empoiſonnée.

SCENE PREMIERE.

CALISTE, LUCILE.

CALISTE, *s'appuyant ſur le Tombeau de ſa Mere.*

RENTRE dans le Palais, ne me ſuis point, Lucile:
Cette enceinte lugubre eſt mon dernier azile.
Malheureuſe!... Il falloit ne jamais en ſortir.
(*Elle s'avance vers la Scéne.*)

LUCILE.

A vous abandonner pourrai-je conſentir?
Vous me glacez d'effroi!

CALISTE.

Si Caliſte t'eſt chére,
Cours, revien m'informer des malheurs de mon Pere.
L'ennemi l'environne & l'aſſiége en ces lieux:
Les torches, les poignards ont effrayé mes yeux;
J'ai tout vû !... laiſſe-moi, laiſſe une infortunée
Attendre, loin du bruit, ſa triſte deſtinée.
Pars.

LUCILE.

Quoi? Vous exigez....

CALISTE.

Va, te dis-je; tes pleurs;
Ta pitié trop cruelle, irritent mes douleurs.

LUCILE.

Ah! raſſurez du moins....

CALISTE.

Tu me laiſſes ſans armes,
Que crains-tu?... Je ne puis que répandre des larmes.

SCENE II.

CALISTE, *ſeule.*

(*Caliſte après avoir conſidéré l'horreur du lieu où elle ſe trouve, parcourant le Théâtre.*)

CES funébres objets dont mes ſens ſont frappés,
Des voiles de la Mort ces murs enveloppés,
Ce lugubre flambeau. dont le jour pâle & ſombre
Luit à-peine & s'éteint dans l'épaiſſeur de l'ombre,
Ce ſiniſtre appareil, le ſilence, la nuit;
Tout convient aux forfaits, dont l'horreur me pourſuit.

(*Elle ſe rapproche du Tombeau de ſa Mere.*)

O mânes révérés! ô cendres de ma mere,
Ombre aujourd'hui terrible, & qui me fus ſi chére,
Ah combien mon aſpect doit-il t'épouvanter?
Le ſecret de mon cœur n'a pas craint d'éclater;
Tout eſt connu! ma honte eſt enfin dévoilée!

(*Elle parcourt le Théâtre.*)

Mais, que vois-je? Quel eſt ce nouveau Mauſolée?
Hélas! pour qui ce deuil, ces feſtons odieux?
Auroit-on préparé....

(*Elle ſoulève le voile qui couvre le corps de Lothario.*)

Lothario! Grands Dieux!

Phantômes de la nuit, redoutables ténébres,
O ſpectres, qui traînez vos dépouilles funébres,
Des Enfers avec vous dût ſortir la Terreur,
Jamais de cet objet vous n'atteindrez l'horreur!
Voyez-vous ſur ce front, où ſe peignoit l'audace,
Cette pâleur livide & ce froid qui le glace?
Eſt-ce là le Mortel, dont le fatal amour
Me coûte l'innocence & la gloire & le jour?
De quel ſpectacle affreux me vois-je environnée?
(*Elle s'éloigne du Tombeau, & ſe trouve près de la Table ſur laquelle eſt la Coupe.*)
Mais, à qui cette Coupe eſt-elle deſtinée?
(*Elle s'avance auprès de la Table.*)
Ah! c'eſt à moi, ſans doute; & ces triſtes apprêts,
Ce vaſe affreux, ce lit entouré de Ciprès,
Mes remords; tout me dit que la main paternelle
A préparé pour moi cette pompe cruelle.
Non, non; n'en doutons plus... Il eſt tems que mon cœur
S'apprête au ſacrifice exigé par l'honneur.
(*Elle s'aſſied, & s'appuie ſur la Table où eſt la Coupe.*)
Dans le fond de mon ame oſons porter la vue.

Mes malheurs, mes combats, ma honte inattendue,
Les ſentimens de haîne & ceux de ma pitié,
La peſanteur du joug, où mon ſort fut lié,

L'illuſion, l'amour, mon hymen déplorable,
Mon infortune, enfin, me rend-elle coupable ?
Oui, Caliſte, tu l'es .... le Sénat diſperſé,
Dans ſon propre Palais Sciolto menacé,
Frégoſe, ce barbare égorgeant ſes victimes,
Ton pays dans les fers : tremble ! voilà tes crimes.
Vien donc, ô Mort ! entend mon lamentable cri !
(*Elle porte la main à la Coupe.*)
Vien ! Mes jours ſont à toi !... Mon Pere !

SCENE III.

SCIOLTO, CALISTE.

SCIOLTO.

LA voici.
O ſoutien des Héros, amour de la Patrie,
Étouffe dans mon ſein la Nature attendrie !
Qu'un Pere, qui punit, a beſoin de vertu !

CALISTE, *à part.*

Relevons à ſes yeux mon courage abbattu,
Qu'il reconnoiſſe en moi l'éclat de ſa famille :
Soyons digne de lui.

SCIOLTO, *froidement.*

Tu fus jadis ma Fille.

CALISTE.

Malheureux le moment, où mon cœur égaré
Ceſſa de mériter ce nom doux & ſacré !

SCIOLTO.

Sçais-tu que nos tyrans n'attendent que l'aurore,
Pour lancer ſur nos toîts un feu qui les dévore ;
Qu'ils vont punir ſur nous nos projets découverts,
Ou, vainqueurs dédaigneux, nous propoſer des fers ?
J'oppoſe à nos dangers une vaine prudence.
Altamont, que ſéduit un rayon d'eſpérance,
Hors des murs du Palais par ſon zéle entraîné,
En ce moment, peut-être, expire aſſaſſiné.
As-tu prévû ces maux ?

CALISTE.

Ah ! pourquoi me les peindre ?
Je les ai tous cauſés ; je vois ce qu'il faut craindre ;
Et ma honte....

SCIOLTO.

La honte eſt un de ces malheurs,
Que ne réparent point les regrets ni les pleurs :
L'innocence elle-même en reſſent l'infamie.
Tout éleve contre elle une voix ennemie ;
Et du dernier opprobre on ſe plaît à couvrir
Un front deshonoré, qui ne ſçait que rougir.

CALISTE.

CALISTE.

Mon cœur n'ignore point ces vérités terribles ;
Je connois mes deſtins .... hélas ! ils ſont horribles !

SCIOLTO.

Di-moi : de tous les biens diſpenſés par le ſort,
Quel bien préféres-tu ?

CALISTE.

L'honneur.

SCIOLTO.

Sans lui ?

CALISTE.

La mort.

SCIOLTO.

J'applaudis à ton choix.... Ainſi donc ton courage
De cette affreuſe Coupe a preſſenti l'uſage ?

CALISTE.

Oui, mon Pere ; & ſans vous, ce bras déterminé
Eût verſé dans mon ſein le vaſe empoiſonné.

SCIOLTO.

Sur les bords du cercueil l'humanité ſuccombe ;
L'œil meſure, en tremblant, l'abîme de la Tombe :
Des lenteurs du poiſon le ſupplice à ſouffrir,
Le regret de la vie & l'horreur de mourir,
Tout peut t'intimider.

CALISTE.

Eh bien, frappez vous-même ;
Percez ce triſte cœur qui vous craint, mais vous aime.

SCIOLTO, *tirant ſon poignard.*

Tu préviens ma penſée, & tel eſt mon deſſein.
Vois-tu ce fer ?... Hélas ! il tremble dans ma main.
La pitié malgré moi rappelle à ma mémoire
Le tems de tes vertus & celui de ma gloire ;
Ce tems, où ma fierté rendoit graces aux cieux
D'avoir tranſmis en toi le ſang de mes ayeux ;
Où j'attendois, ſans ſoin, du nombre des années
Le terme où s'avançoient mes longues deſtinées.
Ah ! lorſque je compare à cette nuit d'horreur
Ces jours calmes & purs, dont tu fis le bonheur,
Incertain, déchiré, je flotte & délibére ;
Je n'oſe te punir, & frémis d'être Pere.
Tumultueux combat, où d'une égale voix,
La Nature & l'Honneur ſe diſputent leurs droits !
Ma fille !... ah ! malheureux !

CALISTE.

Quoi ! vous verſez des larmes !

SCIOLTO.

Les traits du repentir, ta jeuneſſe, tes charmes,
Hélas ! tout m'attendrit.

CALISTE.

La mort eſt mon eſpoir.

SCIOLTO, *portant la main à ſon poignard, & lui préſentant la coupe, en détournant les yeux.*

Eh bien, je vais.. mais, non! tien, prend, fais ton devoir.

CALISTE.

Ah! j'y conſens.

SCIOLTO.

Arrête! ô nature, ô tendreſſe!
O ma chere Caliſte, épargne ma foibleſſe.
Hélas! je me croyois un cœur plus inhumain.
J'ai tenu la balance avec un bras d'airain:
Vengeur de mon pays, vengeur de ma famille,
En juge indifférent, j'ai condamné ma fille.
Ma farouche vertu ſe borne à cet effort:
Mes yeux ne ſeront point les témoins de ta mort.

CALISTE.

Pourquoi me fuir? Vos mains...

SCIOLTO.

Non, fille infortunée;
Que ta ſeule vertu regle ta deſtinée.
Le danger preſſe... entends ces cris ſourds & confus.

CALISTE.

Hélas!

SCIOLTO.

Adieu; je ſors, & ne te verrai plus.

CALISTE.

Ayez quelque pitié de ma douleur profonde.

SCIOLTO.

Eh bien ? qu'exiges-tu ?

CALISTE.

L'orage approche, il gronde ;
Abandonnez ces murs, fuyez, ſauvez vos jours.

SCIOLTO.

J'ai condamné les tiens.

CALISTE.

J'en déteſte le cours.
Ah ! vivez, & la mort me ſera moins amére.

SCIOLTO.

Pour la derniere fois, viens embraſſer ton pere.

CALISTE, *en ſe jettant dans ſes bras.*

O tendreſſe ! ô regrets !

SCIOLTO.

Adieu !... ma fille !

SCENE IV.

CALISTE, *ſeule.*

Il fuit!
Mourons, ne tardons plus; tout eſpoir eſt détruit...
Mais quelle ſolitude enferme la victime!
Hélas! le remord ſeul accompagne le crime.
Le plus vil des humains, au terme de ſes jours,
Voit d'autres malheureux lui prêter des ſecours:
Et moi, ſeule en ces murs, tremblante, conſternée,
De l'univers entier je meurs abandonnée!
Le ſouffle de ma vie eſt prêt à s'exhaler.
(*Regardant le tombeau de Lothario.*)
Et c'eſt ſur ce tombeau que mon ſang doit couler!
L'autel eſt, après tout, digne du ſacrifice.
Non, non: la mort pour moi ne peut être un ſupplice.
(*Elle prend la coupe.*)
Que fais-je? En préparant ces poiſons deſtructeurs,
Peut-être que mon pere y mêla quelques pleurs...
Ah! cette douce idée affermit mon courage!
(*Elle boit le poiſon, & dit, après un ſilence.*)
C'en eſt fait; & la mort eſt, enfin, mon partage.

Déjà d'un voile épais mes yeux ſont obſcurcis...
Où vais-je ? où repoſer mes pas appeſantis ?
Où me traîner ?... Je céde... & ma force ſuccombe.
(*En s'égarant, elle eſt arrivée au pied du tombeau où elle ſe précipite.*)
Mais où ſuis-je ?.. ah! grands Dieux ! au pied de cette tombe...
(*Elle éleve ſes mains vers le tombeau, & s'écrie.*)
Infortuné mortel, que je n'oſe nommer,
Dont j'ai plaint le trépas... que mon cœur put aimer,
Au fond de ton cercueil, tu triomphes encore !
Plus coupable que moi, c'eſt toi que je déplore.

SCENE V.

CALISTE, LUCILE.

LUCILE.

O Pere, impitoyable, autant que malheureux !
(*S'élançant vers Caliſte.*)
Ah ! Madame !

CALISTE.

Il eſt fait ce ſacrifice affreux !
Lucile, arrache-moi de ce tombeau funeſte :
Mourir près de mon pere eſt l'eſpoir qui me reſte.

LUCILE.

Il a cherché la mort.

CALISTE.

O nuit, horrible nuit!

LUCILE.

Altamont tout en pleurs vers ces lieux le conduit.

CALISTE.

Altamont n'a-t-il pû lui conſerver la vie?

(Caliſte ſe relève des marches du tombeau, & s'avance appuyée ſur Lucile.

SCENE VI & *dernière.*

SCIOLTO, *ſoutenu par des Soldats*, CALISTE, ALTAMONT, LUCILE, *troupe d'amis de Sciolto & d'Altamont, des Gardes qui portent des flambeaux.*

ALTAMONT, *voyant Caliſte mourante.*

De quels malheurs, hélas! ma victoire eſt ſuivie!
Quoi! Sciolto!... Caliſte!...

CALISTE, *ſoutenue par Lucile.*

Ah! mon pere, eſt-ce vous?
Momens cruels!

SCIOLTO.

Le ſort les a rendu plus doux.

Du tyran des Génois mes yeux ont vû la chûte :
(*Montrant Altamont.*)
Ma haîne la jura... Ce héros l'exécute.
Ma fille, Gêne eſt libre, & l'honneur eſt vengé :
Tout reſſentiment fuit de mon cœur outragé.
Nous avons craint tous deux la honte & l'eſclavage :
Vien, reçoi dans mes bras le prix de ton courage.
Oſe lever vers moi ce front humilié ;
Ton pere te pardonne, & tout eſt oublié.
J'expire ! c'en eſt fait... je n'ai pû te ſurvivre.

CALISTE.

Généreux Altamont, mon ame va le ſuivre :
Honorez ſa mémoire, & plaignez ſes malheurs.
Victime de l'amour, de la vertu... Je meurs.

FIN.

LES PERFIDIES
A LA MODE,
OU
LA JOLIE FEMME;
COMÉDIE
EN CINQ ACTES ET EN VERS.

alors, on verroit combien les corrections y étoient néceſſaires, & combien les changemens que l'Auteur y a faits ſont heureux.

Content d'avoir fait recevoir ſa Piéce, M. *Colardeau* s'occupa peu du ſoin de l'achever; auſſi quand elle vint à ſon tour d'être jouée, en 1773, céda-t-il ſon rang à M. *Dorat*, qui donna *Regulus* & *la Feinte par Amour*. L'année ſuivante, il n'étoit pas plus avancé: il laiſſa paſſer à ſa place M. *Rochon* qui fit jouer *les Amans Généreux*. Enfin la même choſe arriva, pour la troiſieme fois, en 1775, qu'il cèda de nouveau ſon droit à M. *Dorat*, pour faire jouer *le Célibataire*.

La Comédie de M. *Colardeau* étoit cependant finie alors: mais il héſitoit à la faire jouer; partagé entre la crainte que l'intrigue n'en parût trop ſimple ou l'intérêt trop foible, & l'eſpérance qu'on par-

donneroit, peut-être, les défauts de la Pièce en faveur du ſtyle. Son élection à l'Académie vint fixer ſes incertitudes : de ce moment-là, il crut qu'il ne lui étoit plus permis de donner des ouvrages dont la réuſſite pût être douteuſe ; & qu'il étoit comptable de ſa gloire & de ſes ſuccès à la Compagnie qui venoit de l'admettre dans ſon ſein. En conſéquence, il décida que ſa Comédie ne ſeroit point jouée.

Tels ſont les faits, dans l'exacte vérité, tels qu'ils ſe ſont paſſés ſous nos yeux, & tels qu'ils ſont conſignés dans les Regiſtres de la Comédie, que nous avons eu ſoin de conſulter. Nous avons crû ces détails néceſſaires pour ſatisfaire la curioſité de ceux qui deſirans, peut-être, que la Comédie de M. *Colardeau* eût pû être jouée, voudroient ſçavoir pourquoi elle ne l'a pas été. Ils verront que les obſtacles ſont tous venus de la part de l'Auteur ; puiſque trois

PRÉFACE
DES ÉDITEURS.

LA Pièce qu'on va lire n'eſt point connue du Public : nous croyons même que les Comédiens auront peine à la reconnoître ; tant elle leur paroîtra différente de ce qu'elle étoit, quand l'Auteur la leur préſenta, ſous le titre des *Principes à la Mode.*

On a prétendu que c'étoit par leur faute qu'elle n'avoit pas été repréſentée du vivant de M. *Colardeau* ; & voici ce qu'on lit, à ce ſujet, dans le *Nécrologe* des Hommes célèbres, (année 1776, page 173.)

» Cette Comédie, dont le Public avoit conçu les » plus grandes eſpérances, fit éprouver à l'Auteur, de » la part des Comédiens, les dégoûts les plus vrais

» qu'il ait reſſentis. Docile & ſans orgueil il chan-
» gea, corrigea au gré de ſes Acteurs; & toujours
» balotté par des remiſes & des délais fatigans, il
» ceſſa de leur en parler.

Nous ſommes fâchés d'être obligés de dire que cette anecdote eſt fauſſe dans tous les points.

Quand M. *Colardeau* lut ſa Pièce à la Comédie, à la fin de l'année 1767, les quatre premiers Actes étoient à peine finis: il y avoit beaucoup de ſcènes qui n'étoient qu'ébauchées, & le cinquiéme Acte n'étoit pas même commencé. Malgré cela les Comédiens, par une diſtinction flatteuſe (qu'il ſeroit peut-être dangereux de répèter ſouvent) reçurent la Piéce d'une voix unanime, & propoſerent à l'Auteur pluſieurs obſervations qu'il trouva juſtes & dont il profita. Si nous pouvions mettre ſous les yeux du Public les premiers Actes de cette Comédie, tels qu'ils étoient

fois il a trouvé l'occaſion de la faire repréſenter, & que trois fois il a refuſé d'en profiter.

Au reſte nous ne préviendrons point le jugement de nos Lecteurs ſur le mérite de cette Comédie : c'eſt à eux à décider ſi M. *Colardeau* n'a fait que ſe rendre juſtice, ou bien s'il a été trop modeſte, en s'oppoſant à ce que ſa Piéce ne jouît des honneurs de la repréſentation.

PERSONNAGES.

FLORIMON, *Marquis, mari de Floriſe.*

FLORISE, *Marquiſe, femme de Florimon.*

EMILIE, *nièce de Florimon, promiſe à Valère.*

VALERE, *jeune homme, ami de Florimon.*

CLOÉ, *Comteſſe.*

LE CHEVALIER.

VALMON, *Financier.*

NÉRINE, *Femme-de-chambre de la Marquiſe.*

PASQUIN, *Valet de Valère.*

LA BRANCHE, *Poſtillon du Marquis.*

DES GENS.

La Scène eſt à Paris chez Florimon, dans l'appartement de Floriſe.

Ch. Eisen inv. Louis Le Grand Sculp.

Mere, Epouse, les noms et si chers et si doux,
Je les ai donc perdus! — Non je te les rends tous.
Viens ...

Act. V. Sc. V.

LES PERFIDIES A LA MODE,

OU

LA JOLIE FEMME,

COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

Le Théâtre repréſente le ſallon de Floriſe; la porte du fond eſt l'entrée commune; des deux latérales, l'une communique au reſte de l'appartement de Floriſe & l'autre à celui d'Emilie. Il y a une toilette dreſſée, une table à écrire, des canapés & tous les meubles d'un ſallon particulier.

SCENE PREMIERE.

NÉRINE, PASQUIN.

PASQUIN, *appellant Nérine qui ſort de l'appartement d'Emilie.*

NÉRINE?

NÉRINE, *avec humeur.*

Eh bien, Nérine?

PASQUIN.

Eſt-il jour chez Floriſe?

NÉRINE.

Non.

PASQUIN.

La niéce?

NÉRINE.

Dort mal, ainſi que la Marquiſe.
Plus de repos pour nous!

PASQUIN.

Mais, mon maître...

NÉRINE.

Eſt un fat,
Dont je déteſte ici les faux airs & l'éclat.
Le ſort m'avoit placée auprès d'une coquette;
Des ſoins trop excédans, l'ennui de la toilette,
M'engagérent à prendre un ſervice plus doux.
Je me crus trop heureuſe auprès de deux époux,
Qui s'aimoient loin du monde & des gens à la mode:
Cette maiſon me plut, tout m'y ſembloit commode.
Le jour étoit le jour, la nuit étoit la nuit:
Mais depuis que Valère ici s'eſt introduit,
Que Monſieur Florimon, que je croyois plus ſage,
S'eſt coëffé ſottement du petit perſonnage;
Que, le croyant l'arbitre & l'oracle du goût,
Floriſe lui permet de contrôler ſur tout;

Que folle des plaiſirs, dont il eſt idolâtre,
Madame eſt de ſa troupe, & joue à ſon théâtre;
On ſe tue à veiller... je ſuis d'une maigreur...

PASQUIN.

Je te trouve changée, en effet.

NÉRINE.

Je fais peur.

PASQUIN.

Tien, voici des papiers qu'on m'a dit de remettre;
Madame les attend.

NÉRINE.

Donne... Un rôle... Une lettre!
Et rien pour Emilie?

PASQUIN, *froidement.*

Ordre à moi, de ſavoir
Comment elle ſe porte.

NÉRINE.

A ce que je puis voir,
Tout va mal pour la niéce, & l'on change d'idée:
La nôce...

PASQUIN.

Doit ſe faire, & n'eſt que retardée.
Tu ſais que Florimon, dans ſa terre arrêté,
Remet cette alliance à la fin de l'Eté,

Au tems de ſon retour... Nous attendons.

NÉRINE.

Je penſe,
Sans trop d'inquiétude & ſans impatience.

PASQUIN.

Pourquoi? de créanciers mon maître eſt inveſti:
Une riche héritiére eſt un heureux parti,
Qui lui vient au beſoin... Une dot... & jolie!
Oh! nous épouſerons. En effet l'Emilie
Eſt très-intéreſſante, à ce qu'on dit: pour moi,
En vain je veux la voir... Vous la célez, je crois.

NÉRINE.

Ce qui me ſurprend fort, dans ce beau mariage,
C'eſt que l'oncle le veuille & qu'il ſoit ſon ouvrage.
De Valère ſans doute il ignore l'état:
N'eſt-il donc qu'obéré?

PASQUIN.

Ruiné tout à plat.

NÉRINE.

Ruiné?

PASQUIN.

Ruiné.

NÉRINE.

Maintenant je devine
Le motif du Marquis, ce qui le détermine.

On dit que par les nœuds d'une vieille amitié,
Au pere de ton maître il fut long-tems lié.
Cet ami, qui n'eſt plus, l'intéreſſe à Valére,
Et le fils, dans ſon cœur, ſuccéde aux droits du pere.
Par un luxe imprudent déſolé de le voir
Noyé, réduit au point de ne plus rien avoir,
Il veut, pour l'enrichir, lui donner ſa pupile;
Voilà ſon but... Quel homme! une pente facile
Vers tous les malheureux ſemble entraîner ſes pas:
En eſt-il un qu'il voye & qu'il n'adopte pas?
C'eſt ainſi que, trouvant une jeune orpheline,
Pauvre & cachant au cloître une noble origine,
Il s'enflamma d'abord du plus vif intérêt.
Quoique le mariage eût pour lui peu d'attrait,
Sa généroſité fit ſon goût pour Floriſe:
Il l'épouſa. Paſquin, je ne ſuis plus ſurpriſe,
De ce que, pour ton maître, il veut faire aujourd'hui.
Ce trait de bienfaiſance eſt digne encor de lui:
Mais, maintenant, cauſons, raiſonnons ſur Valère.

PASQUIN.

Tout & rien; en trois mots voilà ſon caractère.
C'eſt un fou.

NÉRINE.

Raiſonnons moins laconiquement.

PASQUIN.

Je t'écoute.

NÉRINE.

Valère eſt un homme charmant ;
Il amuſe Floriſe, intéreſſe Emilie :
L'habitude eſt formée, & c'eſt ce qui les lie.
Je ne ſais cependant ; déja je m'apperçois,
Qu'un eſprit oppoſé les anime tous trois.
La niéce, que j'ai vue accueillie, honorée,
Qui toujours, chez Madame, eut une libre entrée,
Soumiſe à l'étiquette, a ſon heure aujourd'hui ;
On ne lui donne plus que les momens d'ennui.
Valère ſe concerte entr'elles deux : peut-être
Veut-il mettre à profit le trouble qu'il fait naître.
Près de Floriſe, aimable & libre en ſa gaîté,
Il eſt, près de la niéce, équivoque, apprêté :
Sorti du naturel, il affecte un air tendre,
Qu'il n'a point. En un mot, je crois peu m'y méprendre ;
Emilie a les vœux & Floriſe a le goût.

PASQUIN.

Mais, tu vois de l'intrigue & du manége à tout.

NÉRINE.

NÉRINE.

Ton maître eſt faux ; cent traits m'en ont perſuadée.

PASQUIN.

Tu lui fais trop d'honneur de lui croire une idée.
Par convenance ici l'on veut qu'il ſe marie :
Il ne dérange rien, il ſe prête.

NÉRINE.

Emilie,
Dans cet âge crédule, où la ſimplicité
Fait prendre, pour le vrai, l'air de la vérité,
S'imagine être aimée ; & ce ſonge l'occupe.

PASQUIN.

Laiſſe-lui ſon erreur : il eſt doux d'être dupe.

NÉRINE.

Floriſe également penſe qu'à ſes appas
On rend un culte vrai.

PASQUIN.

Ne la détrompe pas.

NÉRINE.

Fort bien ; mais, moi, je joue un perſonnage étrange.
Comment, dans tout ceci, veux-tu que je m'arrange ?
On a part aux travers dont on eſt le témoin.
Spectatrice de tout, confidente au beſoin,
Je reçois tous les jours les aveux d'une bouche,

Dont l'ingénuité me pénétre & me touche.
La trop ſimple Emilie ouvre avec moi ſon cœur :
C'eſt l'âme d'un enfant & toute ſa candeur.
D'autre côté, je vois l'imprudente Floriſe
D'un penchant, qu'elle ignore, éprouver la ſurpriſe.
Valere, avec plaiſir, l'égare pas à pas :
Elle eſt tout près du piége & ne s'en doute pas.
Dis-moi, comment veux-tu qu'ici je concilie
L'intérêt de Floriſe & celui d'Emilie ?

PASQUIN.

Sur ces miſéres-là tu prends trop de chagrin :
Laiſſe, ſi tu m'en crois, la choſe aller ſon train.
Peut-être vois-tu mal ; peut-être... tien, je gage
Que tout ſe dénoûra par un bon mariage ;
Par celui qu'on projette.

NÉRINE.

Une raiſon de plus
M'afflige ; & mon eſprit ſe noircit là-deſſus.
Monſieur, franc Militaire, & d'humeur peu jalouſe,
Eſt loin de ſoupçonner le cœur de ſon épouſe.
Il fait très-bien : Madame a des mœurs... je la plains ;
Mais un tort décidé n'eſt pas ce que je crains.
Cependant Florimon tranquile dans ſa terre,
Tout plein de ſon Château, ne ſe figure guère

Le train, qu'en ſon abſence a pris cette maiſon.
Ennemi de la mode, il tient à la raiſon:
Et lorſqu'à ſon retour, il trouvera Floriſe;
De plaiſirs peu ſenſés chaque jour plus épriſe;
Lorſqu'il verra ſes pas chaque jour emportés
Dans le torrent du monde & des ſociétés;
Lorſqu'il ſaura de plus, que Valère lui-même
Dévoue au ridicule une épouſe qu'il aime,
Sera-t-il inſenſible à cet événement?
Un mari, quel qu'il ſoit, s'effarouche aiſément:
Enfin, je crains l'humeur & les tracaſſeries.

PASQUIN.

Cent raccommodemens ſuivront cent brouilleries.
Le Marquis eſt d'un flegme à trouver tout très-bien;
Il eſt bon.

NÉRINE.

Pour bon, ſoit; dupe, je n'en crois rien:
Et tu verras, Paſquin, tu verras que ton maître
Aura le triſte honneur, le repentir, peut-être,
D'avoir aigri, troublé deux époux vertueux:
Tu verras Emilie, outragée ainſi qu'eux,
Se détromper, rougir d'un amour trop ſincère;
Gémir, pleurer long-tems; mais oublier Valère.

Voilà les beaux ſuccès qu'aura cet étourdi.
(*En écoutant.*)
On ſonne chez Madame ; il eſt, je crois, midi ;
C'eſt l'heure du lever, va-t-en.

PASQUIN.

Adieu, Nérine.
Tu rendras les papiers ?

NÉRINE.

Je les rendrai.

PASQUIN.

Ta mine
Me plaît.

NÉRINE.

Point de jargon, laiſſe-moi... ne dis rien
De ce que je t'ai dit.

PASQUIN.

Bon, c'eſt un entretien
D'amis ; on ſe dit tout quand on s'aime.

NÉRINE.

La choſe
Seroit mal priſe ; on a de l'humeur.

PASQUIN.

Bouche cloſe :
Mais, du moins, promets-moi...

SCENE II.

EMILIE, NÉRINE, PASQUIN.

EMILIE.

NÉRINE, on a ſonné ;
Vous vous ferez attendre.

PASQUIN, *bas, à Nérine.*

Aurois-je deviné ?
Eſt-ce Emilie ?

NÉRINE.

Oui.... regarde, conſidére :
Se peut-il qu'on la trompe ?

EMILIE, *à Paſquin.*

Etes-vous à Valère ?

PASQUIN.

Vous voyez ſes couleurs ; on me nomme Paſquin,
Et je ſuis ſon Valet.

NÉRINE.

C'eſt un heureux coquin,
Qui ſera de vos gens... Ce mot vous fait ſourire ?

EMILIE.

Nérine, il ſemble avoir quelque choſe à me dire;
Ne l'interrompez pas.

NÉRINE, *bas, à Paſquin.*

On va t'interroger;
C'eſt une ame ſenſible & qu'il faut ménager.
Va-t-en...
(*A Emilie, en repouſſant Paſquin vers le fond du théâtre.*)
Le tems le preſſe, & l'ardeur de ſon zéle
L'emporte.

SCENE III.

EMILIE, NÉRINE.

EMILIE.

En vérité, vous êtes bien cruelle!

NÉRINE.

Comment donc? de l'humeur! un air froid, indigné!
Vous ne me dites plus que Madame a ſonné.
Sans doute, qui voudroit vous en croire & vous plaire
Ne ceſſeroit ici de parler de Valère:

Mais, n'ai-je pas auſſi des ſoins, un intérêt ?
Madame, à ſon lever, gronde quand rien n'eſt prêt.

EMILIE.

Oh! oui, Madame gronde!

NÉRINE.

Et je ſerai grondée.
Voulez-vous (en rêvant toujours à votre idée,)
Découvrir la toilette, arranger ce qu'il faut ?

EMILIE.

J'oblige mieux que vous.

NÉRINE, *en ſortant.*

Nous cauſerons tantôt.

SCENE IV.

EMILIE, *ſeule.*

TANTÔT... Belle reſſource !... ah ! que l'indifférence
D'un cœur préoccupé ſent peu l'impatience!
Cette fille eſt d'un froid, d'une tranquillité !...
Sur Valère, d'où vient ce ſilence affecté ?
Valère.... ignore-t-il tout l'amour d'Emilie!

(*Elle découvre le miroir & s'y regarde.*)

Comme je ſuis émue ! ah ! me voilà jolie !
Cette glace... ma Tante y verra ſes attraits,
Au ſortir du ſommeil, plus repoſés, plus frais ;
Et Valère viendra !... peut-être que près d'elle,
S'il me voit plus ſenſible, il la verra plus belle !
Plus belle ?... Je le crains !...Ces couleurs, ces pinceaux,
Prêtent à la beauté des agrémens nouveaux.
On n'en aime pas mieux ; mais on plaît davantage.
Quel uſage jaloux nous en défend l'uſage ?

(*Elle ſe met de gros rouge.*)

Si j'oſois... eſſayons... ah ! ce rouge fait peur !
Je me ſerai trompée !... on vient.

SCENE V.

FLORISE, EMILIE, NÉRINE.

FLORISE.

MAIS quelle horreur !

EMILIE, *embarraſſée.*

Madame, un vain deſir...

FLORISE.

Comment donc, Emilie,
Etes-vous folle ?

EMILIE.

Hélas !

FLORISE.

Quelle coquetterie !

EMILIE.

C'eſt me gronder ſur rien ; vous me grondez ſouvent.
Madame, quand mon oncle, au ſortir du Couvent,
Me mit auprès de vous, il m'aſſura lui-même
Que vous me chéririez, m'aimeriez comme il m'aime.
Dans les premiers momens (& je le ſentis bien)
Votre cœur eut pour moi la tendreſſe du ſien ;
J'obtins de vous les noms de compagne & d'amie.
Hélas, ils auroient fait le bonheur de ma vie !

Un tems rapide & court les a tous effacés :
Oui, je les ai perdus, & vous me haïſſez !

FLORISE.

Y penſez vous ? Quel rêve !

EMILIE.

Un rêve ? non, Madame.
Mon malheur eſt vrai ; j'oſe interroger votre ame :
A-t-elle encor pour moi les mêmes ſentimens ?
Hélas ! j'en ai reçu tous les épanchemens !
Entre un époux & moi tendrement partagée,
Vous me cherchiez alors... Vous êtes bien changée !
L'intimité finit, tout eſt gêne & devoir :
J'ai même à demander le plaiſir de vous voir.

FLORISE.

Ah ! vous me pénétrez... On ſe boude, Emilie ;
C'eſt un tort de l'eſprit, le cœur réconcilie.
Nous nous aimons ; ce goût doit vous mettre au-deſſus
D'un moment de froideur.

EMILIE, *en ſortant.*

Non, vous ne m'aimez plus.

FLORISE.

Demeurez !

SCENE VI.

FLORISE, NÉRINE.

FLORISE.

Elle ſort! quel eſt donc ce caprice?
A-t-on jamais ſouffert un plus cruel ſupplice?
J'eſſuie, après l'horreur d'une mauvaiſe nuit,
Une ſcène, des pleurs, & tout ce qui s'en ſuit.
(*A Nérine, qui en approchant un fauteuil de la toilette, renverſe ſon flacon.*)
Approchez ce fauteuil... Mais quelle étourderie!
Vous faites tout d'un air, d'une mauſſaderie...
(*Elle ſe regarde dans la glace.*)
Le teint brouillé, les yeux horriblement battus!
Comme hier!... après tout, rien ne m'étonne plus;
On aime à m'obſéder de mille petiteſſes...
De l'aigreur, des propos de toutes les eſpéces...
(*A Nérine qui cherche & paroît être intriguée.*)
Que cherchez-vous?

NÉRINE, *embarraſſée.*

Je crois avoir laiſſé là-haut...
Mais, Madame, un moment: je reviendrai bien-tôt.

SCENE VII.

FLORISE, *ſeule.*

(*Elle reſte à la toilette & coupe ſon monologue, ſuivant les ſoins différens qui l'occupent.*)

A Ces miſéres-là ſe peut-il qu'on réſiſte ?
Cette maiſon devient d'un odieux, d'un triſte !
Et l'on trouve mauvais que je cherche aujourd'hui
Les moyens d'échapper au comble de l'ennui.
J'aime... Je dois aimer un monde qui m'amuſe.
Ah ! Monſieur le Marquis étrangement s'abuſe,
Si, pendant qu'il bâtit ſon château tant vanté,
Il penſe que j'aurai conſtamment végété
Seule dans cet hôtel ? Il me laiſſe occupée
D'un enfant, ſon idole, & ſa froide poupée :
Dans ſes ſages projets peut-être qu'il prétend
Que j'en faſſe une éléve !... Ai-je le ton pédant ?
C'eſt ſa niéce, il eſt vrai, ſa petite parente :
Mais, moi, je n'ai ni l'air ni l'âge d'une Tante.
Qu'il la donne, s'il veut, à ſon cher protégé,
Que Valère l'épouſe ! ah ! le regret que j'ai
N'eſt aſſurément pas de la voir établie :
Mais qu'un homme charmant faſſe cette folie ;

Et qu'à ce mariage il s'intéreſſe au point
De n'être qu'à cela... je ne le conçois point!
Valère ſait qu'il a cent choſes à me dire;
Il devoit, ce matin, ou me voir ou m'écrire,
Et rien... Il ſe ſera conduit en étourdi;
Cloé triomphe... il craint de reparoître ici.

SCENE VIII.

FLORISE, NÉRINE.

NÉRINE, *tenant des papiers.*

MADAME, j'ai trouvé...

FLORISE, *prenant la lettre avec vivacité, & la décachetant.*

Voilà comme vous êtes!
Nul ordre, nulle ſuite aux choſes que vous faites.
Donnez donc?... Vous m'outrez, vous me pouſſez à bout.
(*Elle lit.*)

NÉRINE.

C'eſt l'humeur qui dérange & déconcerte tout.
Vous avez aujourd'hui des nuages ſi ſombres!
La lettre de Valère éclaircira ces ombres:
Déjà certain ſourire...

FLORISE.

A tout ce qu'il écrit
Il met tant de ſaillie & de goût & d'eſprit!
J'ai, ſur-tout, pour motif de plaiſir & de joie,
Le rôle qu'on lui donne, & celui qu'il m'envoie.
La petite Comteſſe & le grand Chevalier,
En mourront de dépit. Il eſt bien ſingulier
Qu'ils oſent, avec nous, ſe mettre en concurrence.
Ils devoient ſe juger, ſentir la convenance...
N'ai-je pas-là quelqu'un? Voyez.

NÉRINE, *appellant des gens qui viennent.*

La Fleur? Jaſmin?

FLORISE.

Mes chevaux.

NÉRINE.

Sortez-vous en robe du matin?

FLORISE.

La troupe impatiente attend chez la Ducheſſe;
Les rôles à la main, nous répétons la piéce.
J'irai comme je ſuis.

NÉRINE.

Vous bravez votre état;
Vous n'avez point dormi, je crains...

FLORISE.

Mon chocolat?

SCÈNE IX.

FLORISE, VALERE, NÉRINE, UN LAQUAIS.

(*Dans cette ſcène Floriſe eſt aſſiſe près d'une chiffonnière, ſur laquelle on lui ſert le chocolat. Nérine entre & ſort ſelon que le ſervice l'exige, & joue une pantomime ſur les choſes qu'elle entend.*)

LE LAQUAIS, *annonçant.*

MONSIEUR...

NÉRINE.

Monſieur ?

VALERE, *entrant avec précipitation.*

Je viens vous enlever, Marquiſe,
J'ai des ordres.

FLORISE.

Quoi ! l'heure eſt-elle ſi préciſe,
Qu'on ne puiſſe, Valère, y manquer d'un moment ?
Je n'ai point lû mon rôle.

VALERE.

Avec votre talent
A-t-on, ſur le ſuccès, la moindre inquiétude ?
La juſteſſe du goût vous tiendra lieu d'étude.

C'eſt à Cloé qu'il faut des veilles & des ſoins ;
Mais vous !

FLORISE.

Vous me flattez.

VALERE.

Marquiſe, on ne peut moins.

FLORISE.

Cloé, de mon triomphe eſt-elle bien outrée ?

VALERE.

A peine, pour le rôle, êtiez-vous préférée,
Que ſon petit orgueil s'eſt ſoudain démenti.
Son imbécile amant, comme elle anéanti,
S'eſt décontenancé des pieds juſqu'à la tête.
Pardonnez-moi le mot ; le groupe étoit ſi bête !
J'aime à voir quelquefois de ces figures-là ;
C'eſt un tableau plaiſant.

ELORISE.

Valère, vous voilà :
Toujours un peu méchant.

VALERE.

Et vous, toujours trop bonne !
De vos ménagemens la réſerve m'étonne.

Cloé

Cloé n'a point pour vous ces égards : ſon dépit
Eclate librement.

FLORISE.

Eh ! qu'auroit-elle dit ?

VALERE.

La petite Comteſſe eſt aigre & tracaſſiére :
Elle a ſur vous, ſur moi, parlé d'une maniére....

FLORISE.

Quoi ! ſur nous ? Cloé ſait, le monde ſait auſſi
Qu'Emilie eſt l'objet qui vous attire ici.
Au fond, n'eſt-ce pas-là le ſeul nœud qui nous lie ?

VALERE, *ironiquement.*

Oui, le nœud !

FLORISE.

Me croit-on rivale d'Emilie ?
Sans prétendre à l'amour, j'aſpire à l'amitié.

VALERE.

Sans doute ; le propos ne peut-être appuyé ;
Mais les cercles ſont pleins de ces impertinences.
Cloé tire parti des moindres apparences ;
Et votre époux en donne. Abſent depuis ſix mois,
Il ſemble vous laiſſer libre de faire un choix :
On obſerve, on épie.

FLORISE.

En vérité, Valère,
Le monde eſt déſolant ; je n'ai nul choix à faire :
Je tiens à mes devoirs & j'aime le Marquis.

VALERE.

On ne croit point cela. Florimon s'eſt acquis
La triſte qualité, le nom d'homme eſtimable,
Il eſt d'un âge mûr ; vous êtes jeune, aimable :
De mon côté, mon air n'annonce nullement
Le goût du mariage ; un tel engagement
Paroît bien ſérieux pour moi... C'eſt penſer juſte.
Dans un eſprit méchant, tout ſe lie & s'ajuſte ;
C'eſt toujours avec art qu'on répand un propos.
D'ailleurs, le vraiſemblable eſt le vrai pour les ſots,
Et Cloé le ſait bien... Que vous importe, au reſte ?
Un travers de Cloé ne peut...

FLORISE.

Je la déteſte.

VALERE, *avec vivacité.*

Mais, à propos, hier, au ſouper de Valmon,
Vous fûtes bien, trés-bien. L'auſtère Florimon,
Qui vous enſévelit dans l'ombre d'un ménage,
A la ſociété fit un vol, un outrage.

Vos graces méritoient de briller au grand jour.
On vous cite, Marquiſe, à la Ville, à la Cour.
On n'a point, dans le monde, un ſuccès plus rapide;
Vous touchez au ſublime... Encore un peu timide,
Des principes trop durs, d'antiques préjugés...

FLORISE.

Je les aurai toujours.

VALERE.

Oh! non.

FLORISE, *avec étonnement.*

Vous m'outragez.

VALERE, *avec enthouſiaſme.*

Hier fut le beau jour de la belle Marquiſe!
Pendant tout le ſouper quelle fut ma ſurpriſe
De vous voir cette aiſance & ce fond de gaîté!
Effleurant chaque choſe avec légéreté,
Vous lançâtes des traits, vous dites cent folies...
Valmon même, ſur qui tombérent vos ſaillies,
N'en prit point, & ne put en prendre de l'humeur.
Ce petit Financier, dans ſa courte épaiſſeur,
Étouffoit de plaiſir!... Sa figure étoit bonne;
Le rire s'exprimoit dans toute ſa perſonne.
Oui, Marquiſe, j'ai dû vous produire chez lui:
Les ſoupers de Valmon ſont courus aujourd'hui.

Il prête ſon argent ; on le voit ſans ſcrupule,
Son cuiſinier eſt bon. D'ailleurs, le ridicule
Eſt amuſant par-tout, Valmon m'amuſe, moi.
Ne m'a-t-il pas donné le glorieux emploi
De venir aujourd'hui vous déclarer ſa flamme ?
Le ſouper l'a perdu.

FLORISE.

Valmon m'aime ?

VALERE.

Oui, Madame.

FLORISE.

Et vous me conſeillez...

VALERE.

Tout naturellement
D'en faire une victime : indiſpenſablement,
Pour la plaiſanterie, il faut en avoir une.
Valmon eſt, dans ce genre, une bonne fortune.

FLORISE.

Victime, ſoit ; le titre eſt décent. Dites-moi,
Verrez-vous Emilie ? Elle boude, je croi.

VALERE.

La Ducheſſe attendroit, l'heure ſe précipite ;
Elle approche.

FLORISE.

En effet, je crains... Sur la petite,
Suivez-vous votre idée & vos intentions ?

VALERE.

J'ai, perſonnellement, peu de prétentions;
Mais, enfin, du Marquis vous ſavez la folie :
Il exige de moi que j'épouſe Emilie.
Il m'aime; & d'un refus il peut être offenſé...
Dans un doute cruel je flotte embarraſſé;
Je tiens à des égards, déſobliger me coûte.
La nôce, cependant, les articles...

FLORISE.

Sans doute;
Cela traîne avec ſoi des détails odieux.

VALERE.

Un libre arrangement me conviendroit bien mieux.
S'il étoit une femme & ſenſible & ſenſée...
Je vous ai, là-deſſus, dit cent fois ma penſée;
Mais vous n'y croyez pas... Je prévois l'avenir;
Florimon, dans un mois, doit ici revenir;
Il reviendra preſſant: au projet d'alliance
Si je veux oppoſer la moindre réſiſtance,
(Vous devez, comme moi, connoître Florimon)
Je vais être accablé du poids de ſa raiſon.

Dans ſes raiſonnemens, ce ſévère honnête homme
Eſt d'une conſéquence & d'un grave; il aſſomme.
L'eſprit d'un Philoſophe eſt plus fort que le mien;
Marquiſe, on cède à tout, quand on ne tient à rien;
Je céderai.

FLORISE, *avec humeur.*

Sortons.

VALERE.

Cet avenir m'afflige;
Mais, vous l'aurez voulu: c'eſt vous...

FLORISE.

Sortons, vous dis-je.

SCENE X.

VALERE, FLORISE, NÉRINE, LA BRANCHE, *en Poſtillon.*

LA BRANCHE, *à Nérine.*

OUI, c'eſt moi, c'eſt la Branche; & Monſieur vient auſſi:
(*A Floriſe.*)
Sa chaiſe eſt ſur la route, à deux poſtes d'ici.
Je ſuis l'heureux courrier, porteur de la nouvelle.

FLORISE, *étonnée.*

Valère?

VALERE, *auſſi étonné.*

Marquiſe?

LA BRANCHE, *en ſe plaignant à Nérine.*

Ouf! c'eſt la maudite ſelle...

FLORISE.

Je ne puis concevoir un retour auſſi prompt:
Sans m'écrire?

VALERE.

Voilà comme ces Meſſieurs ſont:
Curieux indiſcrets, ils nous tombent des nues;
Et nous les croyons loin, qu'ils ſont aux avenues.

FLORISE.

Je ne ſortirai point, & vous m'excuſerez
Chez la Ducheſſe.

VALERE.

Non, Marquiſe, vous viendrez:
Le retour d'un mari n'eſt qu'une froide excuſe;
Le peuple la reçoit, le monde la refuſe.
Moi, chez d'honnêtes gens, j'oſerois en parler?
Fi; c'eſt une harangue à me faire ſiffler;
Je ne m'en charge point.

FLORISE.

Conſidérez, Valère.

VALERE.

Je conſidère tout, & plus je conſidère....
Vous vous donnez, Marquiſe, un ridicule affreux.
Monſieur n'arrivera que dans une heure ou deux,
Et ce tems nous ſuffit. Rien, rien ne vous diſpenſe
De venir.

FLORISE.

Le devoir...

VALERE.

Oui, mais la bienſéance,
Le monde.

FLORISE, *déterminée.*

Votre main.

VALERE.

Je l'ai donc emporté.

NÉRINE, *à Floriſe.*

Madame...

VALERE, *gaiement à Nérine.*

On reviendra, pour être au débotté.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

NÉRINE, *ſeule.*

NON; Madame aſſez-tôt ne ſera pas rentrée.
Elle! une femme honnête, une épouſe adorée,
Préparer au Marquis cet affligeant retour!...
C'eſt lui-même! J'entends ſa chaiſe dans la cour.
Comment lui déguiſer, après ſix mois d'abſence,
Cet oubli de Eloriſe & ſon indifférence?
On reviendra, dit-elle, & Valère en répond;
Beau répondant!... Pour moi, tout cela me confond,

SCEEN II.

FLORIMON, NÉRINE.

(*Florimon en habit de campagne entre avec l'air de la rêverie la plus profonde. Ses yeux ſont fixés ſur une lettre qu'il replie.*)

NÉRINE.

Ah! Monſieur, ſe peut-il qu'enfin l'on vous revoie ?

FLORIMON, *triſtement.*

Bon jour, ma chere enfant.

NÉRINE.

Monſieur, quelle eſt ma joie !

FLORIMON.

Je vous en ſais gré ; mais une autre, en ce moment,
Auroit dû partager ce juſte empreſſement.

NÉRINE, *embarraſſée.*

Une affaire... un devoir...

FLORIMON.

Dites une folie ;
Je ſais tout... Éloignez un moment Émilie ;
J'ai beſoin d'être ſeul... Ne lui confiez rien
De l'état où je ſuis ; je ſouffre !

NÉRINE.

On le voit bien;

Et quelques pleurs...

FLORIMON.

Mes pleurs ne coulent point encore:

Une femme en répand, un homme les dévore.

(*A lui-même.*)

C'eſt un ſupplice affreux... Imprudent! qu'ai-je dit?

(*A Nérine avec embarras.*)

Quoi, devant cette fille?..Écoutez... On m'écrit

Que mon fils au berceau (ſa tête m'eſt bien chere!

C'eſt le premier enfant que m'ait donné ſa mere.)

(*Vivement.*)

On m'écrit... Je vous trompe, & ne puis me tromper:

Vous ſavez mon ſecret; il vient de m'échapper.

NÉRINE.

Ah! Monſieur le Marquis, n'aycz aucune crainte:

L'attachement, l'eſtime...

FLORIMON.

Eh bien? parlez ſans feinte:

Eſt-il vrai qu'un éclat, dont on eſt ébloui,

Aux preſtiges du monde ait livré Floriſe?

NÉRINE.

Oui.

FLORIMON.

C'eſt ce dont me prévient une lettre anonime.
J'ai pu croire une erreur, j'ai peine à croire un crime:
Floriſe (j'aime encore à prononcer ſon nom)
Floriſe, répondez, m'a-t-elle trahi?

NÉRINE, *avec fermeté.*

Non.
La haîne, l'impoſture, auroient pû vous écrire?...
Monſieur, c'eſt une horreur.

FLORIMON.

Il ſuffit; je reſpire.
De quelques vérités le faux enveloppé
M'a ſurpris un moment; mon doute eſt diſſipé.
L'anonime eſt un monſtre!... Allez, voyez ma niéce;
Allez & revenez.

SCENE III.

FLORIMON, *ſeul.*

QUELLE étoit ma foibleſſe!
Eh! quoi? Sur un rapport douteux, mal éclairci,
J'ai pu craindre... L'envie avoit donc réuſſi?
Moi qui, goûtant toujours une paix ſi profonde,
Ai ri, dans mon repos, des paſſions du monde,
J'allois en éprouver le trouble humiliant!
Échappé des dangers d'un âge trop bouillant,
Quand j'ai pour moi l'appui d'une raiſon plus ferme,
Je perdois l'équilibre à quelques pas du terme!
Quelle en étoit la cauſe? Un écrit clandeſtin,
Que traça ſourdement quelque jalouſe main.
Qu'importe à mon bonheur que, pendant mon abſence,
Floriſe, jeune encore & ſans expérience,
Ait, de quelques plaiſirs, amuſé ſon ennui?
(*En regardant la toilette.*)
Au goût qui la domine, & l'égare aujourd'hui,
A ce vain attirail de modes, de parure,
Je vois qu'elle a rougi des mœurs de la nature:
Mais le monde aura fait des efforts ſuperflus;
Et j'obtiendrai ſur lui ce triomphe de plus.

Chere épouſe ! aux plaiſirs dont tu goûtes l'ivreſſe,
Au charme qui t'abuſe, à ta propre foibleſſe,
Tu verras mon amour oppoſer, par dégrés ;
Une autorité douce & des titres ſacrés :
Tu m'aimeras encore.

SCENE IV.

FLORIMON, NÉRINE.

NÉRINE, *examinant Florimon du fond du Théâtre.*

Il paroît plus tranquile :
Il ſourit.

FLORIMON.

Ah ! c'eſt vous ?

NÉRINE.

Votre aimable pupile
Attendra ; mais ſon cœur m'a paru devancer
Le moment de vous voir & de vous embraſſer.

FLORIMON.

Mon enfant, vous ſavez combien elle m'eſt chére ;
Vous ſavez mes projets ſur elle & ſur Valère.
Ce jour doit raffermir, doit former bien des nœuds :
C'eſt mon but ; j'ai l'orgueil de faire des heureux.

Valère a pu manquer à la reconnoiſſance ;
Je pardonne à ſon âge, à ſon inconſéquence.
En proie au tourbillon de la frivolité,
Mes mœurs ont eu pour lui trop de ſimplicité ;
Il conſeille Floriſe ; & Floriſe, à ſon âge,
Du luxe de nos jours recherche l'étalage.
C'eſt un premier abus que je veux réprimer ;
Mais, ſans aigreur... Tout l'art eſt de me faire aimer.

NÉRINE.

Monſieur, cette réforme affligera Madame :
Elle eſt jeune, jolie, & de plus elle eſt femme.
Elle a pris, pour le monde, un goût qu'il entretient...
Vous partîtes (on fut fort triſte, il m'en ſouvient)
Valère vint d'abord avec exactitude,
Pour adoucir l'ennui de notre ſolitude.
Il propoſa de voir des femmes ; on en vit :
On vit une Cloé, qu'une Orphiſe ſuivit,
D'autres encore... Enfin, Madame fut preſſée
De ſortir du déſert, où vous l'aviez laiſſée :
Le monde l'appelloit.

FLORIMON.

L'imprudente y courut ?

NÉRINE.

Dans les ſociétés à peine elle parut,

Que ſa beauté cauſa la plus grande ſurpriſe ;
On ne la nommoit plus que *La belle Marquiſe.*
Sur l'éloge ou le blâme on eſt extrême ici :
Les femmes, quelque tems, l'applaudirent auſſi ;
Mais, jalouſes bientôt du ſuccès de ſes charmes...

FLORIMON.

Toutes, pour l'attaquer, ſe mirent ſous les armes ?

NÉRINE.

Ce fut un certain jour de *Gala*, dans un bal,
Bal paré... L'une dit qu'elle ſe mettoit mal :
Une autre (& ce fut-là le trait le plus perfide,)
Trouva gauche un maintien, qui n'étoit que timide ;
On prit le naturel, le ton de vérité,
Pour un manque d'uſage, une imbécillité.

FLORIMON.

Et Floriſe rougit ?

NÉRINE.

Interdite, piquée ;
Elle revint en pleurs & preſque ſuffoquée.
Je voulus adoucir ſon dépit ; mais en vain :
On paſſa mal la nuit.

FLORIMON.

FLORIMON.

Et dès le lendemain,
On tint, n'eſt-il pas vrai, conſeil avec Valère ?

NÉRINE.

D'après les beaux avis de ſa tête légère,
Son élève devint un prodige nouveau.
On reparut; jamais ſuccès ne fut plus beau.
Elle fut recherchée & par-tout applaudie:
Puis courut les Concerts, joua la Comédie;
Elle devint, enfin, l'héroïne du jour.
L'amour-propre, Monſieur, eſt plus fort que l'amour.
Je doute qu'aujourd'hui Madame ſe conforme,
Et veuille ſe prêter au projet de réforme.
S'il faut ſe limiter, reſter au même ton,
On y conſentira; mais dégénérer ? non.

FLORIMON.

Je ſais à quels dehors ma naiſſance m'oblige:
Ma femme aura toujours ce que le monde exige;
Mais, je ne prétends pas follement me charger
D'un faſte ridicule & qui m'eſt étranger;
Ni que chez moi, Nérine, on trouve dès l'entrée,
Vingt eſclaves oiſifs, couverts de ma livrée.

NÉRINE.

On s'eſt fait une ſuite, un état de maiſon :
Valère l'a voulu. La fureur du bon ton
A troublé de ces lieux l'ordre & l'économie :
On vous a délogé. Vous rirez, je parie,
Du bel appartement qu'on vous a deſtiné.

FLORIMON.

Tout au bout de l'hôtel ?

NÉRINE.

Vous avez deviné.
Le vôtre eſt là, Monſieur, & c'eſt ici le nôtre.
Madame aura le ſien & vous aurez le vôtre.

FLORIMON.

Oh ! moi, je n'ai qu'un mot à répondre à celà :
Je ne connus jamais tous ces uſages-là,
Ni la diſtinction de *Monſieur*, de *Madame*.
Je ſuis tout ſimplement le mari de ma femme :
L'appartement de l'un convient à l'autre auſſi ;
Et l'on trouvera bon que je demeure ici.
J'admire le bel ordre établi par Valère !
Et Floriſe s'y prête, elle qui m'eſt ſi chère ?...
Que ces époux du ſiécle, aſſociés ſans choix,
Qui, contens de pouvoir ſe donner, à la fois,

Et des biens & des rangs l'avantage frivole,
L'un à l'autre inconnus, s'épouſent ſur parole;
Que des cœurs enchaînés par avis de parens,
Dans leur froide union vivent indifférens;
C'eſt d'un ſemblable nœud la ſuite naturelle.
Mais que Floriſe & moi, moi, qui fis tout pour elle!
Qui craignant cependant que le poids des bienfaits
Ne gênât de ſon cœur les ſentimens ſecrets,
Ai voulu, pour tout prix, pour toute récompenſe,
Ne la point voir céder à la reconnoiſſance;
Qu'elle, enfin, que j'ai vue, aux jours de mon bonheur,
M'aimer plus comme époux, que comme bienfaiteur;
Qu'elle-même, Nérine, au bout de deux années,
Relâche le lien qui joint nos deſtinées;
Qu'un joug, par mes bontés, pour elle ſi léger,
Lui péſe, & que chez moi je devienne étranger;
Qu'elle rompe, entre nous, cette correſpondance,
Cette union de l'ame & de la confiance,
Ce commerce enchanteur & d'égards & de ſoins,
Qu'un même amour fondoit ſur les mêmes beſoins;
Je l'avoue (& l'aveu m'eſt bien pénible à faire,)
Ce divorce, réel puiſqu'il eſt volontaire,
Réveilleroit en moi des ſoupçons dangereux,
Si je ne craignois pas de m'avilir par eux.

NÉRINE.

N'accuſez que Valère : il a tout fait, vous dis-je !

FLORIMON, *avec vivacité.*

Il eſt donc bien ingrat ! je ne ſais quel preſtige,
Quel charme, malgré moi, m'intéreſſe pour lui....
Je me ſouviens qu'il faut que j'écrive aujourd'hui,
Et c'eſt pour le ſervir. Dans peu de jours, j'eſpère
Finir, en ſa faveur, une importante affaire.
Écrivons... On me laiſſe & libre & déſœuvré.

(*Il ſe met à une table à écrire.*)

NÉRINE.

J'entends une voiture, & quelqu'un eſt entré ;
C'eſt peut-être Madame !

SCENE V.

Les Acteurs précédens, LA BRANCHE.

NÉRINE, *à la Branche.*

Eh bien?

LA BRANCHE.

Un petit homme,
Mais fort replet & rond dans ſa taille...

NÉRINE.

Il ſe nomme?

LA BRANCHE.

Il ne s'eſt point nommé.

NÉRINE.

Que veut-il donc?

LA BRANCHE.

D'abord,
Il a fait demander Madame; & peſtant fort
De ne la point trouver, il veut, dit-il, l'attendre.
D'une déſobligeante on vient de le deſcendre;
Deux grands Laquais à peine ont pu l'en retirer.
Il demande à te voir; peut-on le faire entrer?

NÉRINE.

Je ne le connois point; d'ailleurs il peut diſtraire
Monſieur... Monſieur écrit.

FLORIMON.

A-t-on eu ſoin de taire
Mon retour? vous pouvez l'entretenir ici;
Moi, je continuerai ma lettre.

LA BRANCHE.

Le voici.

FLORIMON, *à Nérine.*

Ne me découvrez point.

(*Il remet un bougeoir à la Branche, qui ſort & rentre dans la ſcène ſuivante.*

SCENE VI.

Les Acteurs précédens, VALMON.

VALMON, *essoufflé.*

LA maudite voiture!
Ont-ils donc prétendu me mettre à la torture?
J'ai crû qu'on ne pourroit jamais m'en arracher.
C'eſt ce fou de Valère & mon ſot de cocher
Qui m'ont perſuadé de quitter la berline.
Ai-je d'un freluquet & la taille & la mine?
N'ai-je que l'embonpoint d'un jeune Financier?
Suis-je à mon premier bail? l'impertinent Sellier!
Avoir empriſonné mon grave perſonnage
Dans les étroits panneaux du plus leſte équipage...
(*A Nérine.*)
Eh! que ne prenoit-il ma meſure!... Un fauteuil.

NÉRINE.

Monſieur me connoît-il?

VALMON.

A ce piquant coup-d'œil,
A ce malin ſourire aiſément je devine
Que ce doit-être toi, qu'on appelle Nérine.

NÉRINE.

(*A part.*)

Le ſtyle eſt familier... Quoi! vous ſavez mon nom?

VALMON.

Oui, ton nom eſt Nérine, & le mien eſt Valmon.

NÉRINE.

Ah! Monſieur, j'aurois dû plutôt vous reconnoître;
On m'a parlé de vous.

VALMON.

Ta maitreſſe, peut-être,
T'a conté... Conte-moi tout ce qu'elle t'a dit.
Valère, elle, tous deux t'ont-ils fait le récit
(*Remarquant Florimon.*)
Du ſouper d'hier?... Quel eſt ce fat qui nous écoute?

NÉRINE, *embarraſſée.*

Monſieur... c'eſt... l'Intendant d'ici.

VALMON.

Fripon, ſans doute?
Les gens de qualité ſont dupes en tout point
De ces animaux-là: pour moi, je n'en ai point.
Mes revenus ſont clairs & viennent à leurs termes:
Je n'ai pour Intendans que les commis des fermes.
(*A Florimon.*)
Que fais-tu là?

FLORIMON, *froidement.*

J'écris.

VALMON.

Parbleu, je le vois bien,
Et c'eſt répondre mal; mais n'écri plus, & vien.
Je voudrois avec toi raiſonner...

FLORIMON.

Une lettre
M'occupe; cela preſſe, & j'ai l'adreſſe à mettre.

VALMON.

(*A Nérine.*)

Achéve donc... Nérine auroit dû deviner
A mon empreſſement, ce qui peut m'amener:
La Marquiſe eſt charmante & tout Paris l'admire.

(*Ici la Branche rentre avec une bougie allumée.*)

NÉRINE.

J'entrevois maintenant, ce que vous voulez dire:
Vous l'aimez? votre but, ſi je raiſonne bien,
Eſt de lier ici votre intérêt au mien;
Mais j'ai peu de crédit ſur l'eſprit de Madame.
L'Intendant, auprès d'elle, appuiroit votre flamme
Bien mieux que moi.

VALMON.

Tu ris.

NÉRINE.

Je dis vrai.

VALMON.

Cependant
Je le trouve un peu fier, ce Monſieur l'Intendant.

LA BRANCHE, *à Florimon qui lui remet la lettre qu'il écrivoit.*

La lettre eſt, dites-vous, preſſée ?

FLORIMON.

Oui, très-preſſée.

LA BRANCHE.

Monſieur, ma laſſitude, en ce cas, eſt paſſée :
Me voilà tout botté, tout prêt pour le départ ;
Et vous aurez, ce ſoir, la réponſe au plus tard.

FLORIMON, *à Valmon.*

Je ſuis libre ; puis-je être utile en quelque choſe
A Monſieur ?

VALMON, *à Nérine.*

Son air ſec, ſon flegme m'en impoſe.

NÉRINE.

C'eſt un bon homme au fond.

VALMON.

Écoute, mon ami :
Dans un état borné tu languis endormi.
Il eſt plus d'une route ouverte à la fortune :
Je puis, ſi tu le veux, t'en faciliter une.
Je puis te procurer, te donner un emploi,
Un poſte lucratif.

FLORIMON.

A moi, Monſieur, à moi ?

VALMON.

A toi.

FLORIMON.

Mais quel motif vous porte...

VALMON

La Marquiſe...

FLORIMON.

Madame ?

VALMON.

La Marquiſe, ou Madame, ou Floriſe,
Peu m'importe le nom ; je l'aime.

FLORIMON.

Vous l'aimez ?

VALMON.

Oui, je l'aime, & tu peux...

FLORIMON.

Comment, vous préſumez...

VALMON.

Te piques-tu d'honneur & de délicateſſe ?
(*A Nérine.*)
Ce Caton me paroît plaiſant dans ſon eſpéce.

FLORIMON

J'imagine aiſément ce que vous ſouhaitez ;
Mais je vois à vos feux quelques difficultés.

VALMON.

Parbleu, tu vois très-mal : tu peux, dans cette affaire,
Parler, agir pour moi, d'accord avec Valère.

FLORIMON.

Quoi ! Valère eſt pour vous ?

VALMON.

Je ſuis de ſes amis
Le plus eſſentiel : hier il m'a promis
De faire mes aveux ; moi, le début me coûte.

FLORIMON.

Valère eſt dérangé ; vous lui prêtez, ſans doute ?

VALMON.

Vingt mille écus par lui me ſont dûs, à peu près.

NÉRINE.

Ne lui ferez-vous pas grace des intérêts
En faveur de l'amour ?

FLORIMON.

Pour moi, ce qui m'arrête ;
C'eſt que, juſqu'à ce jour, Floriſe ſage, honnête,
Doit immanquablement déconcerter vos ſoins.
Elle aime ſon époux, ou l'eſtime, du moins.

VALMON.

On le dit ; mais enfin, de tous les ridicules,
Ceux qu'on perd le plutôt ce ſont les faux ſcrupules ;
Les préjugés. Tient-on long-tems à des erreurs ?
On entre dans le monde, & l'on en prend les mœurs.
L'exacte honnêteté, dans le ſiécle où nous ſommes,

Dure au plus les vingt ans chez la plupart des hommes ;
Chez les femmes de même : il eſt un tems pour tout.
D'ailleurs, le mariage uſe bien-tôt un goût.
Le Marquis n'a-t-il pas un fils de la Marquiſe ?
Que peut-il déſormais exiger de Floriſe ?
Leur ſucceſſeur eſt né, tout eſt fini par-là.
Un enfant... Mais peut-on s'aimer après cela ?

FLORIMON.

Florimon eſt bien loin d'adopter ces maximes.

VALMON.

Oui, c'eſt un Philoſophe, un de ces foux ſublimes,
Eſprits durs, ſinguliers & toujours mécontens,
Critiques éternels des ſottiſes du tems.
Cependant, de ſa femme il ne s'occupe guères :
Amoureux, m'a-t-on dit, du château de ſes peres,
Il y vit comme un ours, dans ſon antre tapi,
Et s'y plaît, enchanté de l'avoir recrépi.
Ma petite maiſon vaut mieux, je le parie,
Que ſes tours à créneaux, & que ſa Seigneurie.
Veut-il que la Marquiſe, iſolée avec lui,
En Dame Suzeraine, aille périr d'ennui ?
Ma foi, ce Philoſophe, & ce prétendu ſage
Doit être un triſte époux, un fâcheux perſonnage :

Valère en eſt, dit-il, excédé.

FLORIMON.

Lui?

VALMON.

Comment?
Tu mets à tout du doute & de l'étonnement!

FLORIMON.

Lui! Valère! lui!

VALMON.

Lui! lui, te dis-je... Quel homme!
Il ne veut croire à rien: tant répéter m'aſſomme.
Je t'ai dit que Valère, avec moi de concert,
A dû parler pour moi: c'eſt un fait.

FLORIMON.

Il vous ſert?

VALMON.

Il eſt mon confident, mon intime.

FLORIMON.

J'avoue
Que vous m'étonnez fort; mais Valère vous joue.

VALMON.

Me jouer ? lui, morbleu ! va, tu me fais pitié...
Un homme à qui je prête ! un ami !

FLORIMON.

L'amitié
N'eſt point un ſentiment bien réel à ſon âge :
L'amour n'eſt plus du vôtre.

VALMON.

Oh, pour le coup, j'enrage !
Tu prétends...

FLORIMON.

Oui, Monſieur, je ſais ce que je di :
Vous êtes le jouet de ce jeune étourdi.
J'honore les états ; celui même où vous êtes :
Mais enfin, convient-il que des fats, des caillettes
Soient la ſociété d'un homme tel que vous ?
Votre âge, vos emplois, vont-ils avec leurs goûts ?
Tout cet enchaînement d'intrigues, de miſéres,
Monſieur, on le pardonne à des femmes légéres,
A des jeunes gens vains, fous, ſuperficiels ;
Mais des hommes placés pour être eſſentiels,
Quand on les voit courir dans les cercles du monde,
Ridicules alors, méritent qu'on les fronde.

Vos

Vos confrères, dit-on, de leurs prédéceſſeurs
Ont quitté les travers, ont épuré leurs mœurs :
Civiliſés, ſoumis aux loix de la décence,
Ils ont de leur fortune adouci l'inſolence.
Imitez-les, Monſieur : faites taire ces bruits,
Sur vous, ſur vos pareils ſi ſouvent reproduits.
Le préjugé public vous eſt peu favorable :
Domptez le préjugé, rendez-vous eſtimable.

VALMON.

Un gredin d'Intendant me parler ſur ce ton ?

FLORIMON.

Le titre n'y fait rien : j'ai tort, ou j'ai raiſon ;
(*A Nérine.*)
Voilà le point... Je vais paſſer chez Emilie.
(*A Valmon.*)
Vous attendez Madame, & c'eſt une folie :
Croyez-en les conſeils que je vous ai donnés,
Ils ſont d'un galant homme.

VALMON.

Et d'un ſot.

SCENE VII.

VALMON, NÉRINE.

VALMON.

A mon nez,
Me dire effrontément de ces impertinences!
Il n'entrera, morbleu, jamais dans les Finances:
Je l'aurois avancé... Je ſuis d'une fureur...
Mais où diable as-tu pris que ce beau raiſonneur
Pourroit ſervir mes feux? Un grave formaliſte,
Du Marquis, à coup ſûr, l'impertinent copiſte...
Et! quoi? Tu ris? Fort bien; Valère vient à point
Avec Floriſe: il faut...

SCENE VIII.

VALERE, FLORISE, VALMON, NÉRINE,

FLORISE, *au fond du Théâtre avec Valère.*

Je ne le voulois point,
Valère: oui; c'eſt un tort, & ma faute eſt réelle.
(*A Nérine.*)
Eſt-on ſorti?

NÉRINE.

Monſieur eſt chez Mademoiſelle.

FLORISE.

Je ſuis au déſeſpoir.

VALERE.

Et déjà vous courez...?

FLORISE.

Prétendez-vous encor ?...

VALERE.

Moi ? Comme vous voudrez.

SCENE IX.

VALERE, VALMON.

VALERE.

EH mais ! mon cher Valmon, quel excès d'imprudence !
Que faites-vous ici ? Par quelle impatience...

VALMON.

Tu veux gronder ? Parbleu, ton moment eſt bien pris.
Sais-tu bien que j'enrage, & que tous mes eſprits...

VALERE.

Que s'eſt-il donc paſſé ?

VALMON

La Marquiſe eſt abſente;
Je veux l'attendre & voir Nérine...

VALERE.

Elle eſt méchante.

VALMON.

Non, non; ce n'eſt point elle.

VALERE.

Eh! qui donc?

VALMON.

L'Intendant.

VALERE.

L'Intendant?

VALMON.

L'intendant du Marquis: un pédant
Tout ſemblable au portrait que tu fais de ſon maître.

VALERE, *à part.*

Comment ſe pourroit-il...

VALMON.

Mais tu dois le connoître;
Il m'a parlé de toi: le fat m'a ſoutenu
Que j'étois ta dupe.

VALERE.

Ah! mon ami l'a-t-il crû?

VALMON.

Non; tu m'en vois outré.

VALERE.

Voilà de vos bévues!
Vous méritez bien...

VALMON.

Quoi?

VALERE.

Vous autres, à vos vues
Vous avez la fureur d'employer des valets;
Lorſque d'honnêtes gens prennent vos intérêts,
Pourquoi faire mouvoir un reſſort ſubalterne?
Vous êtes étourdi; ſouffrez qu'on vous gouverne.
Ne tiendrez-vous jamais une conduite...

VALMON.

Enfin,
Di-moi ſi je verrai Floriſe... A quel deſſein,
Me rencontrant ici, s'en va-t-elle, fuit-elle?

VALERE.

Une affaire imprévue & l'occupe & l'appelle;
Vous-même, laiſſez-moi.

VALMON.

Bon!

VALERE.

Vous, dis-je, ſortez,
Ou j'interrompts pour vous le cours de mes bontés;
Nous nous verrons tantôt.

SCENE X.

VALERE, *ſeul.*

QUEL épais perſonnage!
L'Intendant ſuppoſé, c'eſt le Marquis, je gage,
Oui; tout ceci devient délicieux, plaiſant:
La Niéce, nos Époux ſont enſemble à préſent:
Comment ſe verront-ils? Floriſe étoit émue;
Point de tête... ſachons l'effet de l'entrevue.

Fin du ſecond Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

VALERE, PASQUIN.

PASQUIN.

Vous laiſſera-t-on libre encor quelques inſtans ?

VALERE.

Eh ! oui, Monſieur Paſquin ; oui, nous avons du tems.

PASQUIN.

L'affaire eſt grave.

VALERE.

Un ſot, pour étaler ſon zèle,
Au moindre événement, ſur une bagatelle,
Imagine qu'il doit ſe montrer effrayé :
Je connois votre ſtyle.

PASQUIN.

Et me voilà payé
De mes ſoins.

VALERE, *à lui-même, & ceſſant d'écouter Paſquin.*

L'entrevue eſt plaiſante, incroyable.
Ah ! ah !

PASQUIN, *tirant des papiers.*

Vos créanciers ont de l'humeur en diable:
Voici...

VALERE, *à part.*

J'ai toujours crû le Marquis très-ſenſé;
Mais qu'il ſoit ſans humeur ſur ce qui s'eſt paſſé,
Qu'un homme, de ſon âge & de ſon caractére,
Approuve une conduite à la ſienne étrangére;
Et qu'aux yeux de ſa femme il paroiſſe flatté
Des hommages du monde, offerts à ſa beauté,
C'eſt ce qui me confond, ce qui me pétrifie;
Et je commence à croire à la Philoſophie.

PASQUIN.

Vos billets au porteur courent le genre humain.

VALERE.

Il ſourit à ſa Niéce, il me ſerre la main;
Et, de l'air le plus libre, entretenant Floriſe,
Il ne montre ſur rien d'aigreur, ni de ſurpriſe.
Ces maris ont, par fois, d'étranges procédés!
On prépare une ſcène; & quand vous l'attendez,
C'eſt une bonhomie entiére, décidée,
Une docilité qui ſurpaſſe l'idée!
Tout ce que vous voulez leur plaît, leur convient fort.
Sans le tort d'être époux, ils n'auroient aucun tort.

PASQUIN.

Un mot!

VALERE.

Auſſi biſarre en ſon inconſéquence,
Des bontés du Marquis la Marquiſe s'offenſe;
Et, ſous un air contraint, cachant ſon embarras,
Boude pour un mari, qui ne la boude pas?...
(*A Paſquin qui le tiraille.*)
Qu'eſt-ce donc?

PASQUIN.

C'eſt, Monſieur, un écrit conſulaire,
Qui de tous vos effets ordonne l'inventaire.
D'Huiſſiers fort incivils votre hôtel eſt rempli;
Et leur noir eſcadron chez vous s'eſt établi.
Suivant vos volontés & l'uſage ordinaire,
J'ai vû le Procureur, l'Avocat, le Notaire:
Le Notaire eſt ſans fonds, l'Avocat ſans avis,
Le Procureur ne peut rien... vous riez?

VALERE.

Je ris.

PASQUIN.

Vous vous tranquilliſez ſur la dot d'Emilie?
C'eſt fort bien... La pupile eſt, à mon gré, jolie;
Et le Tuteur, de plus, eſt ici de retour.
Vous preſſez l'hymen?

VALERE.

Moi? j'attends encor l'amour.
J'ai crû, quelques momens, en ſentir l'étincelle;
Mais le poids & l'ennui d'une chaîne éternelle,
Le monde, d'autres mœurs, une autre ambition
Ont de ce premier feu détruit l'illuſion.

PASQUIN.

Eh! que prétendez-vous?

VALERE.

Je ne ſais.

PASQUIN.

J'imagine
Que la Marquiſe nuit à la jeune orpheline.

VALERE.

Pourquoi?

PASQUIN.

Vous en parlez aſſez publiquement.
Ne vous ſouvient-il plus de ce ſouper charmant,
Où vous & vos amis méditiez des conquêtes?
Les jeunes gens, ma foi, ſont d'excellentes têtes!
On propoſe une horreur, on vous fait un défi;
Il s'agit de tromper un honnête mari,

Plein d'amitié pour vous & d'amour pour ſa femme.

VALERE.

Eh ! bien ?

PASQUIN.

Eh ! bien, Monſieur, ce projet vous enflâme.
On doute du ſuccès ; & ce doute affecté
Aiguillonne chez vous l'amour-propre irrité.

VALERE.

Eh ! bien ?

PASQUIN.

Vous vous chargez de finir l'aventure,
Et vous avez le front d'en faire une gageûre.

VALERE.

Eh ! bien ?

PASQUIN.

Mauvais pari, vous le perdrez.

VALERE.

Comment ?

PASQUIN.

Vous le perdrez, vous dis-je, indubitablement.

VALERE.

Voilà donc votre oracle ?

PASQUIN.

Et, ce qui m'intéreſſe...

VALERE.

C'eſt...

PASQUIN.

C'eſt que vous n'aurez la Tante ni la Niéce.
L'oncle déſabuſé ſur ſon futur neveu
Tout naturellement l'éconduira dans peu.
Avec vos créanciers quels arrangemens prendre ?
Que leur dire, en un mot ?

VALERE.

De m'imiter, d'attendre.

PASQUIN.

De l'air dont ces gens-là s'y prennent aujourd'hui...

VALERE.

Allez dire à Valmon qu'il ſoit ce ſoir chez lui.

SCENE II.

(Nérine fait en entrant des ſignes d'intelligence à Paſquin qui ſort.

VALERE, NÉRINE

NÉRINE, *à Valère, d'un air inquiet.*

MONSIEUR.

VALERE.

Que veut Nérine, & quel trouble l'agite?
Son air eſt effrayant.

NÉRINE.

Je ſuis toute interdite:
Ici je vois des pleurs, là j'entends des ſoupirs;
On parle ici Couvent, là dégoût des plaiſirs.
Madame...

VALERE.

Expliquez-vous?

NÉRINE.

Tantôt chez la Ducheſſe,
Avec le Chevalier, & vous & la Comteſſe,
On l'a miſe, a-t-on dit, de loge à l'Opéra;
On doit ici la prendre, & bien-tôt l'on viendra:
L'engagement la gêne.

VALERE.

Oui, tout la contrarie.

NÉRINE.

Rompez-le décemment, Monſieur, on vous en prie.

VALERE.

J'appuîrai ſes raiſons, ou ſes prétextes, ſoit:
Mais, ne vient-elle pas? je penſe qu'elle doit
S'excuſer elle-même & recevoir ces Dames.
Une rivalité, des intérêts de femmes
L'avoient, je le ſais bien, brouillée avec Cloé;
Mais, en les ramenant au ton de l'amitié,
La Ducheſſe, tantôt, les a conciliées;
Et leurs diviſions doivent être oubliées.
Floriſe, après cela, veut-elle qu'un refus
Réveille un démêlé qui doit n'exiſter plus?
Pour moi, je ne ſai point colorer un caprice:
Qu'elle vienne.

NÉRINE.

Il faut donc que je l'en avertiſſe;
J'y cours.

VALERE, *la retenant.*

Quoi! toujours ſombre, enveloppée?

NÉRINE.

Au point
Qu'on avoit réſolu de ne paroître point.

D'abord, ſur ce projet, ce qui m'a raſſurée,
C'eſt que, mieux que jamais, Madame s'eſt parée.

VALERE.

Parée ?

NÉRINE.

Oui ; mais d'un air ſi triſte ! à tous momens
C'étoit de longs ſanglots & des étouffemens....
Tout cela la rendoit plus touchante & plus belle.
On met, en gémiſſant, cette robe nouvelle,
(Dont vous avez choiſi l'étoffe & le deſſein,)
De ſoupirs en ſoupirs on épuiſe l'écrain :
Mais, au rouge, j'ai crû Madame ſuffoquée.
Avec la vanité la douleur compliquée,
Dans ſon ame, formoit un ſingulier combat.
Son teint, ſous le pinceau, reprenoit plus d'éclat ;
Quand tout-à-coup des pleurs s'échappent...Leur mêlange,
Sur le rouge effacé, cauſe un déſordre étrange.
On le voit, on frémit, on fuit dans ſon boudoir,
Et l'on veut, ſolitaire, y reſter tout le ſoir.
Je vole, cependant, porter votre réponſe :
Peut-être on changera d'avis.

SCENE III.

FLORIMON, VALERE, NÉRINE.

FLORIMON, *ironiquement, à Nérine.*

Que l'on m'annonce.

VALERE, *étonné.*

Chez vous ?

FLORIMON.

Non, chez Madame.

VALERE.

Elle n'eſt point ici.

NÉRINE, *bas à Florimon, & en ſortant.*

Soutenez vos froideurs, elles ont réuſſi ;
On ſoupire au boudoir.

SCENE IV.

FLORIMON, VALERE.

FLORIMON.

Tu ſors? je t'importune?

VALERE.

Permettez...

FLORIMON.

Non; je dois à ma bonne fortune
L'avantage flatteur de t'avoir rencontré:
Donne-moi ce moment.

VALERE, *embarraſſé.*

Monſieur, je reſterai;
Puiſque vous l'exigez.

FLORIMON.

Tu me fais cette grace
D'un ton fort touchant! quoi! ton ami t'embarraſſe?
Je croyois, en preſſant le tems de mon retour,
Plaire à ton amitié, ſatisfaire l'amour:
Et, je te l'avouerai, je ne vois point ſans peine
Que mon abord contraint Floriſe, & qu'il te gêne.

Suis-je un monſtre, un jaloux prompt à s'effaroucher ?
De vos amuſemens bien loin de me fâcher,
Je les approuve fort ; & je te ſais gré même
D'avoir diſtrait l'ennui d'une épouſe que j'aime.
Tu ne me réponds rien.

VALERE.

Qu'eſt-ce que vous voulez ?
Je n'ai point remarqué le froid dont vous parlez.
Si Floriſe a montré du trouble à votre vue,
La ſurpriſe accompagne une joie imprévue ;
Et je n'y vois, Marquis, rien que de naturel.

FLORIMON.

Son embarras, te dis-je, eſt ſenſible, réel.

VALERE.

Faut-il naïvement dire ce que je penſe ?
Un mois devoit encor prolonger votre abſence ;
On y comptoit : l'ennui ſuit le vuide du tems ;
Et l'on a pris, Monſieur, quelques engagemens.
Aujourd'hui moins obſcure, & par moi répandue,
Dans nos cercles brillans la Marquiſe eſt reçue.
On ſe lie aux projets de ſa ſociété ;
La campagne embellit les plaiſirs de l'Eté ;
Nous y devons, dans peu, jouer la Comédie :
Les rôles ſont donnés, déjà l'on étudie...

Votre retour, Marquis, rompt tout cela.

FLORIMON.

J'entends:
Madame eſt de la troupe. A-t-elle des talens?

VALÈRE.

Des talens naturels, dont vous-même, peut-être,
Vous ſeriez enchanté.

FLORIMON.

Si tu n'étois ſon maître,
J'y croirois peu. J'ai vû vos théâtres fameux:
Vous y traînez les gens, & même en dépit d'eux.
Vos Acteurs, à mon gré, ſont des plaiſans fort triſtes;
Les bons originaux ſont de mauvais copiſtes.
J'ai vû des connoiſſeurs qui décident de tout,
Ces modèles du jour, ces oracles du goût,
De nos Comédiens devenus les émules,
Jouer ſouvent fort mal leurs propres ridicules.
Ce que je te dis-là, je l'ai ſenti... D'ailleurs,
Chacun prend ſes plaiſirs dans ſes goûts, dans ſes mœurs;
Et mon projet n'eſt point de m'oppoſer aux vôtres.
Il eſt vrai que, pour vous, j'en imaginois d'autres:
J'avois un plan...

VALÈRE, *en ſouriant.*

Ah! ah! quels ſont donc ces plaiſirs?

FLORIMON.

Je ne ſais quel dégoût refroidit mes deſirs :
Je voudrois les borner à vivre dans ma terre.
J'ai ſervi dès l'enfance & fait long-tems la guerre :
Inutile à mon Roi dans le ſein de la paix,
Je veux, par d'autres ſoins, répondre à ſes bienfaits.
Tien, depuis que je vis où vécurent mes peres,
Que j'habite, ainſi qu'eux, nos champs héréditaires,
Je me ſens plus François & meilleur citoyen.
Au milieu des Cités, vous ne tenez à rien :
Point de propriété, point de nœud qui vous lie ;
Mais ma terre eſt à moi : le ſol fait la patrie.
On ſe mêle, à la ville, avec tout l'univers ;
Citoyens, Etrangers ſont également chers :
Ces goûts multipliés ſe détruiſent eux-mêmes.
A la campagne, on a quelques voiſins qu'on aime :
On ſe choiſit, les cœurs y ſont vraiment unis ;
Et leur plus doux lien eſt l'amour du pays.

VALERE.

Épargnez-vous, Marquis, les frais d'une ſatyre :
La ville ne vaut pas la peine d'en médire.
Comme vous en penſez, on en penſe aujourd'hui ;
Mais il eſt, cependant, un art d'y fuir l'ennui.

L'homme ſenſé qui craint, qui hait la multitude,
Au milieu de Paris, trouve la ſolitude;
Et les honnêtes gens, les gens d'un certain ton
N'y vivent preſque plus qu'en petite maiſon.

FLORIMON.

Duſſai-je t'ennuyer (car je vois le contraſte
De nos eſprits; tu vas me croire enthouſiaſte:
Mais il n'importe; apprend ce que j'ai fait:) pein toi
Un homme de mon âge, un ſage tel que moi,
(Titre peu diſputé, qu'on nous céde ſans peine,)
Pein-toi donc ton ami, dans ſon petit domaine,
Entouré de vaſſaux & de cultivateurs,
Faiſant le bien ſans faſte & s'attachant les cœurs.
Voi-moi des malheureux conſolant l'indigence,
Les ſecourant... Leur joie étoit ma récompenſe.
Peut-être ces objets te ſemblent affligeans?
Mais va; dans la cabane & chez les bonnes gens,
On entend de plus près le cri de la Nature;
C'eſt une volupté douloureuſe, mais pure.
Enfin, depuis ſix mois, j'ai fait quelques heureux:
Ils m'aimoient; leur bonheur me lioit avec eux.
M'écoutes-tu?

VALERE.

Sans doute.

FLORIMON.

Aux affaires publiques
J'ai mêlé, chaque jour, quelques ſoins domeſtiques,
Si tu voyois mon parc, mes jardins, mon château!
Tout eſt ſimple, riant, commode, rien n'eſt beau,
Il n'y manquoit au charme, au bonheur de ma vie
Que Floriſe, que toi, que ma chére Emilie.
Vous deviez m'y rejoindre à la fin de l'Été:
Pour vous y recevoir, j'ai tout précipité;
Meubles, appartemens, tout ſera prêt... Valère,
T'y verra-t-on? J'aurai Floriſe, je l'eſpère.

VALERE.

Le doute, là-deſſus, Marquis, eſt déplacé:
On fera ce voyage, & rien n'eſt plus ſenſé.
Je prévois que déjà l'arriére-ban s'apprête:
Ne prépare-t-on pas une entrée, une fête?
Aurons-nous les honneurs, le cérémonial,
La harangue ou les vers du Procureur Fiſcal,
L'Idile & les rubans des filles du village?
Les garçons viendront-ils entourer l'équipage?
Entendra-t-on des tours tirer le fauconneau,
Et les coups de fuſil des valets du Château?

A propos; la Marquiſe a fait une recrue,
Dont la file & le train rempliront l'avenue.
Nous rendrons le voyage agréable, amuſant.

FLORIMON.

Ton naturel s'échappe, & te voilà plaiſant!
Abandonne, croi-moi, ce ton de l'ironie,
La reſſource d'un fat ſans ame & ſans génie.
Vous autres, vous croyez, par des airs, par des mots
Réduire un galant homme au ſilence des ſots.
Sans doute, quelque éclat colore vos ſaillies;
Mais un ſouffle léger, ſur ces ſuperficies,
En fait voir tout le vuide & la futilité.
Quitte, avec ton ami, ce langage affecté,
Le jargon d'un cœur froid & d'un eſprit ſtérile.

VALERE.

Vous vous fâchez, Monſieur? mais chacun a ſon ſtyle.

FLORIMON.

Ne peux-tu me parler qu'amuſemens, que jeux?
N'as-tu point, avec moi, d'objets plus ſérieux?
Tu ne m'as juſqu'ici rien dit ſur Emilie.

VALERE.

Ne l'avez-vous point vue?

FLORIMON.

Oui; triſte, enſevelie,
Et même, à parler vrai, mécontente de toi.

VALERE.

Elle boude en enfant... Eſt-ce ma faute, à moi?

FLORIMON.

La Marquiſe elle-même eſt fort mal avec elle:
Leur humeur m'a déplû.

VALERE.

La vôtre eſt plus cruelle.
Suis-je, en leurs démêlés, reſponſable de rien,
Et puis-je garantir des caprices?

FLORIMON.

Fort bien.
Écoute: ſans entrer dans des détails frivoles,
Nous nous ſommes tous deux liés par des paroles:
Je t'ai promis ma niéce Emilie, & tu dois
L'épouſer: nous touchons au tems pris par ton choix.
Je ne veux point porter d'affaire à la campagne;
Et c'eſt comme neveu qu'il faut qu'on m'accompagne;

Comme neveu. De plus, tu trouveras très-bon
Que je n'y traîne point ni ton Monſieur Valmon,
Ni d'un tas d'étourdis le cortége incommode.
Quant aux femmes, faut-il, eſclave de la mode,
Tranſporter dans ma terre, au milieu de mes bois,
La ville & les fauxbourgs, tout Paris à la fois ?
Eh ! qui ferois-je, moi, d'un eſſain de caillettes ?
Je n'ai point de Théâtre... Enfin, tes nôces faites,
Nous partirons ſans ſuite & ſans retard.

VALERE.

Marquis,
Emilie eſt ſi jeune, & moi-même je ſuis...

FLORIMON.

Non, non, point de prétexte ; elle vient, je vous laiſſe.
L'exemple t'eſt donné, dégage ta promeſſe,
Et détermine toi.

SCENE V.

VALERE, FLORIMON, EMILIE.

EMILIE, *à Florimon.*

QUOI, Monſieur, vous ſortez?

FLORIMON.

Valère eſt mon ami, voilà ſes droits: reſtez.

SCENE VI.

EMILIE, VALERE.

EMILIE.

Mon oncle eſt ſingulier.

VALERE.

Très-ſingulier.

EMILIE.

Valère,
De ce procédé-ci, quel eſt donc le myſtère?
Pourquoi nous laiſſer ſeuls?

VALERE, *embarraſſé.*

Eh! mais, en vérité...
(*A part.*)
Je l'ignore.... C'eſt moi qui ſuis déconcerté.

EMILIE.

Monſieur a des bontés dont l'excès contrarie;
Son zèle eſt quelquefois gênant.

VALERE.

Il nous marie.

(*A lui-même.*)
Je ne puis démêler le trouble que je ſens.
Ces minois ingénus ont l'art d'être impoſans;
Et leur coquetterie eſt d'afficher une ame.
(*A Emilie.*)
Vous me quittez?

EMILIE.

Peut-être on m'attend chez Madame.

VALERE.

(*A lui-même.*) (*A Emilie.*)
Reprenons un maintien, que diroit-on?... Demain
L'on exige pour moi le don de votre main:
L'impétueux Marquis précipite la choſe;
Il lui faut un neveu, c'eſt ſa fureur. Je n'oſe
Demander ni prévoir ce que vous en penſez.

EMILIE.

Rien.

VALERE.

Moi, j'y réfléchis.

EMILIE.

Vous y réfléchiſſez?

VALERE.

Je vous aime, Emilie, & je puis vous le dire
Sans fauſſeté; mais l'âge, où notre cœur deſire,

Eſt celui du preſtige & des illuſions :
On ſuit aveuglément d'aveugles paſſions.
Je veux votre bonheur ; j'en ferai mon ouvrage
Dans un tems plus tranquile & plus libre : à mon âge
Des deſtins à fixer, un ſervice, la Cour,
Oteroient de l'hymen tous les ſoins de l'amour.
Il faudroit plus de calme.

EMILIE.

Ah ! Valère !

VALERE.

Emilie !

EMILIE.

Ah ! vous m'avez trompée, ingrat !

VALERE.

Quelle folie !
Eſt-ce que j'ai parlé de ne vous aimer plus ?

EMILIE.

Un détour eſt ſouvent plus cruel qu'un refus.

VALERE.

Eh ! bien, pour vous prouver que dans ces circonſtances
J'obſerve les égards & ſuis les convenances ;
Vous ſavez que Floriſe a de l'aigreur ; je crains...

EMILIE.

Vous la craignez, Monſieur, moi...

VALERE.

Vous ?

EMILIE.

Moi, je la plains;
A diviſer nos cœurs le vôtre s'étudie ;
De vos ſoins affectés telle eſt la perfidie.
C'eſt un art bien cruel !

VALERE.

Voilà de vos ſoupçons !
C'eſt au tems à donner du poids à mes raiſons.
Aujourd'hui, contre moi, vous êtes décidée,
Vous me cherchez des torts ; j'attendrai.

EMILIE.

Quelle idée
Attacher à des vœux l'un à l'autre oppoſés ?
C'eſt vous, vous-même, ingrat, qui me déſabuſez.
Sous les yeux d'un tuteur qui m'honore & que j'aime,
Dans l'attente d'un nœud préparé par vous-même,

Sous la foi de l'amour, ſous celle des ſermens,
Vous obtîntes, ici, mes premiers ſentimens.
Hélas! vous raſſuriez ma tendreſſe craintive!
Je vous crus: en trompant une ame trop naïve,
La foi, l'honneur, l'amour, vous avez tout trahi.

VALERE.

Je ſuis donc bien aimé?

EMILIE.

Que n'êtes-vous haï!

VALERE.

Ecoutez: le Marquis exige une réponſe;
Vous-même donnez-là, que votre cœur prononce;
J'en ſuivrai les décrets.

EMILIE, *avec dépit.*

Vous voulez?... non.

SCENE VII.

FLORISE, VALERE, EMILIE.

FLORISE, *avec humeur, à Emilie.*

RENTREZ:
Le Marquis vous attend, vous desire ; courez.
C'est vous seule qu'il aime & vous qu'il considère.

EMILIE.

Madame....

FLORISE.

Laissez-moi.

EMILIE, *en sortant.*

Vous entendez, Valère ?

SCENE

SCENE VIII.

FLORISE, VALERE.

VALERE.

COMMENT ? des duretés, des injures ?

FLORISE.

Eh ! quoi ?
Vous oſeriez la plaindre ? ah ! plutôt vengez-moi.
Le Marquis n'eſt rempli, n'eſt occupé que d'elle.
Rien n'eſt ſorti pour moi de ſa bouche cruelle,
Rien de tendre ; oui, Monſieur, ce qui s'appelle rien.
A la ſtérilité de ſon ſec entretien,
Il mêloit, par mépris, une joie affectée,
Et d'un ricannement l'inſulte répétée.
Emilie en eſt cauſe ; elle m'en répondra.

VALERE.

Eſt-ce du ſérieux qu'il faut mettre à celà ?
On rit d'un époux froid, voilà tout.

FLORISE.

Rien de tendre !
Lui ! Florimon !... Sans doute, il a fallu vous rendre

Sur l'hymen ? c'eſt le but, l'objet de tous ſes ſoins.
L'affaire eſt-elle enfin conclue ?

VALERE.

On ne peut moins.
Notre ſage, ici même, a perdu ſon ſublime ;
Sa pupile a gémi vainement... C'eſt un crime
Qui pique un Philoſophe, outrage des attraits...

FLORISE.

Sans doute vous rompez ?

VALERE.

Non, j'ai pris des délais.
Il faut d'un cœur perdu, qu'un cœur nous dédommage ;
Et, quand vous le voudrez, j'oſerai davantage.
Juſqu'ici je n'ai pu qu'éluder... Entre nous,
Ai-je tort ? vous voulez adorer votre époux:
J'eſſuie ici l'éclat des plaintes conjugales.
Je ſuis bon, j'ai les mœurs liantes, ſociales ;
Mais c'eſt ſans me piquer d'être cru propre à tout.
Honorez moins mon cœur & flattez plus mon goût.

FLORISE.

Quoi, Monſieur ? mon eſtime,...

VALERE.

Il faut que j'y réponde,
En vous ſauvant encore un travers dans le monde.
Marquiſe, vos chagrins ne ſont pas bien touchans:
L'hymen eſt obſervé de près; ſi nos méchans,
Sçavent l'éternité du beau feu qui vous brûle,
Vos dépits, vos fureurs... craignez le ridicule.
Par exemple, pourquoi refuſez-vous ce ſoir
De paroître au ſpectacle? il faut vous faire voir;
Il convient quelquefois de ſe montrer.

FLORISE.

Sans doute;
Mais c'eſt ce monde auſſi que ma fierté redoute.
Mon cœur, ſenſible & vrai, ne ſe déguiſe pas.
Irai-je dans la foule, avec l'air d'embarras,
Eſſuyer des plaiſans les froides épigrammes,
Et la fauſſe pitié qu'affecteront les femmes?
Le Marquis a trouvé le moyen le plus ſûr
De me fixer ici: quel antre aſſez obſcur
Cacheroit mon dépit? On m'excéde, on m'accable:
Je ſerois aujourd'hui tout au plus préſentable
Dans un cercle vulgaire, ou chez des prudes; ſoit
Je ſuis humiliée & la honte ſe voit.

VALERE.

Vous êtes un enfant.

FLORISE.

L'humeur rend odieuſe ;
Et j'ai beaucoup d'humeur.... Ne ſuis-je pas affreuſe ?

VALERE.

Ah ! je vous trouve, moi, plus belle que jamais.
Je ſais que l'art ne peut vous prêter des attraits :
(*Il l'admire.*)
Cependant on n'eſt point mieux miſe que vous l'êtes.
Serai-je déſormais chargé de vos emplettes ?
L'étoffe eſt de mon goût... Venez, déjà je vois
Le public enchanté juſtifier mon choix.
Paroiſſez ; tous les yeux fixés ſur votre loge,
En vous conſidérant, vont faire mon éloge.
Quel moment ! quel triomphe ! oui, vous me le devez.

FLORISE.

Valère...

VALERE.

Viendrez-vous ? ah ! de grace, achevez.

FLORISE.

Je crains que Florimon...

VALERE.

Mais lui-même, Marquiſe,
Prétend-il vous gêner ?

FLORISE.

Le cruel me mépriſe.
Il le veut ; je vaincrai mes ſentimens jaloux.
Il m'apprit à goûter des ſentimens plus doux !
J'ai déjà trop ſouffert pour lui, pour Emilie :
Ah ! je le ſens ; ce cœur que l'ingrat humilie,
Ce cœur qui l'adoroit eſt fait pour être heureux.

VALERE.

Vous voilà plus ſenſée, & comme je vous veux.

SCÈNE IX.

FLORISE, CLOÉ, VALERE, LE CHEVALIER, NÉRINE.

(*La Comteſſe & le Chevalier entrent, en faiſant des éclats de rire qu'ils continuent.*)

NÉRINE, *annonçant.*

MONSIEUR le Chevalier, Madame la Comteſſe.

CLOÉ.

Ils auront commencé, Marquiſe; l'heure preſſe.

LE CHEVALIER, *à Valère.*

Eſt-il vrai; vous reſtez?

VALERE.

Non; l'on vous ſuit.

LE CHEVALIER.

Vraiment?

(*A Floriſe.*)

Vien donc que je t'embraſſe... Il eſt toujours charmant.

VALERE, *au Chevalier qui rit toujours.*

Peut-on ſavoir d'où naît ta gaîté ?

LE CHEVALIER.

Je te jure

Que je ne pourrois dire un mot de l'aventure,
Sans étouffer.

VALERE.

Le trait eſt donc bien ſingulier ?

FLORISE.

Comteſſe, apprenez-nous...

CLOÉ.

Non ; c'eſt au Chevalier.

VALERE, *au Chevalier, dont les éclats redoublent.*

Ne finiras-tu point cette plaiſanterie ?

LE CHEVALIER.

Fâche-toi, boude-moi ; mais il faut que je rie.
(*A Floriſe.*) (*A Valère.*)
Marquiſe, votre main.... Je te laiſſe Cloé.

VALERE.

Di-moi....

LE CHEVALIER.

Quand l'Opéra m'aura bien ennuyé,

Quand l'aſſoupiſſement tempèrera mon rire...
Dans un Récitatif, je promets de tout dire.

VALERE, *à Cloé.*

Il ſe croit fort plaiſant lorſqu'il a beaucoup ri!

LE CHEVALIER, *à Cloé.*

Conſolez-le, Comteſſe; il va perdre un pari.

Fin du troiſieme Acte.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

FLORIMON, NÉRINE, EMILIE.

FLORIMON, *à Emilie.*

NON, ma chere enfant, non.

EMILIE.

Votre refus m'afflige :
Vous m'aimez, & j'oſois eſpérer....

FLORIMON.

Non, vous dis-je ;
Ces vœux précipités ont un fâcheux retour,
Et l'ennui du Couvent conſole peu l'amour.

NÉRINE.

Un Couvent ! c'eſt d'abord où leur cœur ſe retranche.
Quitter Monſieur !..pour moi je prendrois ma revanche;
Et, ſi votre Tuteur n'étoit bon comme il l'eſt,
Vous iriez au Couvent, puiſqu'un Couvent vous plaît.

FLORIMON.

Vouloir m'abandonner, vous, ma chère Emilie !

EMILIE.

Sais-je ce que je veux ? ah ! croit-on que j'oublie
Mes devoirs, ces devoirs tracés par vos bontés?
Non, Monſieur, non, jamais : ſi Valère...

FLORIMON.

Écoutez :
Je ſuis, ainſi que vous, peu content de Valère ;
Mais de mon vieux ami la mémoire m'eſt chère :
J'aime à me figurer qu'un jour, un jour ſon fils
Sera digne des nœuds dont nous fûmes unis.
Dans l'Ecole du monde & de l'expérience
Le caractère, enfin, prend une conſiſtance :
J'ai vu nos vétérans, nos ſages d'aujourd'hui,
A l'âge de Valére, être auſſi foux que lui.
Je ſais ſes torts... peut-être ai-je part aux injures ;
Il n'importe : ceſſez de rompre mes meſures.
Un cœur comme le mien triomphe des ingrats.

EMILIE, *en ſortant.*

Ah ! peut-être en eſt-il que l'on n'attendrit pas !

SCENE II.

FLORIMON, NÉRINE.

FLORIMON.

Sous un calme affecté je déguiſe mon trouble ;
Nérine, il eſt trop vrai, chaque inſtant le redouble.
A l'Opéra !... ce ſoir !... je ne l'aurois pas crû.

NÉRINE.

Cela vous fâche ; & moi, qui ſais tout, ai tout vû,
J'en augure très-bien. D'abord, on délibère,
On doute & l'on refuſe. Enſuite on conſidère
Vos froideurs & l'on part... Au fond, c'eſt un dépit ;
Et, pour votre repos, ce motif-là ſuffit.
Ajoutez les conſeils...

FLORIMON.

Quelle eſt cette Comteſſe ?

NÉRINE.

Pour la bien définir & peindre ſon eſpéce,

C'eſt l'eſprit à la fois le plus faux, le plus noir.
Selon ce qu'on en dit & ce que j'ai pû voir,
Cloé, que moins d'éclat rend moins intéreſſante,
Voudroit, comme à vingt ans, plaire encor à quarante;
Et, pour s'éterniſer dans les ſociétés,
S'aſſocie au début de nos jeunes beautés.
Sur leur char de triomphe on la voit, avec elles,
Partager leurs plaiſirs, leurs conquêtes nouvelles:
De ſes prétentions, d'ailleurs, ne cédant rien,
Se croyant des talens, ſe croyant toujours bien;
De plus, aigre, inégale; & Madame en eſſuie
Cent caprices... Hier (jugez de ſa folie,)
Sur je ne ſais quel rôle elle prit de l'humeur.

FLORIMON.

Et ce grand Chevalier?

NÉRINE.

C'eſt l'humble adorateur
Des charmes de Cloé; ſuranné perſonnage,
Un fat devenu ſot au déclin de ſon âge,
N'ayant qu'un vieux jargon, que cet eſprit uſé,
Rebattu dans le monde & par-tout épuiſé;
Le Bouffon des ſoupers, l'Orateur des toilettes,
Diſſertant ſur les tons, les airs, les étiquettes,

Ricanneur éternel, qui n'a, dans ſa gaîté,
Qu'un fond d'impertinence & de méchanceté :
Plaiſant qui rajeûnit d'antiques Epigrammes,
Qui vante ſes chevaux & parle mal des femmes.
Voilà quel eſt le couple, à peu de choſe près.

FLORIMON.

Il me vient une idée ; & d'après leurs portraits
J'aurois quelque ſoupçon ſur la lettre anonyme.

NÉRINE.

Oui-dà ?... Puis-je ſavoir comment elle s'exprime ?

FLORIMON.

Le mal qu'on y veut dire eſt vague, enveloppé ;
Mais on voit la noirceur. Si je ne ſuis trompé,
Je crois que l'un ou l'autre, ou tous les deux enſemble
Ont pû l'écrire : enfin le ſtyle leur reſſemble...
C'eſt un trait de lumiére, & je m'en ſervirai.

SCENE III.

FLORIMON, VALMON, NÉRINE; UN LAQUAIS.

LE LAQUAIS, *à Valmon.*

ON n'entre point, vous dis-je.

VALMON, *furieux.*

Oh ! parbleu, j'entrerai.

FLORIMON.

Encor Monsieur Valmon !... Quelle humeur le domine ?
Il paroît furieux... Mais laissez-nous, Nérine ;
Je veux approfondir cet homme.

SCENE IV.

VALMON, FLORIMON.

VALMON, *à part.*

L'INTENDANT!

(*A Florimont.*)

J'en ſuis ravi, comblé de joie... En attendant
Que je lave la tête à ce petit Valère,
Il faut que je te donne un conſeil ſalutaire,
Et que tu pourras rendre à ton cher protégé.

FLORIMON.

Quel nuage avez-vous ſur votre ami?

VALMON.

J'ai, j'ai.
Qu'il peut choiſir ailleurs des dupes... *Qu'on l'attende!*
Ma foi, j'en ſuis d'avis. Réponſe à ſa demande:
Je garderai mes fonds & pour cauſe. Au ſurplus,
Je vais intervenir pour mes vingt mille écus;
Et de ſes créanciers je groſſirai la liſte.
Corbleu! ſi je me mets une fois à ſa piſte,
Nous verrons.

FLORIMON.

Avez-vous quelqu'éclairciſſement ?
Vous ai-je dit le vrai ?

VALMON.

Non pas exactement ;
Mais voici le récit de la friponnerie...
(*Il montre une lettre.*)
Ce que tu n'as point dit, & ſur quoi l'on varie,
C'eſt, qu'en m'éconduiſant avec ton air diſcret,
Tu réſervois tes ſoins pour ce colifichet.

FLORIMON.

Expliquez-vous.

VALMON.

Valère, à ce qu'on me raconte,
Auprès de la Marquiſe eſt pour ſon propre compte ;
Et je ne doute point de tes bontés pour lui.
C'eſt ton héros... Toujours l'air d'étonnement ?

FLORIMON.

Oui ;
Et vous me ſurprenez à l'excès, je vous jure.

VALMON.

Veux-tu nier un fait ?

FLORIMON.

Je nie une impoſture.

VALMON.

VALMON.

Cet homme eſt fait, je crois, pour me déſeſpérer !
(*Il lui donne la lettre.*)
Tiens, lis.

FLORIMON, *étonné en examinant la lettre.*

Ah!

VALMON.

Qu'as-tu donc tant à conſidérer ?
Elle eſt ſans nom.

FLORIMON.

Eh! c'eſt ce que je conſidère.

VALMON.

Lis, lis.

FLORIMON, *à part.*

La même main, le même caractère!

VALMON, *impatient.*

Lis, te dis-je.

FLORIMON, *à part.*

De plus, l'empreinte du cachet.

VALMON, *reprenant la lettre avec vivacité.*

Oh! je lirai moi-même & j'aurai plutôt fait.
Ecoute :

(*Il lit.*)

» *Il eſt bien ſingulier, mon cher Valmon, qu'un eſprit*
» *auſſi pénétrant que le vôtre...*

J'aime fort le début de la lettre :
Je ne ſuis point un ſot ; tu le vois, je pénètre...

FLORIMON.

Ce que j'admire auſſi le plus dans vos talens,
C'eſt l'art que vous avez de deviner les gens.
Votre coup-d'œil ſaiſit juſqu'aux moindres nuances,
Et, ſur-tout, vous placez très-bien vos confidences.
Mais n'achevez-vous point ?

VALMON, *liſant.*

» *Il eſt bien ſingulier, mon cher Valmon, qu'un eſprit*
» *auſſi pénétrant que le vôtre ſoit la dupe des fauſſetés du*
» *petit Valère. Grace à ſon indiſcrétion, vingt de ſes*
» *amis peuvent vous aſſurer qu'il n'eſt point ſans intérêt*
» *auprès de Floriſe. Vous devez ſentir quel perſonnage*
» *il vous laiſſe jouer. Si l'on ne vous aſſure pas à quel*
» *degré d'intimité il en eſt avec la Marquiſe, du moins*
» *on vous prévient que l'équivoque ne peut durer encore*
» *long-tems, & que les vraiſemblances ſont fort avan-*
» *cées. Voyez quelle conduite vous avez à tenir, & ſachez*
» *une fois, vous épargner un ridicule* ».

Oh ! j'ai pris mon parti :

(*Regardant Florimon.*)

Je romprai... Le voilà vraîment anéanti!
Eh! bien, qu'en penſes-tu?

FLORIMON.

L'anonyme ſuppoſe
Les faits: je ne vois point qu'il affirme la choſe;
Et, d'un autre côté, quand Valère auroit eu
Quelques prétentions, un eſpoir mal conçu,
Les principes, les mœurs, la vertu de Floriſe...

VALMON.

Ah! voilà les grands mots! Mais je ſens ma ſottiſe;
Tu veux garder ton maſque; & je ne ſais pourquoi
J'ai l'imbécilité de lutter contre toi.

FLORIMON.

Croyez...

VALMON.

Non, je m'en tiens à l'avis qu'on me donne.

FLORIMON.

On pourroit ſoupçonner...

VALMON.

Que veux-tu qu'on ſoupçonne?
Parbleu, rien n'eſt plus clair: la lettre eſt d'un ami;
Et je viens, ſur ce point, d'être encore affermi
Par Cloé.

FLORIMON.

Quoi! Monſieur, la Comteſſe?...

VALMON.

Elle-même.

Je querellois mes gens, plein d'une rage extrême,
Quand l'un d'eux me l'annonce avec le Chevalier.
Aux détails de la lettre, au récit très-entier
Que j'ai fait des faux airs & des impertinences
Dont je t'ai vû, tantôt, répondre à mes avances,
Ils ne m'ont reparti que par de grands éclats,
Des propos découſus que je n'entendois pas:
Puis ils m'ont planté-là. Sur quoi je conjecture
Qu'ils étoient l'un & l'autre au fait de l'aventure.
Moi je ſuis franc; je veux qu'un procédé ſoit net:
Tu peux donc déclarer au petit freluquet,
Que je me vengerai. Le fat ſe perſuade
Que Paſquin m'a fléchi par ſon humble ambaſſade.
C'eſt un diſſipateur, un fou qui s'eſt noyé;
Il compte encore ſur moi... Je ferai ſans pitié:
Qu'il s'arrange. Au ſurplus, il faudra qu'il ſe preſſe,
Et que mes fonds, dans peu, ſoient remis à ma caiſſe:
Ou je vais le mener de maniere...

FLORIMON.

On pourroit
Vous donner des effets, que l'on garantiroit.

VALMON.

Comment donc ?

FLORIMON.

Croyez-moi ; je partage l'offenſe ;
Et j'ai contre l'ingrat des droits à la vengeance.

VALMON.

Je ne te comprends point.

FLORIMON.

Je ne puis m'expliquer.
Ce ſoir je pourrai dire & vous communiquer
Mes projets. Voulez-vous vous prêter à mes vues ?

VALMON.

Ses ſingularités me font tomber des nues !
Je m'y perds. Oh ! parbleu, ne fut-ce que pour voir
La fin de tout ceci, j'y conſens... A ce ſoir.
(*Il ſort.*)

SCENE V.

FLORIMON, NÉRINE, UN LAQUAIS.

(*Florimon va ſe jetter dans un fauteuil auprès d'une table ſur laquelle il s'appuie. Il tombe dans une rêverie profonde.*)

LE LAQUAIS, *à Nérine, avec l'air de l'empreſſement & du trouble.*

Oui, Madame revient.

NÉRINE.

Eh! pourquoi revient-elle?
Eſt-ce quelques vapeurs, quelque ſcène nouvelle?

LE LAQUAIS, *en ſortant.*

Tu ſauras tout; je rentre ici dans le moment.

NÉRINE, *étonnée.*

Où va-t-il?... Mais, Monſieur rêve profondément:
Je voudrois l'éloigner. Je crains quelque ſurpriſe.
(*A Florimon.*)
Que lui dire?... Monſieur, Madame la Marquiſe...
(*A part.*)
Il n'entend point... Madame, à l'heure du ſoupé...

FLORIMON, *ſe levant & ſortant avec précipitation.*

Elle, Valère & vous, vous m'avez tous trompé.

SCENE VI.

NÉRINE, *ſeule.*

L'AIR eſt contagieux, je penſe : quel vertige !
Quelle bruſque ſortie ! oh ! tout cela m'afflige.
Quoi ! ſérieuſement craint-il Monſieur Valmon ?
Je l'ai vu, cependant, avec plus de raiſon,
Rire du perſonnage & du ſoin qui l'améne.

SCENE VII.

FLORISE, CLOÉ, NÉRINE, UN LAQUAIS.

LE LAQUAIS, *à Nérine.*

ON vient : vite, un fauteuil.

FLORISE, *abattue & ſe jettant dans un fauteuil.*

Ah ! je reſpire à peine.

(*Le Laquais ſort & Nérine ſe donne des ſoins autour de la Marquiſe. Elle lui fait reſpirer l'odeur d'un flacon.*)

CLOÉ.

Marquiſe, calmez-vous : je ne vous conçois point.

FLORISE.

Me voir humiliée, outragée à ce point!

CLOÉ.

L'humeur vous fait outrer les choſes: quelle enfance!
Jamais à des propos mit-on cette importance?
Sortir, & du ſpectacle interrompre le cours...

FLORISE.

Voulez-vous toujours feindre & me tromper toujours?
Comteſſe, laiſſez-moi: pourquoi m'avoir ſuivie?

CLOÉ.

Vous refuſer, Marquiſe, aux ſoins de votre amie?

FLORISE.

Mon amie? ah! chez vous ſi ce titre eſt réel,
Vous deviez m'épargner l'affront le plus cruel.
Ne puis-je pénétrer le fond de ce myſtère?
Quel goût, quel intérêt me croit-on pour Valère?
Pourquoi le Chevalier m'en fait-il les honneurs?
Je me croyois, Madame, au-deſſus des noirceurs.
Sur un rôle obtenu, ſur une préférence,
J'ai ſçu de vos diſcours l'aigreur & l'imprudence;
J'ai pardonné ce tort au moment du dépit.
Le cœur peut, quelquefois, déſavouer l'eſprit;
Mais qu'au ſein de vous plaire en public immolée,
Dans les propos d'un fat je ſois encor mêlée,

Qu'aux yeux de la Ducheſſe, & ſans la reſpecter,
Il ſe ſoit fait un jeu de me déconcerter;
J'étois loin de m'attendre à cette perfidie.

CLOÉ.

Et vous me l'imputez?

FLORISE.

Vous l'avez applaudie.
Valère nous ſuivoit avec le Chevalier;
Le Chevalier vient ſeul, ſon abord ſingulier
Me frappe, me ſaiſit: lorſque je l'interroge,
D'un ſecret, qu'il annonce, il met toute la loge,
Je ſuis ſeule exceptée: on murmure, je voi
Que l'on veut m'intriguer & je ne ſais ſur quoi;
On parle de malheur, je me trouble, on m'outrage;
Et l'on met à cela le ton du perſiflage.
Je n'ai pû ſoutenir ma ſituation.
Je ſors, vous me ſuivez: dans mon émotion,
Je veux ſavoir de vous ce qui retient Valère;
Et loin que là-deſſus votre amitié m'éclaire,
Vous vous applaudiſſez d'un doute qui vous plaît?

CLOÉ.

Valère vous dira la choſe comme elle eſt.

Au ſurplus, le malheur que l'on vous diſſimule
Peut-être eſt réparé: je le tais par ſcrupule.
S'agit-il des propos? j'y vois peu de noirceur.
Rien n'eſt grave aujourd'hui, tout eſt fable & rumeur:
Sous le titre amuſant d'anecdote & d'hiſtoire,
Chacun dit ce qu'il croit, ou ce qu'il feint de croire.

FLORISE.

Mais ſur quelle apparence appuyer...

CLOÉ.

Ecoutez:
On ne peut, en entrant dans les ſociétés,
Aimer tous les eſprits ni tous les caractères:
Un invincible attrait, des goûts involontaires
Nous font diſtinguer ceux qui nous flattent le plus;
On fait un choix: le monde eſt cruel là-deſſus.
Préférences, égards, bien-tôt tout s'interprête.
Mais qu'importe, Marquiſe, un goût que l'on nous prête?
Voulez-vous ſur des bruits, ſur un léger ſoupçon
Bouder tout l'univers, vivre ſans liaiſon?
Vous mettez à des riens trop de délicateſſe.

FLORISE.

Je brave un ridicule; un deshonneur me bleſſe.

CLOÉ.

Mais c'eſt-là prodiguer ſa ſenſibilité.
Par indiſcrétion, ou par fatuité,
De nos adorateurs l'orgueil nous ſacrifie :
On n'eſt point, dans ce ſiécle, impunément jolie.
Les hommes ſont ſi vains, que tout l'art de leurs feux
Eſt de feindre d'aimer, pour feindre d'être heureux.

FLORISE.

Vous m'étonnez :... Valère oſeroit-il...

CLOÉ.

Valère
Eſt charmant : il a ſçu plier ſon caractère
Aux uſages reçus, aux mœurs, au ton du jour.
Je ne l'accuſe point ; mais...

SCENE VIII.

FLORISE, CLOÉ, VALERE, NÉRINE.

VALERE, *en déſordre & l'air étonné.*

DÉJA de retour ?
Vous n'avez donc point vû ce ballet que l'on vante ?
Eſt-ce intérêt pour moi ? le procédé m'enchante.
Le Chevalier a dû vous conter l'incident....
Ma foi, c'eſt un ami fort ſage, fort prudent.
Vingt coquins, ſous ſes yeux, arrêtent ma voiture,
Il s'eſquive ; & reſté ſeul dans cette aventure,
Si mon Cocher n'eut pris un parti déciſif,
Contre le droit des gens, on me livroit tout vif.
Nous nous croyons des mœurs ? Nous ſommes des barbares ;
Nos heureux créanciers ont des droits ſi biſarres,
Qu'on ne peut s'endetter ſans être compromis.
En un mot, je cédois à mes vils ennemis,
Lorſque de mes courſiers la vigueur ſe déploye.
L'eſcadron culbuté laiſſe échapper ſa proie ;

Et, tandis qu'il demeure écrâſé, confondu,
Je ſors vainqueur du piége où j'étois attendu.
Mais d'où vient ce ſilence ? Eſt-ce ainſi qu'on partage
Mon yvreſſe, ma joie au ſortir du naufrage ?
Cloé, vous nous quittez ?

CLOÉ.

On le veut... Je déplaîs.

VALERE, *à Floriſe.*

Marquiſe, pourquoi donc ?

CLOÉ, *avec fierté.*

Ne me voyez jamais.

VALERE.

(*Voyant qu'elles veulent ſortir.*)

O ciel ! eſt-il poſſible ?... Ah ! de grace, Meſdames,
Eclairciſſez... Eh bien ! concevez-vous les femmes ?

SCENE IX.

Les Acteurs précédens, FLORIMON.

(*Florimon ſalue froidement Cloé, & s'arrête à la Marquiſe.*)

FLORIMON, *à Floriſe & d'un ton ému.*

FLORISE, demeurez.

FLORISE, *en ſortant.*

Ah! Monſieur, laiſſez-moi:
Vous me feriez rougir du trouble où je me voi.

SCENE X.

FLORIMON, VALERE.

FLORIMON.

Ce déſordre inoui m'importune & me laſſe.
Ne me direz vous point, Monſieur, ce qui ſe paſſe,
Et pourquoi l'on me fuit?

VALERE.

Je l'ignore... Au ſurplus,
Reprenez votre flegme: un ſage eſt au-deſſus
De ces riens; il faudra que tout ceci finiſſe.
Un caprice eſt détruit par un autre caprice:
Le calme ſuit l'humeur & perſonne n'a tort.
Mais, dans ce moment-ci, ce qui me ſurprend fort,
C'eſt de voir qu'avec moi vous ayez cet air grave.
Je le crois déplacé, mon cher oncle.

FLORIMON, *à part.*

Il me brave.

(*A Valère avec vivacité.*)
Tu penſes m'échapper ? je t'arrête au détour.
Si tu l'oſes, ingrat, rappelle-toi le jour
Où d'un pere mourant la main foible & tremblante
Remit, entre mes mains, ta jeuneſſe imprudente.
Dans ces triſtes momens, l'un & l'autre attendris
Nous mêlâmes nos pleurs, je t'adoptai pour fils.
Mon malheureux ami, ſenſible à ma tendreſſe,
Pour l'unir avec toi, me demanda ma niéce:
Il voulut que ce nœud, nous liant de plus prés,
Joignît à l'amitié les plus chers intérêts:
Je donnai ma parole & tu l'as acceptée.
Je vis ton âme alors, ſatisfaite & flattée,
Prévenir Emilie & répondre à mes vœux.
Le monde a corrompu ton naturel heureux;
Il t'a ſéduit, trompé.

VALERE.

D'après ce préambule,
Je vois qu'on vous a fait un récit ridicule
De la criſe où je ſuis: tout naturellement,
Je vous fais donc l'aveu de mon dérangement.
Eſt-ce-là le motif de l'humeur où vous êtes ?
Bouder un malheureux, parce qu'il a des dettes,

Cela

Cela me ſemble, à moi, d'une inhumanité....

FLORIMON, *avec chaleur.*

Eh! que m'importeroit que ta frivolité,
Ton faſte t'eût perdu? Si j'avois à te faire
Ce ſeul reproche; ému, touché de ta miſère,
Tu m'entendrois te dire, en pleurant dans tes bras,
Tu n'es point ruiné, ton ami ne l'eſt pas:
Ingrat, je t'offrirois ma fortune & ma vie.
Telle eſt mon amitié pour toi: tu l'as trahie,
Ton cœur a violé les droits les plus ſacrés.

VALERE, *étonné.*

Quand vous voudrez, Monſieur, vous vous expliquerez;
Ou plutôt, trouvez bon que je ſorte ſur l'heure;
Les éclairciſſemens ſont odieux.

FLORIMON.

Demeure:
Rend-moi, cruel, rend-moi le charme de mes jours:
L'âge & de longs dégoûts obſcurciſſoient leur cours:
Une beauté touchante, une âme ſimple & pure,
Un cœur, que j'ai reçu des mains de la nature,
Réveilla tout-à-coup ma ſenſibilité.
J'ai joui d'autant mieux de ma félicité,

Qu'entre Floriſe & moi tout la rendoit commune ;
Mon amour l'arrachoit du ſein de l'infortune.
Ce ſentiment ſi cher, par elle couronné,
Ce bonheur d'un ami, tu l'as empoiſonné.

VALERE.

Les rapports d'un Valet, les rêves de Nérine,
(Pardonnez, c'eſt d'abord ce que l'on imagine)
Ont-ils d'un Philoſophe altéré le repos ?
Cette ſcène eſt, Monſieur, ſi loin de l'à-propos,
Que perſonne aujourd'hui ne peut mieux que moi-même
Atteſter votre gloire, & combien on vous aime.
Oui, de tous les maris (je n'en excepte point)
Aucun n'eſt plus heureux ; & vous l'êtes au point
Que le vrai, ſur cela, choque la vraiſemblance.

FLORIMON.

Lâche, à la perfidie unir l'impertinence !

VALERE.

La Marquiſe eſt aimable.... On a pû ſuppoſer...

FLORIMON, *vivement.*

N'excuſe point Floriſe & ſonge à t'excuſer.
Si Floriſe eût perdu ſes droits ſur mon eſtime,
N'écoutant plus ici qu'un corroux légitime,

Ou tu m'arracherois ce cœur trop outragé,
Ou, dans ton propre ſang, l'amour ſeroit vengé.
Séducteur malheureux d'une épouſe adorée!
Va, ſa vertu triomphe; elle n'eſt qu'égarée.
Je puis être indigné; je ne ſuis point jaloux.

VALERE.

Et, ce doute éclairci, que me reprochez-vous?

FLORIMON.

L'abus de ma tendreſſe & de ma confiance,
Ma honte méditée aux jours de mon abſence,
L'état de ma maiſon par toi ſi bien reglé,
Tout ce luxe inutile, à mes yeux étalé,
Ces diſſipations (où peut-être on m'oublie)
L'embarras de Floriſe & les pleurs d'Emilie,
L'honneur, bleſſé du moins, s'il n'eſt ſacrifié,
Et l'amour, en un mot, trahi par l'amitié.

VALERE.

Je vois qu'auprès de vous on m'impute des crimes...
Singuliers... Mais, Marquis, le monde a des maximes
Qu'un ſage, malgré lui, doit ſouvent adopter.
Sur mes torts prétendus le mieux eſt d'éviter
Toute explication, tout éclat ridicule:

Et d'ailleurs, je vois peu quel eſt votre ſcrupule.
Aimé, chéri....

FLORIMON.

Tes ſoins n'euſſent-ils qu'un ſeul jour
Balancé, chez Floriſe, ou l'eſtime ou l'amour,
Crois-tu que lâchement j'en dévore l'outrage?
La ſenſibilité fait la vertu du ſage:
Il l'épure, il eſt vrai, mais ne la détruit pas.
Tes principes affreux ſont faits pour les ingrats.
M'oſes-tu propoſer, me citer pour modèles
Ces cœurs indifférens, ou ces ames cruelles,
Qui, du plus doux lien méconnoiſſant l'attrait,
En font un joug honteux, qu'ils portent à regret?
Mépriſables époux, plus mépriſés encore
Que l'objet qui les trompe & qui les deshonore!

VALERE.

Un Spectateur ſenſé riroit du ſérieux
Ou je vous vois.... Marquis, je ſerois furieux
Qu'un tiers pût ſurvenir. S'il falloit en admettre
Avec d'honnêtes gens, loin de ſe compromettre,
Mon ſentiment, à moi, ſeroit d'en choiſir un
Qui fût ſans conſéquence & d'un ordre commun.

FLORIMON.

Qui?

VALERE.

Mon accuſateur: ou Paſquin, ou Nérine.

FLORIMON.

J'aime à voir les ſoupçons où ton eſprit s'obſtine.
De rapports odieux tu charges les Valets?
Admire ta mépriſe & l'honneur que tu fais
A tes dignes amis.

VALERE.

Mes amis?

FLORIMON.

Eux, te dis-je.

VALERE, *fiérement,*

Nommez-les moi, Monſieur.

FLORIMON.

Tu prétends...

VALERE.

Je l'exige.

FLORIMON.

Perfide! il te ſied bien d'affecter ce courroux!
De quel faux point d'honneur te montres-tu jaloux?

Un fou, de ton eſpèce & de ton caractère,
De tes lâches deſſeins a trahi le myſtère;
Et tu brûles d'aller punir avec éclat
Les indiſcrétions d'un étourdi, d'un fat?
Ta ſublime fierté s'y croit intéreſſée?
Et moi, quand je me plains de l'amitié bleſſée,
De mes bienfaits, ſuivis & payés d'un affront,
Mon dépit eſt injuſte & mon courroux trop prompt?
Vois ton inconſéquence & rougis du contraſte.
Toi, connoître l'honneur?... tu n'en as que le faſte.
Jeune inſenſé, va, cours dans tes coupables jeux,
Livrer au ridicule un amour vertueux:
Dans tes cercles brillans cours vanter tes parjures,
De deux cœurs qui s'aimoient les cruelles bleſſures,
Ton ami, ton amante & deux époux trompés.
Quel fonds d'amuſemens pour vos divins ſoupés!
Va de l'épais Valmon careſſer l'automate;
Et chez ce ſot heureux, qu'on friponne & qu'on flatte,
Dans le nouveau malheur, qui te preſſe aujourd'hui,
Mendier de ſon or l'humiliant appui.

VALERE.

Valmon?... Ce nom m'éclaire & je connois mon crime.
Mon cher oncle, je crois, me rendra ſon eſtime,

Quand il ſaura....

FLORIMON.

Je ſais que, du vernis des mœurs,
Tu voudrois, à mes yeux, colorer tes noirceurs;
Et, pour autorité, me prétextant l'uſage,
Couvrir un tort réel du nom de perfiflage.

VALERE, *confondu.*

Tranchez le mot; je ſuis un monſtre, un homme affreux.
On cherche, je le vois, à perdre un malheureux:
Le prétexte eſt plauſible & ma diſgrace eſt ſûre.
Evitons cependant l'éclat d'une rupture;
Un ſeul mot doit ſuffire... Adieu, Marquis.

FLORIMON.

Fort bien:
J'attendois ce parti d'un cœur tel que le tien.
Me voilà donc quitté?... Mais, où vas-tu?

VALERE.

Que ſais-je?

FLORIMON.

Ton Hôtel eſt ſaiſi, le créancier t'aſſiége.

VALERE.

Qu'importe? moi, je crois aux amis: ceux que j'ai...

FLORIMON, *vivement.*

Sont faux : un seul fut vrai ; mais tu l'as outragé.

VALERE, *troublé.*

En vérité, Marquis, ce démêlé m'afflige.

FLORIMON.

Sui-moi donc, ingrat ; vien.

VALERE.

Voulez-vous...

FLORIMON, *de l'air le plus ému.*

Vien, te dis-je.

Fin du quatriéme Acte.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

FLORISE, NÉRINE.

NÉRINE.

MONSIEUR ſera piqué de ce nouveau refus.

FLORISE.

Lui ? Se plaint-on des cœurs qui n'intéreſſent plus ?

NÉRINE.

Mais que répondre, enfin ?

FLORISE,

Mon excuſe eſt aiſée,
Je ne ſouperai point : je ſuis indiſpoſée...
Valère eſt-il ſorti ?

NÉRINE.

Valère ?.... Je l'ai vu
Rêveur dans le ſallon, diſtrait, irréſolu,

Errer, s'asseoir, se mettre au-devant d'une glace,
S'y sourire un moment, s'y faire une grimace,
Fixer sur le parquet des regards très-profonds,
Que bien-tôt il élève & perd dans le plafonds.
Il me voit; & quittant sa douce rêverie,
Il sort avec Pasquin... Quelle bizarrerie!
Le Marquis vient ensuite; & d'un air occupé
S'informe si ce soir vous avez un soupé.
Il veut qu'auprès de vous dans l'instant je l'annonce.
Ses ordres sont remplis.

FLORISE.

Portez-lui ma réponse;
Laissez-moi.

SCENE II.

(*Elle ſe jette dans un fauteuil & s'appuie ſur une table.*)

FLORISE, *ſeule.*

MON état ſe peut-il concevoir ?
Eh ! pourquoi preſſe-t-on le moment de me voir ?...
Le Marquis a-t-il ſçu les propos de Valère,
Ceux de Cloé ?... Peut-être, un jour affreux l'éclaire;
Peut-être, dans ſon ame, a-t-on détruit mes droits.
Combien d'illuſions je perds tout à la fois !
Qu'ai-je vû dans la foule où j'étois égarée ?
Du nom de l'amitié la fauſſeté parée,
L'honneur, qu'on définit ſuivant ſes intérêts,
Des égards apparens, des outrages ſecrets,
Des hommes tracaſſiers & des femmes rivales,
Quelques plaiſirs, coupés par de froids intervales,
L'amuſement du jour, l'ennui du lendemain,
Des ſurfaces, des airs... Voilà le monde, enfin !
Sans doute mon erreur eſt trop tard diſſipée.
Lorſque vers Florimon je reviens détrompée,

Lui qui, ſur des rapports, ſe figure oublié,
Croira-t-il au retour d'un cœur humilié ?
Où ſuis-je, & dans quel piége un fat m'a-t-il conduite ?
Du moins, en m'égarant, il ne m'a point ſéduite.
Oui, Marquis, oui, ce monde & ſa frivolité,
Le culte injurieux qu'il rend à la beauté,
Tout m'a déſabuſée; & mon amour préfère
De ton cœur ſimple & vrai l'hommage ſolitaire.
Mais je crains le moment où tes plaintes... C'eſt lui.

SCENE III.

FLORISE, FLORIMON.

FLORIMON.

IL faut donc ſe jetter à travers votre ennui ?
Vous me fuyez, Floriſe, & je vous vois à peine.
Je crois ſaiſir l'inſtant qu'il convient que je prenne,
Je ſais la ſolitude où vous êtes ce ſoir ;
Et l'on m'annonce encor que je ne puis vous voir ?
L'indiſpoſition, par Nanine objectée,
A parler vrai, me ſemble un peu précipitée.
Vouliez-vous m'épargner un refus trop ouvert ?
Je le crains.

FLORISE.

J'ai, Monſieur, cruellement ſouffert.

FLORIMON.

Eh ! c'eſt en ma faveur une raiſon nouvelle ;
J'en ſuis moins déplacé. D'ailleurs, tout me rappelle
Dans mes bois ; j'y revole.

FLORISE.

Eh bien ! Monſieur, eh bien,
Je vous y ſuivrai.

FLORIMON.

Quoi ! ſeriez-vous ſans lien ?
D'un rôle, m'a-t-on dit, vous vous êtes chargée ;
Ce qu'on nomme devoir doit céder aux égards.

FLORISE.

Vous partez ?

FLORIMON.

Oui, demain.

FLORISE.

Marquis, demain je pars.

FLORIMON.

Formez-vous ce deſſein ſans terreur, ſans ſcrupule ?
Pourrez-vous ſoutenir le poids d'un ridicule ?
Pour moi, qui ſuis mari, je le redoute fort :
Si vous m'accompagnez, j'aurai ſeul tout le tort.
On dira qu'inquiet & jaloux de ſa femme,
Monſieur vient en tyran s'emparer de *Madame*.
A ce bruſque départ j'aurai contraint vos vœux ;
Et ce rapt inoui va faire un bruit affreux.

Vous devez en ſentir toute la conſéquence.
L'hymen exige auſſi des mœurs, une décence :
Mon retour, en un mot, n'a point eu cet objet.

FLORISE.

J'ai peine à deviner....

FLORIMON.

Vous ſavez mon projet ;
Mais inutilement j'en ai preſſé l'iſſue.

FLORISE.

Eſt-ce cette alliance ?...

FLORIMON.

Oui, l'affaire eſt rompue.
Dans l'eſprit de ma Niéce abſolûment perdu,
Valère eſt refuſé... Si j'ai bien entendu,
On vous mêle, à peu près, dans cette brouillerie.

FLORISE.

J'ai peut-être affligé l'amitié d'Emilie ;
C'eſt un regret, Monſieur, qui péſe ſur mon cœur.

FLORIMON.

Vous me voyez auſſi déconcerté, rêveur...
J'étois loin de prévoir cette rupture étrange.
Dans l'ordre de mes plans, lorſque l'on me dérange ;
Je n'imagine rien pour ſortir d'embarras ;
Tout m'échappe à la fois. Mais ne pourriez-vous pas

Ramener les eſprits & renouer l'affaire ?
Ce ſeroit m'obliger.

FLORISE.

Connoiſſez-vous Valère ?

FLORIMON.

Un peu fat ; mais au fond, le meilleur naturel.....

FLORISE.

Il vous a donc trompé ?

FLORIMON.

Faut-il être cruel,
Et ne rien pardonner au feu de la jeuneſſe ?
On m'a fait des rapports, & même d'une eſpèce,
S'ils étoient mieux prouvés, à le bannir d'ici :
Je l'aime, vous eſtime ; & tout eſt éclairci.
Enfin, je ne crois point aux crimes de ſon âge.

FLORISE.

Si vous ſaviez, Monſieur, à quel point il m'outrage ;
Combien il eſt coupable !

FLORIMON.

Oui, je ſais les propos :
Tout cela doit tomber de ſoi-même... En deux mots,
Sur Valère, ſur vous, on s'eſt fait des idées,
Et des préventions légèrement fondées :

L'hymen

L'hymen de ma pupile en feroit voir l'erreur.
Mais, ſi décidément on rompt, j'ai quelque peur
Qu'on ne donne à ces bruits un air de vraiſemblance ;
Et, cela ſuppoſé, je crois de la prudence
Que vous reſtiez ici ; que Valère, ſur-tout,
Y vienne librement... L'humeur prouve le goût ;
Et c'eſt par le ſang-froid que l'on ſe juſtifie.
Il faudroit m'imiter.

FLORISE, *avec dépit.*

Tant de philoſophie,
Ce flegme indifférent prouve ce que j'ai craint :
Dans l'ennui du bonheur votre amour s'eſt éteint.
Le monde, je l'avoue, a ſurpris ma foibleſſe :
J'ai crû, quelques momens, que par délicateſſe,
Vous veniez aujourd'hui me reprocher des goûts,
Des diſſipations qui m'éloignoient de vous :
Je ſuis cruellement détrompée !

FLORIMON.

Au contraire,
Marquiſe : en vous laiſſant libre, j'ai cru vous plaire.
Moi, gêner vos deſirs & vous tyranniſer ?
Non, non, je m'apprécie. Eh ! que puis-je oppoſer
Au tourbillon charmant, où tout vous rend hommage ?
Quoi ! les ſoins d'un Epoux & l'amitié d'un ſage ?

Ma terre, où déſormais je veux m'enſevelir,
Mon déſert ne vaut pas qu'on daigne l'embellir:
Je ſuis loin d'exiger que Floriſe m'y ſuive.
Je ſens de quel bonheur ma tendreſſe ſe prive;
Mais le vôtre m'eſt cher & plus cher que le mien.

FLORISE.

Vous m'aimez?

FLORIMON, *d'un ton ému.*

Oui, beaucoup.

FLORISE.

Marquis?

FLORIMON.

Floriſe?... eh bien?

FLORISE.

Dans tous ſes procédés vous excuſez Valère,
Vous partez: cependant je vous ſuis toujours chère?
Non, non; & ſans chercher d'autres traits de froideur,
Un fils devroit, du moins, occuper votre cœur:
Son nom même, ſon nom ſort-il de votre bouche?

FLORIMON, *plus ému.*

Il eſt vrai: cette plainte eſt juſte, elle me touche.
Vous n'imaginez pas combien vous m'affectez:
Mais, Floriſe, l'oubli qu'ici vous m'imputez,
Sur un ſilence égal, je l'ai craint chez vous-même.
Ce monde trop aimé, qui ſans doute vous aime,

Vous laiſſe peu ſenſible à d'autres intérêts.

FLORISE.

Ah! ceſſez de me voir ſous ces horribles traits:
J'ai le cœur d'une épouſe & l'âme d'une mere.
Mon fils n'a point ſuçé le lait d'une étrangere:
A peine fut-il né, que ma tremblante main
Sur mes foibles genoux l'éleva vers mon ſein;
Une ſeconde fois il y puiſa la vie.
J'attendois l'heureux jour où contente & ravie,
Guidant ſes premiers pas, au ſortir du berceau,
Je pourrois vous l'offrir comme un gage nouveau,
Comme un garant ſacré de l'amour qui nous lie...
Ah! cruel! à tes yeux on m'a donc avilie?
Mere, Epouſe, ces noms & ſi chers & ſi doux,
Je les ai donc perdus?

FLORIMON, *ſe jettant dans les bras de Floriſe.*

Non, je te les rends tous:
Vien....

SCENE VI.

FLORISE, FLORIMON, EMILIE, VALERE.

VALERE, *à Emilie qui ſemble lui réſiſter & dont il tient la main.*

ENTREZ.

FLORIMON.

L'étourdi!

VALERE, *voyant Florimon & Floriſe.*

L'attitude eſt touchante!

(*A Floriſe, d'un ton moitié ironique & moitié contraint.*)

Madame, pardonnez ma démarche imprudente;
Mais accuſé, noirci des torts les plus affreux,
Du moins, dans mon malheur, je verrai des heureux.
Je ne viens point ici ſolliciter ma grace:
L'eſpoir, dans un coupable, eſt un reſte d'audace;
L'amour & l'amitié ne m'en permettent plus.
De l'injuſte Emilie appuyez les refus,
Dites un mot, Marquiſe, & je ſors.

FLORISE.

Emilie ?

EMILIE.

Si vous cédez, Madame, on nous reconcilie.
Monſieur, que des dehors l'apparence ſéduit,
Favoriſe un hymen dont le charme eſt détruit.
Au nœud qu'il veut former oppoſons l'une & l'autre
Tous les torts d'un ingrat, mon dépit & le vôtre.
Son crime le plus grand n'eſt point envers l'amour :
Madame, le cruel nous trompant tour-à-tour
De vos bontés pour moi vouloit tarir la ſource :
La haîne entre nous deux étoit une reſſource
Pour ſon lâche projet ; mais il faut l'en punir.

FLORISE.

Oui, Marquis ; contre lui, tout doit nous réunir.
Si la foible Emilie oublioit ſes parjures,
Moins ſenſible peut-être à mes propres injures,
Vous me verriez déjà du parti de ſes vœux :
Je céderois aux pleurs de l'amour malheureux ;
Mais un juſte dépit la ſoutient & l'anime.
Par intérêt pour elle, & pour moi par eſtime,
Vengez-nous d'un perfide indigne de vos ſoins.

FLORIMON, *à Valère.*

N'as-tu rien à répondre ? excuſe-toi, du moins,

VALERE, *d'un air fat & ironique.*

Non, Marquis : ſur la foi de vos ſages lumières
Je viens de me prêter de toutes les manières ;
C'étoit m'exécuter aſſez complettement.
Souffrir, après cela, des mépris ? franchement
Le rôle que je joue eſt par trop ridicule :
J'ai de l'humeur auſſi.

FLORIMON.

J'admire ton ſcrupule !

VALERE.

On arme contre moi tout l'orgueil des attraits...

FLORIMON.

Ah ! perfide, voilà le dernier de tes traits !
Peux-tu....

EMILIE.

L'ingrat !

VALERE, *à Florimon.*

On vient : ne donnons point de ſcène.

SCENE V.

FLORISE, FLORIMON, VALERE, EMILIE, CLOÉ, LE CHEVALIER, NÉRINE.

(*Emilie ſe retire au fond de la ſcène avec Nérine.*)

CLOÉ, *à Floriſe.*

JE brave votre humeur & le goût me raméne,
Marquiſe : eh bien, les nerfs ſont-ils un peu calmés ?
Comment vous trouvez-vous ?

FLORISE, *froidement.*

Mieux.

CLOÉ.

Mieux ? Vous me charmez.

(*Cloé parle bas à Floriſe.*)

LE CHEVALIER, *courant embraſſer Valère.*

Pylade, eſt-il bien vrai, revoit ſon cher Oreſte ?

VALERE.

Ah ! fuis un malheureux.

LE CHEVALIER.

Quel nuage funeſte
Trouble encor tes eſprits ?

VALERE, *avec le ton de l'humeur.*

Laiſſe-moi, Chevalier.

LE CHEVALIER.

Daigne éclaircir, du moins, un doute ſingulier:
(*En montrant Florimon, & bas.*)
Eſt-ce-là le mari?

VALERE.

Mais cela ſe devine;
S'y trompe-t-on?

LE CHEVALIER.

(*A Florimon.*)

C'eſt lui?... j'ai l'honneur, j'imagine,
De rendre mes devoirs à Monſieur le Marquis?
Célimène, ce ſoir, donne un concert exquis:
Voulez-vous nous céder Madame la Marquiſe?

FLORIMON, *froidement.*

Moi, Monſieur? je veux tout.

CLOÉ, *à Floriſe.*

La réponſe eſt préciſe;
Il ne vous reſte plus de prétexte: venez.

FLORISE.

Je ne le puis.

LE CHEVALIER, *à Floriſe.*

Oh! bon, eſt-ce que vous tenez

A des reſſouvenirs ? Me boudez-vous encore ?
Je me juſtifierois, ſi Monſieur, que j'honore,
Ne me déconcertoit ſur l'éclairciſſement.
(*Bas à Valère.*)
L'époux reſtera-t-il impitoyablement ?
Di-lui qu'il eſt de trop.

FLORIMON.

Ma préſence eſt ſuſpecte :
Je gêne, je le vois.

LE CHEVALIER.

Oui... c'eſt qu'on vous reſpecte.

CLOÉ.

Mais, Monſieur doit avoir de l'uſage, des mœurs ;
Je préſume qu'on peut lui parler vrai : d'ailleurs
Son air annonce un fond de bon ſens ; on ſe flatte
(*A Florimon.*)
Qu'il ſait penſer... Floriſe un peu trop délicate
Sur ſes devoirs, s'en fait d'exceſſifs : elle croit
Qu'il eſt eſſentiel, que même elle ſe doit,
De ne vous point quitter. Combattez ce ſcrupule ;
Il la perdroit : je crains pour elle un ridicule,
Que le monde, à coup ſûr, va rejetter ſur vous ;
S'il la croit ſubjuguée, il vous croira jaloux.

FLORIMON, *ironiquement.*

C'eſt ce que j'ai penſé.

FLORISE, *à Florimon.*

Souffrez que je réponde.

(*A Cloé.*)

Oui, Madame, j'ai craint l'opinion du monde,
Lorſqu'il intéreſſoit ma gloire : des propos,
Des bruits injurieux ont troublé mon repos;
Mais ces torts ſuppoſés, ces travers qu'on ſe prête,
Ces traits lancés ſans choix, que le mépris rejette,
Je les brave, Madame, à l'abri de l'honneur.
Souvent un ridicule eſt l'éloge du cœur.
J'oſe vous dire plus; ces chaînes ſi légères,
Ces liaiſons du jour, qui m'ont été ſi chères,
Les cercles, les plaiſirs & les ſociétés,
Tout s'eſt évanoui pour moi.

CLOÉ.

Vous les quittez?
Et pourquoi?

FLORISE, *montrant Florimon.*

Pour Monſieur.

CLOÉ.

Quoi! d'honneur?

FLORISE.

Pour lui-même.

CLOÉ.

Votre époux eſt le Dieu du ſacrifice ?

FLORISE.

Il m'aime.

CLOÉ.

Le monde vous adore.

FLORISE.

Il eſt faux & cruel.

CLOÉ.

Il eſt délicieux, charmant.

FLORISE.

Je l'ai crû tel ;
Mais lui-même, Madame, a détruit ſes preſtiges :
Il m'eſt enfin connu.

LE CHEVALIER, *à Valère.*

Sont-ce-là tes prodiges ?
Tes élèves, mon cher, vont te mettre en crédit.

VALERE.

Oh ! de grace, finis, Chevalier.

LE CHEVALIER.

Tout eſt dit ;
Et ton éloge eſt fait par le fonds de l'hiſtoire.
Parbleu, je veux dreſſer un trophée à ta gloire :

Je deſtine à cela la valeur du pari.
Je le crois bien perdu ?

VALERE.

Très-perdu.

LE CHEVALIER.

Le mari
Seroit-il de moitié dans les goûts de Madame ?

FLORIMON.

J'ai l'imbécilité d'aimer auſſi ma femme.

SCENE VI.

Les Acteurs précédens, PASQUIN.

PASQUIN, *à Valère.*

FUYEZ, Monſieur, fuyez : il vient, il ſuit mes pas.

VALERE.

Eh ! qui donc ?

PASQUIN.

Le voici.

SCENE VII.

FLORISE, FLORIMON, CLOÉ, LE CHEVALIER, VALERE, EMILIE, NÉRINE, PASQUIN, LA BRANCHE, VALMON.

VALMON, *à Valère qui veut ſortir.*

Tu n'échapperas pas.

VALERE.

Monſieur....

VALMON.

L'effort eſt vain : je reſpecte les femmes ;
Mais, malgré le reſpect que je dois à ces Dames,
Je prends mes ſuretés pour mes vingt mille écus.
(*A Florimon.*)
Toi, le grave Intendant, honnête homme de plus,
(A ce que tu m'as dit) dégage ta promeſſe.

CLOÉ, *riant.*

L'Intendant ?

LE CHEVALIER, *riant auſſi.*

L'Intendant ?

VALMON.

Eh! oui, l'Intendant.... Qu'eſt-ce?
D'où viennent, s'il vous plaît, ces ris immodérés?

LE CHEVALIER.

L'Intendant!

VALMON.

L'Intendant... Oh! tant que vous voudrez,
L'Intendant m'a donné ſa foi; je la reclame.

VALERE, *froidement.*

Vous vous trompez: Monſieur eſt l'époux de Madame.

VALMON.

L'époux?

FLORIMON.

L'époux... Voilà le myſtère expliqué.

VALMON.

L'époux?... J'en ſuis ravi. Vous êtes compliqué
Dans mes reſſentimens, même affront vous anime.
Eh! pourquoi diable auſſi gardez-vous l'anonyme?
Je vous ai confié des faits...

FLORIMON.

Mal éclaircis.

VALMON, *au Chevalier, dont les éclats redoublent.*

Fort indiſcrètement vous prodiguez les ris.
La mépriſe eſt poſſible & ne m'étonne guères:
Plus d'un époux, chez lui, n'eſt que l'homme d'affaires.
(*A Florimon.*)
Intendant, ou mari, ſachons donc...
(*Ici la Branche entre & préſente au Marquis un paquet qu'il décachete & lit.*)

FLORIMON.

Un moment.
(*A Cloé.*)
Madame permettra...

VALMON, *à Valère.*

Je ſuis fâché, vraiment,
De te voir dans le piége & ſi mal à ton aiſe:
Tu voudrois fuir d'ici? chez toi, ne t'en déplaiſe,
Le péril eſt égal; & je crois ton hôtel
Un aſyle peu ſûr.
(*Ici Valère doit ſe déconcerter & tomber dans une rêverie profonde.*)

LE CHEVALIER.

Ton malheur eſt cruel.

La fortune & l'amour ſont tous deux d'un caprice!....
Tu pourrois, cependant, me rendre un vrai ſervice.
Meſſieurs tes créanciers, ſans doute, auront pour toi
Quelque égard: auprès d'eux ſollicite pour moi
Ta nouvelle voiture, avec ton attelage.
Je prendrai ton cocher; je l'ai vu, dans l'orage,
Te tirer bravement des mains de l'ennemi.
Saiſis l'occaſion d'obliger ton ami.

VALERE.

Chevalier?

LE CHEVALIER.

Ce ſera l'acquit de la gageûre.

FLORIMON, *à Valmon.*

Je ſuis preſſé, Monſieur, par une conjoncture...
Ma parole d'honneur, ſur ce qui vous eſt dû,
Vous ſuffira-t-elle?

VALMON.

Oui; mais je n'aurois pas crû...

FLORIMON.

Sans doute; & je ſens bien d'où naît votre ſurpriſe:
Terminons, cependant.

CLOÉ, *à Floriſe.*

On vous perd donc, Marquiſe?

C'en

C'en eſt fait, vous tombez en puiſſance d'époux.

FLORISE.

Mon bonheur eſt, Madame, un triomphe pour vous;
Il m'en ſera plus cher.

CLOÉ.

Comment, de l'ironie ?
Ah! fuyons, Chevalier.

LE CHEVALIER, *à Valère.*

Je te crois du génie:
Une dot, n'eſt-ce pas, t'arrangeroit au mieux ?
La Niéce t'aime ? épouſe ; & reçois mes adieux.

VALMON.

Reçois auſſi les miens.

(*Valmon, le Chevalier, la Comteſſe ſortent en ricannant.*)

SCENE VIII, *& derniere.*

FLORISE, FLORIMON, EMILIE, VALERE, NÉRINE, PASQUIN.

FLORIMON, *à Valère ironiquement.*

EH! quoi? Monsieur nous reste?
Suivez donc vos amis.

VALERE.

Je les hais, me déteste...
L'indigne Chevalier!... lui!... le perfide! ah ciel!

FLORIMON.

Non; c'est un ami sûr, un cœur essentiel.

VALERE.

Le lâche!... ce fut lui qui m'engagea... lui-même...

FLORIMON.

Vous croyez...

VALERE.

J'en rougis; mon regret est extrême

D'avoir pu me prêter.... Je ſuis déſabuſé ;
Et dans mon cœur...

FLORIMON.

Le mien devroit être épuiſé ;
Mais, lorſque j'éprouvois ta noire perfidie,
Voi ce qu'a fait pour toi mon amitié trahie.
Je reçois ma retraite ; & de mon Régiment
La Cour, en ma faveur, t'accorde l'agrément.
Tien, voici le Brévet... Lis ; c'eſt-là ma vengeance.

VALERE.

Je tombe à vos genoux.

FLORIMON.

Ton aveugle imprudence
Rend ce fruit de mes ſoins inutile pour toi :
Comment veux-tu ſervir ta Patrie & ton Roi ?
Tes biens ſont diſſipés.

VALERE.

Mon âme détrompée
Eſt d'un autre regret plus vivement frappée.
On peut à l'infortune oppoſer la fierté ;
Mais avoir à ſouffrir un malheur mérité ;
Mais ſe faire ſans ceſſe un reproche pénible,
Vivre dans les remords... c'eſt un ſupplice horrible.

De mon plus digne ami j'ai troublé le bonheur,
J'ai flétri ſa tendreſſe : ah ! c'eſt-là ma douleur !

FLORIMON.

Ton repentir me plaît ; mais ſon motif m'outrage.
Sur un cœur vertueux me crois-tu quelqu'ombrage ?
Je n'en ai point... Floriſe, embraſſe ton époux.

FLORISE, *ſe jettant dans les bras de Florimon.*

Ah ! Marquis !

FLORIMON, *à Valère.*

Inſenſé ! dans des momens ſi doux,
Pourquoi ton intérêt vient-il troubler ma joie ?
Faut-il à tes deſtins t'abandonner en proie ?
Ah ! ton ſort devroit être auſſi beau que le mien !
Ma Niéce...

VALERE.

Non, Monſieur ; non, n'en exigez rien :
L'amour eſt outragé.

EMILIE.

Que je le plains, Nérine !

FLORIMON.

Que ne puis-je, du moins, réparer ta ruine ?

Mais, au fond de mon âme ouverte à la pitié,
La Nature s'oppoſe aux vœux de l'amitié.
Mon fils a ſur mes biens des droits héréditaires,
Je les lui dois entiers: je les tiens de mes peres.

VALERE.

Me les offrir?... Marquis, vous me méſeſtimez?

EMILIE, *bas à Nérine.*

Il eſt bien malheureux!

NÉRINE.

Oui; mais ſi vous l'aimez...

EMILIE.

Ah! Valère, ah! faut-il qu'une clarté trop ſûre,
Vous préſente à mes yeux, ſous les trait d'un parjure?
Si quelqu'illuſion trompoit encor mon cœur,
Si j'avois même un doute, au défaut d'une erreur,
Si l'offre de ma main pouvoit flatter la vôtre,
Valère, nous pourrions être unis l'un à l'autre:
Le bienfait de l'amour finiroit vos malheurs;
Mais l'amour aux ingrats ne donne que des pleurs.

VALERE.

Emilie, eſt-ce vous?... Ce dernier trait m'accable.
Plus vous êtes ſenſible & plus je ſuis coupable.

Moi! verſer ſur vos jours l'infortune des miens?

FLORIMON, *avec vivacité.*

C'eſt à moi, mes enfans, de ſerrer vos liens.
Valère, j'ai formé ton goût pour Emilie;
Le monde & ſes conſeils, ton âge & ta folie
Ont égaré tes vœux: perdons le ſouvenir
D'un crime pardonné: t'aimer, c'eſt te punir.
J'ai voulu d'Emilie éprouver la tendreſſe,
J'ai vû tout ſon amour & ta délicateſſe:
Au plus doux ſentiment ouvrez enfin vos cœurs.
Ton pere, en expirant, a prévu tes erreurs;
Il ſavoit les dangers de l'inexpérience.
Va, je t'ai conſervé les fruits de ſa prudence:
Un riche porte-feuille, entre mes mains remis,
Réparé ta diſgrace & te tient lieu d'amis.
Achevons ton hymen, & ma joie eſt entière.

VALERE.

Emilie, eſt-il vrai?... Voudrez-vous...

EMILIE.

Oui, Valère.

VALERE, *à Floriſe.*

Madame, rempliſſez & comblez tous mes vœux;
Que mes crimes, mes torts...

FLORISE.

Sans doute, ils ſont affreux :
L'honneur dut en gémir... la vertu les oublie.
Valère, votre cauſe eſt celle d'Emilie ;
Tout eſt pardonné.

FLORIMON.

Vien, mon jeune Colonel,
Vien jouir, avec nous, d'un plaiſir pur, réel.
Le monde t'a ſéduit, le monde t'abandonne ;
Mais, l'amitié te reſte & l'amour te couronne.
Ne prend plus pour modèle & le ſiécle & ſes mœurs :
Des principes plus vrais ſont gravés dans nos cœurs.
Mon ami (c'eſt ainſi que ma bonté te nomme)
La voix de la nature eſt l'oracle de l'homme.
Préfere-là toujours à la mode, aux bons airs :
Vien l'entendre & l'aimer au fond de mes deſerts.
C'eſt-là que ton bonheur, que celui d'Emilie
Doit conſacrer le jour qui nous réconcilie.

(*A Floriſe.*)

Toi, chere épouſe, toi, redonne à ton époux
Tes premiers ſentimens, qui lui furent ſi doux.

PASQUIN.

Nérine ?

NÉRINE.

Je t'entends ; je vois qu'il faut ſe rendre:
Ah! qu'auprès des heureux le cœur eſt foible & tendre.

Fin du cinquième & dernier Acte.

TABLE

TABLE
DES MATIERES

Contenues dans le premier Volume.

PRÉFACE des Editeurs. *Page* j

Vie de M. Colardeau. vij

Éloge de M. Colardeau. xix

Réponſe de M. Marmontel, *Chancelier de l'Académie Françoiſe, au Diſcours de M.* de la Harpe. xlv

Épitre de M. Dorat, *aux Mânes de M.* Colardeau. lxvj

Épitre à ſon Alteſſe Séréniſſime Monſeigneur le Duc d'Orléans, Premier Prince du Sang. 3

ASTARBÉ, *Tragédie en cinq Actes.* 7

CALISTE, *Tragédie en cinq Actes.* 91

Préface des Éditeurs, . Pape iij

LES PERFIDIES A LA MODE *ou la* JOLIE FEMME, *Comédie en cinq Actes & en Vers.* 187

Fin de la Table du premier Volume.

FAUTES A CORRIGER

Dans ce premier Volume.

Page ij, *lig.* 16, auroit pû, *lis.* auroit dû.

Page vij. *lig.* 4, Œuvres notre Auteur, *lis.* Œuvres de notre Auteur.

Page x, *lig.* 8, promettoient, *lis.* promettoit.

Page xv, *lig.* 19, n'a pas, *lis.* n'ait pas.

Page, xvj, premier *alinea*, *lis. ainsi*: En 1770, un ouvrage traduit de l'Anglois (les Nuits d'*Young*) eut d'abord un débit étonnant.

Page 8, *vers* 11, déferts, *lis.* déserts.

Page 9, *dernier vers*, tu va, *lis.* tu vas.

Page 40, *vers* 18, vous les, vous le.

Page 193, *après le deuxiéme vers, ajoûtez ceux-ci.*

Toujours en mouvement, mais sans aucun objet,
Je ne lui vois, sur rien, de plan ni de projet:

Page 343, *lig.* 15, préfere-là, *lis.* préfère la.